

Recherches
SUR LA
Phonétique du Roumain
au XVI^e siècle

AVEC 34 FIGURES ET 5 CARTES HORS TEXTE

PAR

ALEXANDRE ROSETTI

ÉLÈVE DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES-ÉTUDES

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ
DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE ÉDOUARD CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

—
1926

Thèse
Paris
1926.

Recherches
SUR LA
Phonétique du Roumain
au XVI^e siècle



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41553825_0015

Recherches
SUR LA
Phonétique du Roumain
au XVI^e siècle

AVEC 34 FIGURES ET 5 CARTES HORS TEXTE

PAR

ALEXANDRE ROSETTI

ÉLÈVE DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES-ÉTUDES

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ
DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE ÉDOUARD CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

—
1926

*13701



A MESSIEURS

ANTOINE MEILLET ET MARIO ROQUES

EN TÉMOIGNAGE DE RECONNAISSANCE

A. R.

AVANT-PROPOS

L'objet de ce livre est limité : décrire l'état phonétique du roumain au xvi^e siècle ; rechercher ensuite les conditions de l'évolution depuis le roumain commun et pousser la recherche jusqu'à l'état actuel.

Décrire un état de langue ancien, c'est faire appel à tous les textes de l'époque. Je les ai dépouillés dans l'intention de fonder l'étude sur des renseignements puisés aux sources. J'estime avoir réuni un nombre d'exemples suffisant pour fournir une base à la théorie ; peu importe, dès lors, si leur nombre n'épuise pas la matière.

Les problèmes qui intéressent la graphie et l'orthographe des textes du xvi^e siècle ne sont pas traités ici, non plus que les faits d'écriture qui n'ont pas de raison phonétique, ceux, par exemple, qui s'expliquent par le fait que les scribes étaient des demi-lettrés.

Dans les *commentaires* qui accompagnent l'énumération des notations des phonèmes étudiés, on a posé l'état de langue qui ressort de l'examen des textes, sans faire intervenir dans la discussion (lorsque la chose a été possible) les considérations tirées de l'histoire de la langue, étrangères aux données du problème.

L'ouvrage est divisé en deux parties : dans la première, on a donné un exposé descriptif des particularités phonétiques du roumain au xvi^e siècle, d'une part les faits généraux, d'autre part ceux qui intéressent certaines régions dialectales. Les nécessités de l'exposé nous ont amené à briser la matière en tranches inégales et à examiner successivement les faits qui se rapportent à chaque phonème isolé. Les défauts d'un tel système d'exposition sont visibles : les actions

réci-proques des phonèmes à l'intérieur du mot et du mot dans la phrase sont presque toujours sacrifiées à la rigidité du classement. La méthode d'exposition qui était interdite ici a été suivie dans la seconde partie, où les phonèmes sont envisagés au point de vue de leur évolution dans le temps et au point de vue des conditions générales qui ont provoqué le changement. Une large place a été accordée à la comparaison à l'intérieur du roumain, afin d'éclairer quelques problèmes particulièrement intéressants. En un mot, on s'est efforcé de mettre en pratique le principe défini par M. Gram-mont dans les termes suivants : « Il est impossible dans n'importe quelle langue de comprendre *sûrement* un seul phénomène, un seul traitement, si l'on ne connaît pas tous ceux de cette langue, si l'on n'en embrasse pas tout le mécanisme et toute l'évolution d'un coup d'œil » (*MSL*, X, p. 187).

On trouvera dans la *notice préliminaire* qui ouvre ce livre une série d'éclaircissements qui contribueront à l'intelligence de l'exposé. L'étude linguistique est complétée par un aperçu des conditions historiques qui ont déterminé la traduction des livres saints en rou-main (p. 4 et ss.).

Je m'expliquerai ici sur l'usage qui a été fait des instruments de précision.

Indépendamment des connaissances qui me font défaut — le calcul du degré d'intensité de l'accent dynamique et celui de la hauteur musicale n'auraient pas pu être menés à bien sans la collaboration de M. André Boucherit, licencié en mathématiques et ancien collaborateur de l'abbé Rousselot —, je n'ai pas pu consacrer à cet ordre de recherches tout le temps nécessaire et, d'autre part, le choix des sujets parlants pratiquement utilisables à Paris a été singulièrement restreint. Je tiens à marquer, par conséquent, le caractère nécessairement provisoire des résultats auxquels je suis arrivé en ce qui concerne les problèmes posés par la mesure de l'accent et du ton.

Ce livre n'aurait pas pu être écrit, si les recherches de MM. Candrea et Densusianu, notamment, n'avaient pas été entreprises et menées à bien au préalable. Un ouvrage tel que l'*Histoire de la langue roumaine* de M. Densusianu est plus qu'une somme des connais-

sances : on y trouve indiqués et résolus la plupart des problèmes qui ont été repris dans les pages suivantes.

Je dois plus que je ne saurais le dire à l'enseignement de MM. Gilliéron, Meillet et Roques ; l'abbé Rousselot n'est plus parmi nous pour recueillir ici l'hommage de ma profonde reconnaissance. Il y a, sans doute, de par le monde, d'autres Universités propices aux études de linguistique ; mais nulle part ailleurs le linguiste ne trouvera, réunis sous le même toit, des enseignements aussi divers, aussi féconds et aussi essentiels à méditer.

Il ne m'appartient pas de me prononcer sur le bien fondé des idées qui sont défendues dans le présent ouvrage. Je me suis efforcé de formuler des thèses nettes, de définir aussi clairement que possible mon point de vue et de montrer les raisons qui m'ont obligé à abandonner les explications de mes prédécesseurs. Mon but a été de contribuer, pour ma très modeste part, à l'éclaircissement des problèmes complexes posés par la phonétique du roumain au xvi^e siècle. Parmi ces problèmes, il y en a un auquel j'ai consacré une étude à part, nécessitée par les développements de l'exposé (*Étude sur le rhotacisme en roumain*, Paris, 1924). Il sera fait état ici des résultats auxquels je suis arrivé dans ce mémoire.

M. Roques a suivi les progrès des recherches dont le lecteur lira le détail plus loin, depuis l'époque déjà lointaine de mon arrivée à Paris, lorsque je lui avais soumis mes projets. J'ai trouvé en lui le guide éclairé et le maître accueillant bien connu des romanistes qui l'ont approché et notamment des « roumanisants ».

M. Meillet me permettra de dire ici tout ce que je dois aux conversations qu'il a bien voulu m'accorder. Ceux qui ont eu le bonheur de profiter des entretiens de M. Meillet en savent tout le prix.

MM. Oscar Bloch et Mario Roques ont lu le manuscrit et ensuite les épreuves de ce livre ; l'ouvrage a beaucoup profité de leurs observations et leur doit des améliorations sensibles.

M. le chanoine J. M. Meunier, successeur de l'abbé Rousselot au laboratoire de phonétique expérimentale du Collège de France, m'a prodigué ses précieux conseils au cours de mes recherches. MM. Émile Chatelain, conservateur, et Maurice Bernard, bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Université de Paris, ont tout fait pour

faciliter mes recherches ; je les prie de trouver ici l'expression de ma vive gratitude.

Je dois à la généreuse initiative de MM. J. Bianu, professeur à l'Université de Bucarest, et G. Bogdan-Duică, professeur à l'Université de Cluj, ainsi qu'à l'intervention de mes anciens maîtres de l'Université de Bucarest, d'avoir pu continuer et finir utilement mes études à Paris.

Je suis heureux de réunir ici, dans un reconnaissant hommage, leurs noms à ceux des maîtres auxquels ce livre est dédié.

Paris, février 1926.

A. R.

ABRÉVIATIONS

AARom. = *Analele Academiei Române*, Bucarest; série 2, 1879-1923, série 3, 1923 et suiv.

AC = *Actes et Épîtres des Apôtres*, éd. Coresi (1563).

AI = fragment de l'Épître aux Galates, éd. Iorga.

Arch. ist. = *Archiva istorică a României*, p. p. B. P. Hasdeu, t. I-III, Bucarest, 1865-1867.

Arhiva = *Arhiva Societății științifice și literare din Iași*, 1890 et suiv.; depuis 1921, *Arhiva*, organul Societății istorico-filologice din Iași.

Bogdan, Alf. cirilic = I. Bogdan, *De la cine și când au împrumutat Românii alfabetul cirilic?*, dans Lui T. Maiorescu, *Omăgiu*, Bucarest, 1900, p. 585-594.

Bogdan, Brașov = *Documente privitoare la relațiile Țării Românești cu Brașovul și cu țara ungurească*, p.p. I. Bogdan; t. I, 1413-1508, Bucarest, 1905.

c. = circa (pour indiquer une date approximative).

C¹ = *Psautier* imprimé par Coresi en 1570.

C² = *Psautier* (texte slave et roumain) imprimé par Coresi en 1577.

Candrea-Densusianu, Dicț. etim. = I. A. Candrea și Ov. Densusianu, *Dicționarul etimologic al limbei române*; I, *Elementele latine*, Bucarest, 1907-1914.

Candrea, Oaș = I. A. Candrea, *Graiul din țara Oașului*, Bucarest, 1906 (extrait du *Buletinul Societății filologice*, t. II, p. 35-85).

Candrea, Psalt., I-II = I. A. Candrea, *Psaltirea Șcheiană comparată cu celelalte psaltiri din sec. XVI și XVII traduse din slavonește*; I, Introduction, II, Texte et glossaires, Bucarest, 1916.

Capidan, Meglenorom. = Th. Capidan, *Meglenoromâni*; I, *Istoria și graiul lor*, Bucarest, 1925 (Academia Română, Studii și cercetări, VII).

CB, I-II = B. P. Hasdeu, *Cuvente den bătrâni*, I-II, Bucarest, 1878-1879.

CB, Suppl. = *Cuvente den bătrâni*, supplément la tomul I, Bucarest, 1880.

CC¹ = *Cazania* (Évangiles commentés) imprimée par Coresi en 1564.

CC² = *Cazania* imprimée par Coresi en 1581.

CI = *Catéchisme* découvert à Ieud (Maramureș).

CM = *Catéchisme Marțian*.

Conv. literare = *Convorbiri literare*, Iași et ensuite Bucarest, 1868 et suiv.

CV = *Codice Voronețean*, éd. Sbiera.

d. = district (division administrative).

Densusianu, Hist., I-II = Ov. Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, t. I et II (fasc. I seul paru), Paris, 1902-1914.

DB, I-II = *Documente românești din arhivele Bistriței*, p. p. N. Iorga, I-II, Bucarest, 1899-1900.

DH = *Documente Hurmuzaki (Documente privitoare la istoria Românilor)*, éd. de l'Académie Roumaine ; t. XI et XV (parties 1 et 2), p. p. N. Iorga, Bucarest, 1900 et 1911-1913.

dr. = daco-roumain.

DR = *Documente românești...*, p. p. I. Bianu, éd. de l'Académie Roumaine ; t. I, fasc. 1, 1576-1629, Bucarest, 1907.

EC = *Évangile* imprimé par Coresi en 1560-1561.

EL = *Évangile* manuscrit copié en 1574, conservé au British Museum (Londres).

EP = *Évangile* découvert à S. Petersbourg.

Étude = A. Rosetti, *Étude sur le rhotacisme en roumain*, Paris, 1924 (Bibl. de l'École des Hautes-Études, fasc. 240).

gloses B = *phrases roumaines* qui glosent un manuscrit slave, éd. Bogdan.

Giuglea-Vîlsan, Rom. din Serbia = G. Giuglea și G. Vîlsan, *Dela Romîniî din Serbia*, Bucarest, 1913.

Graiul n. = I. A. Candrea, Ov. Densusianu și Th. Sperantia, *Graiul nostru*, I, Bucarest, 1906 (textes oraux en transcription phonétique recueillis en Valachie, en Moldavie et dans la Dobrogea).

H = *Psautier Hurmuzaki*.

Hasdeu, Etym. magnum = B. P. Hasdeu, *Etymologicum magnum Romaniae. Dicționarul limbii istorice și poporane a Românilor*, t. III, Bucarest, 1893.

istr. = istro-roumain.

l. = ligne (renvoie à la ligne de la page où se trouve l'exemple).

LB = *Lettres roumaines de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle, tirées des archives de Bistritza (Transylvanie)*, p. p. A. Rosetti, Bucarest, 1926 (Institutul de filologie și folklor).

LN = *Lettre du boyard Neacșu de Cîmpulung (Valachie)*, 1521, éd. Bogdan, Brașov, p. xxxiv, n. 1.

MC = *Molitvenic* (Euchologe) imprimé par Coresi en 1564.

me gl. = megléno-roumain.

Mitteil. = *Mitteilungen des rumänischen Instituts an der Universität Wien*, p. p. W. Meyer-Lübke, I, Heidelberg, 1914.

mr. = macédo-roumain.

PO = *Palia*, Orăștie, 1582.

Papahagi, Basme = P. Papahagi, *Basme aromîne și glosar*, éd. de l'Académie Roumaine, Bucarest, 1905.

Papahagi, Maramureș = Tache Papahagi, *Graiul și folklorul Maramureșului*, Bucarest, 1925 (Academia Romînă, Din viața poporului romîn, t. XXXIII).

Pernot, Études = H. Pernot, *Études de linguistique néo-hellénique ; I, Phonétique des parlers de Chio*, Fontenay-sous-Bois, 1907.

Popovici, Dial. istr., I-II = Josif Popovici, *Dialectele romîne din Istria*, parties 1 et 2, Halle a.d. S., 1909-1914 (Dialectele romîne [Rumaenische Dialekte], IX).

Popovici, Fisiologia = Iosif Popovici, *Fisiologia vocalelor romînești ä și i*, Cluj, 1921 (Lucrări de fonetică, 2).

Pușcariu, Et. Wb. = S. Pușcariu, *Etymologisches Wörterbuch der rumänischen Sprache*, I, Heidelberg, 1905.

Pușcariu, Zur Rek. = S. Pușcariu, *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*, Halle, 1910 (dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, Beiheft 26).

Ringenson, Palatalisation = Karin Ringenson, *Étude sur la palatalisation de K devant une voyelle antérieure en français*, Paris, 1922.

RLR = *Revue des langues romanes*, Montpellier.

Roudet, Éléments = L. Roudet, *Éléments de phonétique générale*, Paris, 1910.

Rousselot, Modifications phonétiques = Abbé Rousselot, *Les modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin (Charente)*, Paris, 1892 (aussi dans la *Revue des patois gallo-romans*, années 1891-1893, fascicules 14-15 et 19-21) ¹.

Rousselot, Principes = Abbé Rousselot, *Principes de phonétique expérimentale*, nouvelle édition revue et corrigée, Paris, Didier, 1923.

S = Psautier de Șcheia.

SD = *Studii și documente*, p. p. N. Iorga, Bucarest, 1901 et suiv.

Skok, Nasalisation = P. Skok, *A propos du nasalisme et du rhotacisme roumaino-albanais*, dans *Arhiv za arbanasku starinu, jezik i etnologiju*, II (Belgrade, 1925), p. 325-340.

Stefanelli = T.V. Stefanelli, *Documente din vechiul ocol al Cîmpulungului moldovenesc*, éd. de l'Académie Roumaine, Bucarest, 1915.

T = Psautier Tordas.

TB = *Texte bogomilice*, dans *CB*, II.

Tiktin, Studien = H. Tiktin, *Studien zur rumänischen Philologie*, I, Leipzig, 1884.

TM = *Texte mähăcene*, dans *CB*, II.

V = Psautier de Voroneț.

Weigand's Jb. = *Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache*, p. p. G. Weigand, Leipzig, 1894 et ss.

ZRPh. = *Zeitschrift für romanische Philologie*, Halle, 1876 et suiv.

1. Je renvoie à l'édition donnée dans la revue ; la pagination de l'extrait a été modifiée.

RECHERCHES
SUR LA
PHONÉTIQUE DU ROUMAIN
AU XVI^e SIÈCLE

NOTICE PRÉLIMINAIRE

On trouvera sous cette rubrique une série de renseignements de caractère technique, nécessaires à l'intelligence de l'exposé.

SYSTÈME GRAPHIQUE

I

TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE

Le système de transcription adopté dans cet ouvrage est, à peu de chose près, celui de la *Revue des patois gallo-romans*, employé aujourd'hui par la majorité des linguistes français.

Dans la première partie de notre livre les lettres qui expriment des phonèmes sont enfermées entre crochets droits [], afin d'éviter la confusion avec les lettres qui transcrivent l'alphabet cyrillique ; dans la seconde partie, les mots notés suivant l'orthographe du roumain littéraire sont imprimés en romain espacé ; ceux qui sont représentés en transcription phonétique sont imprimés en italique. La forme phonétique des parlers du Sud du Danube est représentée d'une façon différente par chaque dialectologue ; j'ai uniformisé la représentation graphique des mots de cette région en leur appliquant le système de transcription unique, défini ci-dessous.

Il a été apporté quelques innovations au système de transcription sus-indiqué, là où le système phonologique du roumain possède des phonèmes inconnus au français.

SIGNES DIACRITIQUES. / Un trait oblique entre deux lettres est indice d'alternance graphique ou phonétique, par ex. : *e/ě* ou *[e]* / *[ě]*.

: Deux points entre deux mots indiquent une opposition de caractère morphologique (ex. : *drept* : *dreptă* « droit, droite »).

| Un trait vertical entre deux lettres marque la coupe syllabique (ex. : *mă|să* « table »).

— Un trait horizontal entre deux lettres montre que les phonèmes font partie de syllabes différentes, ainsi *a — ă* dans *măsă* ou *e — e* dans pl. *drepte* « droites ».

Voyelles. Les voyelles qui ne comportent pas de signes diacritiques sont des voyelles moyennes.

ˆ ouverte : *ă, ě, ô*, etc.

˙ fermée : *â, ê, ó*, etc.

˜ nasale : *î, ò*, etc.

˘ est employé pour noter la voyelle de timbre *ă* ; dans tous les autres cas, il est indice de brièveté.

ˆ le circonflexe est employé seulement pour noter la voyelle de timbre *î*.

Les voyelles postérieures fermées *ă* et *i* sont définies ci-dessous, au début de la deuxième partie.

˘ accent dynamique : *ă*, *ê*, *ô*, etc.

Diphthongues. Le signe ˘ sous la voyelle de timbre *e* montre que la voyelle est premier élément de diphthongue croissante : *êă* ; *i* et *o* dans la même situation sont notés par *y* et *w* : *yă*, *wă*. La fonction ouvrante de ces phonèmes est donc indiquée expressément par la graphie (v. F. de Saussure, *Cours*¹, p. 94 ss.).

Consonnes. ˘ consonne mouillée : *ê*, *l*, *v*, etc.

˘ *r* : *r* fortement roulée.

˘ *ç* spirante gutturale sourde.

SONS INTERMÉDIAIRES. Les sons intermédiaires sont imprimés en caractères plus petits, au-dessus du son fondamental.

II

TRANSCRIPTION DE L'ALPHABET CYRILLIQUE

La transcription latine appliquée à l'alphabet cyrillique est une translittération ; chaque signe de l'alphabet cyrillique employé par le roumain a son correspondant dans l'alphabet latin.

Voici le système de correspondances qui a été établi :

А = *a* ; Б = *b* ; В = *v* ; Г = *gh* ; Д = *d* ; Е, Ё = *e* ; Ж = *j* ; С = *dʒ* ; З = *z* ; И, І = *i* ; К = *k* (devant *e*, *i*), *c* (devant *a*, *o*, *u*) ; Л = *l* ; М = *m* ; Н = *n* ; О = *o* ; П = *p* ; Р = *r* ; С = *s* ; Т, Т = *t* ; У, У = *u* ; Ф = *f* ; Х = *h* ; В = *ō* ; Ц = *ʃt* ; Ч = *tʃ* ; Ш = *ʃ* ; Ъ, Ь = *ă* et Ъ, Ь (à l'intérieur et à la fin du mot) ; Ы = *y* ; Ь = *ě* ; Ю = *iu* ; ІА = *ia* ; ІЕ = *ie* ; А = *ă* ; К = *d* et К (à l'intérieur et à la fin du mot) ; З = *x* ; П = *ps* ; Ф = *φ* ; Ц = *ǰ* ; Т = *↑* ; les groupes РЪ, ЛЪ sont transcrits par *ră*, *lă*.

III

NOTATION DES NOMS DE LIEUX

L'orthographe du roumain littéraire a été conservée pour les noms de lieux daco-roumains. Par conséquent, les mi-occlusives sourdes et sonores et la chuintante sourde notées en écriture phonétique par *te*, *dj*, *ts* et *ε* sont représentées par *c*, *g*, *tʃ* et *ʃ*.

Les noms des localités habitées par les Roumains d'Istrie et du Meglen sont notés à la manière slave (croate dans le premier cas, bulgare dans le second).

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

I

DACO-ROUMAIN ANCIEN

1. — *Études sur le daco-roumain ancien.* Les exposés de MM. Ov. Densuşianu, *Histoire de la langue roumaine*, t. II : *le seizième siècle*, Paris, 1914 (fascicule 1 seul paru) et I. A. Candrea, *Psaltirea Şcheiană...*, I, Introduction, Bucarest, 1916, sont fondamentaux ; ils constituent la base de l'étude du roumain au xvi^e siècle (c. r. : *Revue de linguistique romane*, I, p. 148-149 et 155-156. Rosetti). Le livre de H. Tiktin, *Studien zur rumänischen Philologie*, I, Leipzig, 1884 (première partie seule parue), est consacré à l'étude des diphthongues *ea* et *ya* ; on le consultera avec profit pour la position du problème et les exemples tirés en grande partie des

textes du XVII^e et du XVIII^e siècle. M. Pușcariu a exposé ses vues concernant plusieurs problèmes qui intéressent la forme phonétique du daco-roumain ancien dans *Dacoromania*, I, p. 377-396. Les *Principia de limbă și de scriptură* de T. Cipariu (2^e édition, Blaj, 1866) sont toujours utiles à consulter, malgré leur ancienneté ; on y trouve une série d'exemples tirés des textes imprimés, concernant la phonétique et la morphologie.

La meilleure étude sur l'adoption de l'écriture cyrillique par les Roumains a été donnée par J. Bogdan, dans *Lui T. Maiorescu, Omagiu*, Bucarest, 1900, p. 585-594 (*Dela cine și când au împrumutat Românii alfabetul cirilic?*). L'étude de I. Bărbulescu, *Fonetica alfabetului cirilic în textele române din veacul XVI și XVII*..., Bucarest, 1904, doit être consultée avec critique.

La valeur phonétique de la lettre ↑ dans les textes du XVI^e siècle a été examinée par M. Byhan, dans *Weigand's Jb.*, III, p. 1-70 et par M.A. Procopovici, dans son étude *Despre nasalizare și rotacism*, Bucarest, 1908 (AARom., XXX, littér.).

Un bon exposé descriptif de la langue du Psautier de Voroneț est donné par C. Gălușcă, dans l'introduction qui précède l'édition de ce texte : *Slavisch-rumänisches Psalterbruchstück*, Halle a.d.S., 1913 (c.r. : *Roman. Jb.*, t. 13, II, p. 576-579. G. Weigand); mais la façon dont l'auteur envisage la phonétique du roumain au XVI^e siècle prête à la critique.

Les notes qui accompagnent les textes édités par B.P. Hasdeu dans *Cuvente den bătrâni*, t. I et II, Bucarest, 1878-1879, sont essentielles à consulter. L'édition de N. Drăganu, *Două manuscrise vechi, codicele Todorescu și codicele Marțian*, Bucarest, 1914, est précédée d'une étude sur les particularités linguistiques de ces textes. Les particularités linguistiques de l'*Euchologe* manuscrit enregistré ci-dessous, p. 11 (n^o 11), sont étudiées par M. Drăganu dans *Dacoromania*, II, p. 270 ss. L'opinion de M. Drăganu, *Dacoromania*, III, p. 472-508 et 914-929, suivant laquelle les particularités linguistiques aberrantes d'une catégorie de textes du XVI^e siècle s'expliqueraient par le fait que ces textes auraient été traduits ou copiés par des Saxons de Transylvanie, a été combattue par M. Bărbulescu, *Arhiva*, XXXII, p. 1-26 et par A. Rosetti, *Grai și suflet*, II, p. 167-179. L'état de langue posé par l'examen d'une série de lettres particulières provenant du Nord de la Transylvanie et de la Moldavie est décrit par A. Rosetti, dans l'introduction à l'édition des lettres roumaines conservées dans les archives de Bistrița (Transylvanie), Bucarest, 1926.

Le petit livre de A. Philippide, *Introducere în istoria limbii și literaturii române*, Iași, 1888, est vieilli à plus d'un égard. On trouvera aux pages 237 et suiv. de l'*Istoria limbii române* du même auteur (Iași, 1894), un exposé critique de l'interprétation qu'il convient de donner aux notations d'une catégorie de textes du XVI^e siècle. Le *Supplément* au t. I des *Cuvente den bătrâni* de B.P. Hasdeu (Bucarest, 1880), est également utile à consulter. Le livre de G. Pascu, *Istoria literaturii și limbii române din sec. XVI*, Bucarest, 1921 est peu personnel et rédigé sur un plan qui prête à la critique (c. r. : *Dacoromania*, II, p. 671-677 et 778-783. V. Bogrea). Les études du P. I. Bălan, *Limba cărților bisericești*, Blaj, 1914 traitent de la langue des livres saints du point de vue spécial de l'exactitude de la traduction ; il ne sera pas tenu compte des idées de l'auteur lorsque, au cours de l'exposé, il s'aventure sur un domaine qui n'est pas de sa compétence (p. 107 il est dit que le Ps. de Șcheia a été traduit par Coresi!).

2. — *Histoire externe des textes*. Pour situer les textes du XVI^e siècle dans leurs conditions historiques, on consultera l'exposé très personnel de N. Iorga, *Istoria literaturii religioase a Românilor pînă la 1688*, Bucarest, 1904 (paru aussi dans le vol. VII des *Studii și documente*, publiés par le même); une nouvelle édition de ce livre, revue et remise à jour, a paru à Bucarest en 1925, sous le titre *Istoria literaturii românești*, t. I. L'essentiel est résumé par Densusianu, *op. cit.*, p. 3 ss. Le livre touffu de I. G. Sbiera, *Miscări culturale și literare la Românii din stînga Dunării în rîstimpul dela 1504-1714*, Cernăuți, 1897, mérite d'être consulté, malgré sa date. L'exposé de M. Gaster, *Geschichte der rumänischen Literatur* (dans *Gröber's Gr.*, II, 3, p. 266 ss.) qui concerne la période ancienne est vicié par une erreur de fait : l'auteur soutient à tort que les traductions rhotacisantes sont copiées sur les livres imprimés par Coresi. L'ouvrage

de Șt. Meteș, *Istoria bisericeii și a vieții religioase a Românilor din Ardeal și Ungaria*, I, Arad, 1918 apporte peu de choses nouvelles. Au contraire, on consultera avec profit l'ouvrage du même auteur, *Relațiile comerciale ale Țării Românești cu Ardealul până în veacul al XVIII-lea*, Sighișoara, 1921. Les exposés de MM. I. Lupaș, *Istoria bisericească a Românilor ardeleni*, Sibiu, 1918 et S. Pușcariu, *Istoria literaturii române, I, epoca veche*, Sibiu, 1921, visent à la vulgarisation de connaissances élémentaires ; le livre de M. Pușcariu est pourvu d'un appendice bibliographique utile à consulter.

Je donnerai ici des indications sur la propagation de la réforme de Luther en Transylvanie au ^{xvi}e siècle, pour placer dans un cadre historique déterminé l'ensemble des textes de l'époque. J'examinerai ensuite les progrès du luthéranisme dans le Nord de la Transylvanie et de la Hongrie, afin d'appuyer par des considérations historiques les conclusions sur la date des traductions rhotacisantes exposées ci-dessous, ch. II.

La fortune de l'enseignement de Luther parmi les Hongrois et les Saxons de Transylvanie a été conditionnée par une série de circonstances favorables. Tout d'abord, l'état financier précaire de l'église catholique : le clergé se trouvait dans de mauvaises conditions pour résister à l'infiltration de la Réforme, répandue dès 1519 par les commerçants saxons qui rapportèrent en Transylvanie des livres luthériens achetés à la foire de Leipzig. En 1522, de jeunes Saxons de Transylvanie et du Nord de la Hongrie (comtés de Sohl, de Zips, etc.) s'inscrivent à l'Université de Wittenberg (v. la liste chez S. Klein, *Handbuch der gesch. von Ungarn...*, Leipzig-Kaschau, 1833, p. 412-413). La réforme commençait à faire des progrès que les édits de Louis II ne réussirent pas à réfréner. Le désastre de Mohacs (29 août 1529) accéléra le mouvement de réformation. Les suites de la mauvaise situation économique du pays, ruiné par la fiscalité, et du mécontentement général ne tardèrent pas à se faire sentir. A partir de 1529 les actes de violence contre le clergé catholique se multiplient. Les poursuites ordonnées contre les réformés, en 1525 et dans les années suivantes, eurent peu d'effets. En 1533, J. Honterus, le réformateur des Saxons de Transylvanie, revient d'Allemagne. En 1542 les Saxons s'organisent en communauté religieuse indépendante. Presque en même temps, Matthias Devay, le Luther Hongrois, fonde une école réformée à Uj-Sziget. Dès lors, l'histoire enregistre les progrès de la Réforme, que personne ne songe plus à contrecarrer. Les nobles hongrois, parmi lesquels il faut citer le nom de Markus Pemfflinger, passent à la Réforme. Les biens de l'église catholique sont confisqués. En 1556, l'évêque Bornemisza est chassé et le chapitre catholique d'Alba-Julia supprimé. En 1564 se produit la scission entre Hongrois et Saxons réformés : les Hongrois passent au calvinisme, tandis que les Saxons avaient déjà adopté la confession d'Augsbourg. Pendant ce temps, des gymnases réformés avaient été fondés un peu partout : en Transylvanie, à Brașov, à Cluj et à Debreczen, dans le Nord de la Hongrie, tout d'abord à Barthfeld, Schemnitz, Ödenburg, ensuite à Eperjes, Kes-márk, etc.

Quelles ont été les suites de ce mouvement de réformation pour les Roumains ? On connaît très bien, aujourd'hui, l'histoire de cette propagande dans les villes du Sud de la Transylvanie, dans la seconde moitié du ^{xvi}e siècle. Mais déjà à cette date, les choses apparaissent sous un aspect évolué : outre l'intérêt politique de faire passer les Roumains en masse à la religion d'État¹, ce qui amena la création d'une église roumaine réformée, avec des évêques « surintendants » de durée éphémère, les Saxons avaient compris que cette entreprise pourrait leur rapporter des bénéfices par la vente des livres imprimés en roumain. A vrai dire, les sources nous donnent peu de renseignements sur ce mouvement ; on ne s'en aviserait presque pas si des preuves matérielles de son importance ne nous avaient été conservées dans les livres imprimés par Coresi et plus tard par les évêques réformés Paul et Michel Tordas.

1. M. Iorga a bien mis en lumière les causes qui commandaient cette propagande ; cf. *Romania*, XLVIII, p. 329, n. 3.

Pour connaître ces faits on a, pour le point de vue roumain, l'excellent exposé de Z. Piclișan, *Legăturile Românilor ardeleni cu Reformațiunea în veacurile 16 și 17*, dans *Cultura creștină*, I, Blaj, 1911, p. 518-523, 550-557, 583-587 et 614 ss. Quelques points de détail sont éclairés par Șt. Meteș, *Inițierea episcopiei de Vad*, dans *Revista ortodoxă*, I, 1912-1913, et Id., *Cronica popei Vasile din Șcheii Brașovului*, dans *Drum drept*, I, Vălenii-de-Munte, 1913, p. 165-188. L'essentiel est résumé par M. Roques, dans l'introduction à l'édition de la *Palia d'Orăștie*, I, Paris, 1925, p. VII ss.

On possède une série d'ouvrages qui exposent l'histoire de la propagation de la Réforme en Transylvanie et surtout dans le Sud de cette province, écrits du point de vue saxon.

On ne trouvera pas beaucoup d'informations dans les *Quellen zur Geschichte der Stadt Brasso*; seuls les volumes IV et V (Brașov, 1903 et 1909) sont utiles à consulter. Voir aussi Eugen v. Trauschenfels, *Deutsche Fundgruben zur gesch. Siebenbürgens* (II), Brașov, 1860. L'exposé le plus complet et le plus riche en détails est donné par Fr. Teutsch, *Geschichte der ev. Kirche in Siebenbürgen*, Bd. I, 1150-1699, Sibiu, Krafft, 1921, avec une carte de la Transylvanie où sont indiquées les limites des diocèses de l'église saxonne réformée; p. 619 ss. du vol. II (ibid., 1922) il est donné de brèves indications bibliographiques. Le petit livre de G. D. Teutsch, *Die Reformation im siebenbürgischen Sachsenland*, Sibiu, 1918 (neuvième édition), est le meilleur exposé que l'on ait de la question; il est clair, méthodique et d'une lecture agréable. Sans notes.

Les livres de Fr. Ad. Lampe, *Historia ecclesiae reformatæ in Hungaria et Transylvania...*, Utrecht, 1728 (dont l'auteur est Paul Ember de Debreczen, mort en 1707) et de M. Georgius Haner, *Historia ecclesiarum Transylvanicarum*, Francfort et Leipzig, 1694, sont, naturellement, vieillis, mais encore utiles à consulter.

Les informations relatives aux écrivains réformés sont réunies dans les trois volumes de Jos. Trausch, *Schriftsteller Lexikon... der siebenbürger Deutschen*, Brașov, 1868-1871, complétés par le volume de Fr. Schuller qui porte le même titre (*Ergänzungsband zu J. Trausch...*), Sibiu, 1902. Encore utile pour la bibliographie antérieure au XIX^e siècle: Ier. Haner, *De scriptoribus rerum hungaricarum et transylvanicarum*, I, Vienne, 1774; II, Sibiu, 1798. Les ouvrages des réformateurs de langue hongroise sont énumérés dans le *Régi magyar könyvtár*, p. p. Szabó Károly et Hellebrant Árpád, t. I-III, Budapest, 1879-1896. Les œuvres de J. Honterus ont été rééditées (en partie) par Osk. Netoliczka, *Joh. Honterus, Ausgewählte Schriften*, Vienne-Sibiu, 1898.

Un bon exposé de la doctrine de l'église des Saxons réformés est donné par Martin Schmeizel, *De statu ecclesiae Lutheranorum in Transylvania*, Iena, 1722 (chap. III: de doctrina, ritibus et regimine ecclesiastico). Un exposé des querelles de doctrine survenues au XVII^e siècle se trouve dans Ad. Schullerus, *Luthers Sprache in Siebenbürgen*, I, Sibiu, 1923 (extrait du t. XLI de l'*Archiv des Vereins für siebenbürgische Landeskunde*).

Tous ces livres nous informent sur la propagation de la Réforme dans le Sud de la Transylvanie. Mais il importe de rechercher quels ont été les effets de la nouvelle doctrine dans le Nord de la Hongrie voisine du Maramureș et s'il n'y a aucune information qui témoigne de sa propagation parmi les Roumains de ces régions.

Il n'existe pas d'information directe. Du moins, mes recherches ont été infructueuses à cet égard, et, il faut le dire, il est peu probable qu'on en trouve jamais. La cause de ce mutisme est facile à expliquer: les Roumains ne faisaient pas partie des trois nations constitutionnelles de la Transylvanie. Dédaignés par les relations officielles, leur nom apparaît sporadiquement dans les chroniques qui parlent de l'extension de la Réforme, lorsque l'officialité s'est rendu compte de l'intérêt qu'il y aurait à rompre le bloc de l'église gréco-orientale, qui faisait corps avec l'église des principautés roumaines d'au delà des Carpathes.

Mais il y a une preuve du résultat de la Réforme de Luther chez les Roumains du Nord de la Transylvanie, et une preuve tangible: ce sont les traductions rhotacisantes. Ces traduc-

tions sont malheureusement muettes. Tels que ces livres nous sont parvenus, ils ne contiennent ni préfaces, ni épilogues, ni aucune note qui donne des informations sur les lieux, sur la date et sur les circonstances qui provoquèrent la traduction. Nous examinerons p. 32 ss. les problèmes posés par la localisation et la date de ces livres : il apparaît aujourd'hui établi qu'ils datent de la première moitié du xvi^e siècle et qu'ils ont été traduits dans le Nord de la Transylvanie. D'autre part, il y a un fait très important qui vient confirmer ces constatations : le Psautier de Șcheia contient en appendice la traduction de la version occidentale du Symbole de S. Athanase. J'ai montré dans *Grai și suflet*, II, p. 153-156 que la présence de cette prière, sous cette forme, est due à la propagande réformée.

Les Roumains du Nord de la Transylvanie étaient pris entre deux courants : d'un côté, la propagande très active qui se déploya dès 1530 et les années suivantes dans les comtés de Sătmar, Saros, Gömör, Zips et Sohl du Nord de la Hongrie, de l'autre, la propagande qui gagna Bistritza et les villes saxonnes environnantes à partir de 1541.

a. *Exposés*. Le meilleur exposé général est celui qui est contenu dans la *Geschichte von Ungarn* de Ignaz Aurel Fessler, deuxième édition revue et corrigée par Ernst Klein, t. III, Leipzig, 1874, p. 385-658. L'exposé donné dans la *Geschichte der evang. Kirche in Ungarn...*, Berlin, 1854, p. p. Merle d'Aubigné, est peu personnel (p. 35 ss.). Le livre de Samuel Klein, *Handbuch der Geschichte von Ungarn und seiner Verfassung*, Leipzig-Kaschau, 1833, donne de précieuses indications sur les progrès de la Réforme dans le Nord de la Hongrie (p. 410 ss.). L'ouvrage de Joh. Borbis, *Die evangelisch-lutherische Kirche Ungarns, Nördlingen*, 1861, est moins utile à consulter.

Sur l'histoire des colonies saxonnes du Nord de la Hongrie et notamment sur les colonies du Zips, où les Allemands avaient formé une « Zisper Bund » qui réunissait 24 villes, on consultera l'excellent exposé de R. Fr. Kaindl, *Geschichte der Deutschen in den Karpathenländern*, Gotha, 1907, II, p. 158-170 (Saxons du c. Zips). Cf. (A. L. Schlözer), *Kritische Sammlungen zur Gesch. der Deutschen in Siebenbürgen*, Göttingen, 1795-1797, p. 273-279 et 688 ss. ; G. Keintzel, *Spuren erloschenen Deutschtums im nordöstlichen Siebenbürgen*, dans *Korrespondenzblatt des Ver. f. siebenbürgische Landeskunde*, XIV (1891), p. 97-102, 105-110 et R. Csallner, *Aus der ältesten Vergangenheit der deutschen Ansiedlungen im norden Siebenbürgen*, dans *ibid.*, XXX (1907), p. 65-77.

b. *Sources*. Il convient de relever dès le début que certaines informations données dans les ouvrages énumérés ci-dessous sont déclarées fausses par le P. J. Karácsony. Il s'agit des informations concernant la propagation de la Réforme à Budapest en 1525 et à Sátoralja-Ujhely (c. Abauj-Torna) en 1523, de l'information concernant l'antipathie montrée à un prêtre catholique dans le c. Zemplin, en 1526 et de l'ordre de Louis II à l'évêque d'Esztergom daté de 1523. Voir les *Animadversiones criticae in nonnullas relationes primos apud Hungaros protestantismi propagatores tangentes*, dans *Monumenta ecclesiastica tempora innovatae in Hungaria religionis illustrantia*, digesserunt V. Bunyitay, R. Rapaics, J. Karácsony, I, Budapest, 1902, p. 550 ss.

Le premier volume de cette collection donne des informations précieuses sur les progrès de la Réforme en Hongrie : intelligence de la reine Marie avec Luther (p. 264, année 1526 ; p. 318 et 320), poursuites des Luthériens ordonnées par Louis II (p. 204, a. 1525), progrès de la nouvelle doctrine (p. 120, 135 et 140-143, a. 1524 ; p. 190-192 et 202, a. 1525), condamnation à mort des propagateurs du luthéranisme (p. 210, a. 1525), expulsion des ordres catholiques de Sibiu (p. 436, a. 1529). Vol. II, Budapest, 1904 : lettres de l'évêque d'Esztergom, qui constate les progrès de la Réforme (p. 22, 35, a. 1530) ; la Réforme est prêchée à Kaschau par Antonius Transylvanus, en 1530 (p. 91) ; à Leutschau, Iglo et Schwedler, en 1529 (p. 391) ; progrès de la Réforme dans le Nord de la Hongrie (p. 216 et 250, a. 1532 et 1533). Vol. III, Budapest, 1906 : la Réforme est prêchée à Gyöngyös (c. Heves), en 1538 (p. 308).

Voici, pour finir, une série d'informations concernant la propagation de la Réforme de Luther dans les comtés du Nord de la Hongrie, voisins du Marmureș :

dans les comtés Gömör, Liptau, Arva et Trencsin la Réforme commence à être répandue à partir des années 1525-1530 ; v. Mart. Klanicza, *Fata Aug. Conf. Ecclesiarum a tempore Reformationis ad Synodum Pestensem in comitatibus Hungariæ*, dans *Monumenta Evangelicorum Aug. Conf. in Hungaria, Historica*, III, éd. Fabó András, Budapest, 1865, p. 3, 47, 78, 92 ss. Le *Diplomatarium comitatus Sarosiensis*, p. p. C. Wagner (Presbourg et Kaschau, 1780), nous informe sur les progrès de la Réforme dans le comté de Saros, à partir de l'année 1525 (p. 31, 152, 496-500). Cf. les informations concernant spécialement la ville de Bartpha (c. Saros), données dans la *Brevis de vita superintendentum evangelicorum in Hungaria commentatio*, p. p. Andreas Schmal, Budapest, 1861, p. 60-65 (*Monum. Evang. Aug. Conf. in Hungaria, Hist.*, I). D'autres renseignements sont donnés dans les *Analecta Scepusii sacri et profani*, p. p. C. Wagner, II, Vienne, 1774 ; les chroniques que l'on y trouve sont rédigées par des contemporains des événements (v. p. 15, 59 et 154). Les *Beiträge zur Geschichte evangelischer Gemeinden in Ungarn*, p. p. V. Hornyánsky (Budapest, 1863), donnent une série de renseignements succincts concernant la prédication de la Réforme dans les villes du Nord de la Hongrie. Je les reproduis tels qu'ils sont donnés dans ce livre, en suivant l'ordre alphabétique. Les chiffres qui suivent les noms des localités indiquent la date de propagation de la Réforme. P. 3 : *Altschl* (c. Sohl), 1561 ; p. 9 : *Barthfeld* (c. Saros), 1520. La ville a été nommée « das kleine Wittenberg » ; p. 22 : *Bela* (c. Zips) ; p. 26 : *Bihor* (dans le Nord de la Transylvanie), 1568 ; p. 32 : *Bries* : (c. Sohl), 1527 ; p. 45 : *Eperjes* (c. Saros), 1530 ; p. 85 : *Kaschau*, 1525 ; p. 92 : *Kesmark* (c. Zips), 1548 ; p. 95 : *Kirchdorf* (c. Zips), 1551 ; p. 107 : *Leibitz* (c. Zips), avant 1564 ; p. 109 : *Leutschau* (c. Zips), 1529 ; p. 117 : *Libethen* (c. Sohl), 1525 ; p. 121 : *Marksdorf* (c. Zips), 1540 ; p. 123 : *Menhardsdorf* (c. Zips), 1540 ; p. 143 : *Careii-mari* (Transylvanie, d. Sătmăr), 1544 ; p. 155 : *Ochtina* (c. Gömör), 1545 ; p. 163 : *Nagy-Palugya* (c. Liptau), 1550 ; p. 241 : *Rosenberg* (c. Liptau), 1550 ; p. 243 : *Schemnitz* (c. Sohl), 1530 ; p. 268 : *Topporc* (c. Zips), 1542 ; p. 281 : *Zeben* (c. Saros), 1526.

L'ouvrage de Joh. Samuel Klein, *Nachrichten von den Lebensumständen und Schriften evangelischer Prediger in allen Gemeinden des Königreichs Ungarn*, dritter Theil, Budapest, 1874 (dans les *Monumenta Ev. Aug. Conf. in Hungaria, Hist.*, IV) renseigne sur la vie des prédicateurs luthériens. On constate, en parcourant ce livre, que les réformateurs prêchaient successivement dans plusieurs villes et villages. P. 189, n. 195, il est donné des extraits de deux lettres adressées par Feyerthoy, secrétaire de l'évêque Nicolas Olah, à Henri Bullinger, le professeur réformé de Zurich (1551). Il est question de la propagation de la Réforme en Hongrie, en « Thrace » (= Turquie), voire même jusqu'à Constantinople. Le passage suivant mérite d'être reproduit à nouveau : « Sunt in Transylvania viri pii doctique et linguarum periti, qui catechismos ad Græcos, Thraces et Lithuanos sua lingua excusos miserunt » (le passage est reproduit aussi par Ad. Schullerus, dans *Korrespondenzblatt des Ver. f. siebenbürg. Landeskunde*, XLIV, p. 59, n. 1).

Les *Memorabilia Ecclesiæ Augustanæ Confessionis in regno Hungariæ*..., p. p. I. Ribini, Presbourg, 1787, ne contiennent rien de remarquable ; la même observation s'applique au livre de Ambr. Simigiani, *Historia rerum hungaricarum et transilvanicarum*..., p. p. I. C. Eder, I, Sibiu, 1800 ; II-IV, *ibid.*, 1840.

La propagation de la Réforme dans la région de Bistritza et à Bistritza même a été étudiée en détail par Heinrich Wittstock, *Beiträge zur Reformationsgeschichte des Nösnergaues*, Vienne, 1858 (Nösen est le vieux nom allemand de Bistritza). L'article de R. Schuller, *Christian Pomarius*, dans l'*Archiv des Vereins für siebenbürgische Landeskunde*, XXXIX (1913), p. 185-246, complète les informations données dans ce livre.

3. — *Histoire interne des textes*. Une bibliographie (malheureusement incomplète) des études consacrées aux textes du XVI^e siècle est donnée par G. Adamescu, *Contribuțiune la*

bibliografia românească, fasc. 1 și 2 (Istoria literaturii române, seria I și II), Bucarest, 1921-1923. Pour les textes imprimés on a l'ouvrage fondamental de I. Bianu et Nerva Hodoș, *Bibliografia românească veche*, t. I, 1508-1716, Bucarest, 1903.

Voici un résumé de l'histoire des textes du xvi^e siècle, telle qu'on peut la fixer aujourd'hui : dans un endroit du Nord de la Transylvanie et notamment du Maramureș qu'il est impossible de déterminer, la Réforme de Luther a provoqué dans la première moitié du xvi^e siècle, à partir de l'année 1530, la traduction des livres saints en roumain. Il est permis de rattacher à ce mouvement la traduction d'une série de récits apocryphes. La langue de ces traductions est caractérisée par des particularités dialectales parmi lesquelles la plus remarquable est le passage de *-n-* à *-r-*, d'où le nom de « textes rhotacisants » donné à ces livres.

Il y a eu plusieurs traducteurs, et peut-être que les livres n'ont pas été tous traduits au même endroit. Sont connues à l'heure actuelle :

deux traductions des Actes et des Épîtres des Apôtres (**CV** et **AI**) ; une traduction du Catéchisme (**CM**) ; probablement la traduction des Évangiles et de leurs commentaires (on connaît deux versions de la traduction des commentaires) ; deux versions du Psautier (**H** d'une part, les Psautiers qui dérivent d'un original commun, d'autre part) ; ces manuscrits ont été ensuite remaniés et imprimés par Coresi et ses aides à partir de 1560. La traduction de la Bible (**PO**) et le Psautier Tordas (**T**) datent de la deuxième moitié du xvi^e siècle. L'entreprise de Coresi a été provoquée et patronnée par les Saxons et les Hongrois réformés du Sud de la Transylvanie.

Les livres qui viennent d'être énumérés sont traduits du v. slave ou du hongrois.

Pour ce qui concerne le travail d'édition de Coresi, on tiendra compte des études de N. Sulică, *Coresi scriitor sau tipograf?*, dans *Gazeta Transilvaniei*, Brașov, 1901, nos 192, 197 et 211, et *Un capitol din activitatea diaconului Coresi*, Brașov, 1902. Utile à consulter : V. Mangra, *Cercetări literare-istorice*, Bucarest, 1896. Les précisions apportées par les recherches de M. Drăganu (*Două manuscrise vechi...*) confirment l'opinion que l'on s'était déjà formée sur le rôle de Coresi, qui a imprimé les traductions qu'il avait sous la main, en leur faisant subir un certain nombre de remaniements (cf. *Romania*, XLVII, p. 125 et XLVIII, p. 332, n. 1). Les origines de Coresi ne sont pas encore éclairées. Voir St. Nicolaescu, *Diaconul Coresi și familia sa*, Bucarest, 1909.

Voici maintenant l'énumération des textes du xvi^e siècle :

A. — Textes religieux

ACTES ET ÉPÎTRES DES APÔTRES. — 1. *Codice Voronețean (CV)*. Traduction manuscrite conservée à l'état fragmentaire des Actes et des Épîtres des Apôtres, découverte par Gr. Crețu en 1871 dans la bibliothèque du monastère de Voroneț (Bucovine). On ne tiendra plus compte des indications données par Sbiera, dans l'étude qui accompagne son édition. Voir Gr. Crețu, *Codicele Voronețean*, Bucarest, 1886 et surtout B. Tenora, *Über die kirchenslavische Vorlage des Codice Voronețean* (dans *Mitteilungen des rumänischen Instituts an der Universität Wien*, p. p. W. Meyer-Lübke, Heidelberg, 1914, p. 145 ss.). M. Tenora a montré dans cette étude que le texte qui nous a été transmis est une copie ; l'original a été traduit sur une rédaction russe de l'*Apostol* v. slave. La date 1520-1540 assignée à cette copie par M. Candrea, *Psalt.*, I, p. cx, est une hypothèse.

2. *Édition de Coresi (AC)*. La date d'impression de ce texte, 1563, est aujourd'hui définitivement admise. La bibliothèque de l'Académie Roumaine possède depuis 1914 deux nouveaux exemplaires de ce livre qui se complètent réciproquement, de sorte que le texte est reconstitué en entier, à peu de chose près. Voir C. I. Karadja, *Despre lucrul apostolesc al lui Coresi dela 1563*, Bucarest, 1924 (AARom., série 3, t. II, littér., p. 545 ss.).

Je m'étais proposé de publier le résultat de la comparaison de la rédaction manuscrite (**CV**)

et du texte imprimé par Coresi (v. *Grai și suflet*, I, p. 100 ss.); ayant été obligé de différer ce projet, je me contenterai de présenter ici les conclusions de mon étude :

Coresi s'est servi pour son édition d'une rédaction manuscrite identique à **CV**. L'identité d'une série de passages, pris à des endroits différents, le prouve jusqu'à l'évidence. En effet, ces ressemblances ne peuvent pas être fortuites. En voici quelques-unes :

CV

39/4-9 : *ci↑re ești, doamne ? Dzise cătră me↑re : eu sântu Is. Nazarëninul, čela ce tu gonești ; e čeia če era cu me↑re lumira vādzură și înfricați fură.*

46/6-7 : *dzise čelora če sta înaintia lui se-i bată lui rostul.*

111/11-14 : *așa și bogații întru înbletele sale veștezescu.*

113/3 : *și totu darul desfrășitu de sus iaste, dești↑su dela tatăl lumirilor, și dela elu nu iaste ski↑bare sau adaugere.*

133/9-134/1 : *čei če grăia cu numele domnului. Adecă fericămu řebdătorii ; řebdarē lu Iovu audzitu și sfrășitul domnului vādzutu că multu iaste milostiv și eftinu. Ainte de toate, frații miei, nu vā ġiurareți neče cu čeriul, neče cu pământul.*

La version du **CV**, copiée selon M. Gaster sur l'édition Coresi (!), présente des omissions qui ne se retrouvent pas dans ce texte :

CV

55/13-14 : *luară Pavel prespre noapte.*

Act. 23³¹ : *vzemše Paula, vedoša obnošti.*

58/14-59/1 : *și cu multă grēță scoase elu, dzise noao.*

Act. 24⁷ : *mnogoju silofu ot rukū našixū isxiti ego.*

62/9-10 : *eu ġiudețu preemescu dila voi.*

Act. 24²¹ : *ažū sudū prjemlju dnesū ot vasū.*

86/14-87/1 : *sufală protivnicu vāntu, čel če-i e numele.*

Act. 27¹⁴ : *vizvēja protivinyi vētri burini.*

121/4-5 : *că înălță Isacu fiul său spre ġiu↑ghietoriu ? Vedzi credi↑nța.*

Jac. 2²¹ : *viznesi Isaka syna svojego na olitari.*

D'autre part, la traduction utilisée par Coresi présentait des lacunes qui ne se retrouvent pas dans **CV** :

CV

117/13-118/1 : *voi ocăriți mișclulu au nu bogații nevolničescu voi și ačeia vā tragu.*

Jac. 2⁶ : *vy že ukoriste ništaago ne bogatii li obladajuți vami, i tii vlekuti vy.*

Coresi

Act. 22⁸⁻⁹ : *čine ești, doamne ? Zise cătră mine : eu sânt Is. Nazarëninul, čel če tu gonești ; e čeia če era cu mine fiind, lumina amu vedē și înfricați fură.*

Act. 23² : *zise čelora če sta înaintē lui să-i bată lui rostul.*

Jac. 1¹¹ : *așa și bogații întru înbletele sale veștejesc.*

Jac. 1¹⁷ : *și tot darul desfrășit de sus iaste, dești de la tatăl luminilor, če dela el nu e skimbare sau adaugē.*

Jac. 5¹⁰⁻¹² : *čei če grăia numele domnului. Ačeia ferecām răbdătorii ; răbdarē lu Iov auzit și sfrășitul domnului vāzut că mult milostiv iaste și eftin. Če ainte de tot, frații miei, nu vā jurareți neče pre čeriu, neče pre pământ.*

Coresi

Cahier 8, fol. 5 b : *luară Pavel și-l duseră prespre noapte.*

C. 8, 6 a : *și cu multă nevoe-l scoase de↑măinile noastre, zise noao.*

C. 8, 7 a : *eu județ să priimescu astăzi dela voi.*

C. 9, 5 b : *sufală în protivă vānt de burd menēște-se.*

C. 10, 6 a : *că înălță Isac fiul său spre ju↑ghiiare întru altar ? Vezi credința.*

Coresi

C. 10, 5 a : *e voi če ocărăți mișcii ? Și ačeia tragu-vā.*

123/11-12 : și limba e focu, frumsAțe
nedreptației.

Jac. 3⁶ : i jezyki ogini, lēpota nepravidē.

161/7-8 : cā vrēme e a înĉApe giudeșul
di↑ casa lu dumnedeu.

C. 10, 7 a : și limba frumseței dreptăției.

C. 12, 1 b : cā vrēme înĉepuse de↑-casa
zeului.

Pierre, I, 4¹⁷ : jāko vrēme vī naĉetii suda oti xrama božija.

Il est peu probable que le diacre ou ses collaborateurs aient collationné la traduction roumaine sur la version slave, qui devait être une rédaction serbe analogue à l'*Apostol* de Šišatovac (éd. Miklosich, Vienne, 1853 ; les exemples énumérés ci-dessus — sauf les trois premiers, qui ont été fournis par l'*Apostol* v. slave et russe, édition de l'évêque Mikhail (Kiev, 1897) — sont empruntés à cette rédaction). La traduction plus correcte de certains passages s'explique par le fait que Coresi avait à sa disposition une autre traduction roumaine. Les sommaires sont traduits à nouveau ou bien empruntés à cette deuxième traduction de l'Apôtre, dont l'existence est assurée par les divergences que l'on peut établir entre **CV** et l'éd. Coresi.

3. Il existe une troisième traduction manuscrite des Actes des Apôtres, indépendante des versions sus-indiquées (**AI**). Il en a été conservé deux feuillets détachés contenant des fragments de l'épître aux Galates (3²³⁻²⁹-4¹⁻⁹ et 5¹⁹⁻²⁶-6¹⁻⁵). Le texte slave est divisé en phrases courtes, séparées par la traduction roumaine correspondante, écrite à l'encre rouge. Voir N. Iorga, *Cîteva documente de cea mai veche limbă românească*, Bucarest, 1906 (AARom., XXVIII littér., p. 100-105). La date de ce texte est impossible à déterminer ; rien ne s'oppose à ce qu'il ait été copié au xvi^e siècle. L'emploi d'une lettre spéciale pour noter l'r roulée semble montrer que l'original de ce texte provenait du Nord de la Transylvanie.

BIBLE. 4. Traduction des livres de la Genèse et de l'Exode d'après la version hongroise du Pentateuque imprimée par Gaspar Heltai en 1551, à Cluj, et une version de la Vulgate (subsidiairement) ; imprimée à Orăștie (Transylvanie) en 1581-1582 (**PO**). Voir J. Popovici, *Paliia dela Orăștie*, Bucarest, 1911 (AARom., XXXIII, littér., p. 517-538) et M. Roques, *Paliia d'Orăștie*, I, Paris, 1925, Introduction.

5. Fragment du Lévitique (XXVI, 3-41) écrit sur deux feuillets conservés à la Bibliothèque Nationale de Belgrade. Il s'agit peut-être d'une copie de la traduction de la Bible dont les deux premiers livres du Pentateuque furent imprimés à Orăștie (v. n° 4). Dans tous les cas, comme l'a montré M. Roques, *Mélanges... P. Boyer*, Paris, 1925, p. 87-88, et *op. cit.*, p. LVI-LVII, le texte roumain suit de près la Bible de Heltai. Dès lors, l'opinion de M. Pușcariu (*Ist. literaturii române*, p. 191), selon laquelle cette traduction n'aurait aucun rapport avec **PO**, ne semble pas certaine.

CATÉCHISMES. 6. Catéchisme découvert à Ieud (Maramureș), en 1921 (**CI**). Imprimé par Coresi (?) à Brașov, en 1559.

7. Rédaction manuscrite rhotacisante, dénommée « Catéchisme Marțian », du nom de son possesseur (**CM**). Copie datant de la seconde moitié du xvii^e siècle.

8. Rédaction manuscrite du Codex Sturdzanus (**CB**, II, p. 99-107) copiée sur le n° 6 en 1607.

Voir Ad. Schullerus, *Luthers Katechismus und Agende in romanischer Sprache* dans *Korrespondenzblatt des Ver. f. siebenbürg. Landeskunde*, XLIV (1921), p. 57-61 ; N. Drăganu, *Dacoromania*, II, p. 582-592 ; A. Rosetti, *Romania*, XLVIII, p. 321-334 et *Grai și suflet*, I, p. 251 ss.

CODE. 9. Codifications des pénalités encourues par ceux qui enfreignaient les lois de l'église, connue sous le nom de *Pravilă*. Imprimée par Coresi (?) à une date qui n'a pas été déterminée (xvi^e siècle). Voir A. Birseanu, *Catehismul luteran românesc*, Bucarest, 1923 (AARom., série 3, t. I, littér., p. 35). Cf. N. Drăganu, *Dacoromania*, II, p. 592, n. 1 et Rosetti, *Grai și suflet*, I, p. 251, n. 3.

EUCHOLOGIE. 10. Ce texte porte le titre slave *Molitvenic*. Il est imprimé par Coresi à la

suite de la *Cazania* de 1564 (v. n° 15). Le texte est traduit sur l'édition hongroise de l'*Agenda* de Gaspar Heltai (1551 et 1559). Voir N. Hodoș, *Un fragment din Molitvenicul diaconului Coresi* (1564), dans *Prinos lui D. A. Sturdza*, Bucarest, 1903, p. 235-276 et E. Dăianu, *Un molitvenic romînesc*, dans *Răvașul*, VI (Cluj, 1908), p. 168-181.

11. Une seconde rédaction conservée à l'état fragmentaire appartenant à M. J. Marțian, de Năsăud, a été signalée par M. Drăganu, *Două manuscripte vechi...*, p. 14 et 79, n. 2 et ensuite étudiée dans le détail par le même, *Un fragment din cel mai vechi molitvenic romînesc*, dans *Dacoromania*, II, p. 254 ss. L'original de ce texte a été traduit du v. slave dans le courant du xvi^e siècle. Le texte transmis est une copie datant de la fin du xvi^e ou du début du xvii^e siècle. Un fragment de la traduction originale est reproduit, d'autre part, dans les « Cugetări în ora morței » (*CB*, II, p. 449 ss.).

ÉVANGILES. 12. Édition de Coresi, imprimée à Brașov en 1561 (**EC**). M. Roques a enregistré les différences entre la langue de Jean et celle des autres évangiles. Voir *Mélanges Chabaneau*, Erlangen, 1907 (*Romanische Forsch.*, XXIII, p. 832, n. 3 et 833, n. 1). Il y a des indications que le texte imprimé par Coresi provenait du Nord de la Transylvanie (Roques, *l. c.*, et *Romania*, XLVII, p. 125).

13. L'édition de Coresi a été copiée par le clerc Radu de Mănicești (Valachie) en 1574. Le manuscrit est conservé dans la bibliothèque du Musée britannique (Londres). Voir B. P. Hasdeu, dans *Columna lui Traian*, années 1882 et 1883 et M. Gaster, *Archivio glottologico ital.*, XII, p. 197-200. Cf. Candrea, *Psalt.*, I, p. cv.

14. Fragment d'une traduction roumaine des Évangiles conservé à Saint-Petersbourg. Texte slave et roumain. La traduction a été effectuée sans aucun doute dans le Nord de la Moldavie ou dans le territoire transylvain avoisinant ; cette localisation forcément imprécise est postulée par les particularités phonétiques de ce texte. Voir J. Bogdan, *O Evanghelie slavonă cu traducere romînească din sec. XVI*, dans *Convorbiri literare*, XXV (1891), p. 33 ss. ; le livre a été imprimé en Transylvanie, à un endroit qui n'a pas été déterminé. La date de 1580 donnée dans Bianu-Hodoș, *Bibliografia rom. veche*, I, p. 80 est une hypothèse.

ÉVANGILES COMMENTÉS. 15. *Cazania* imprimée par Coresi à Brașov, en 1564.

16. *Cazania* imprimée par le même à Brașov, en 1581.

17. « Explication de l'Évangile du dimanche de Pâques, selon S. Jean », dans le *Codice Todorescu*.

18. Même texte dans le Codex découvert à Ieud. Voir Rosetti, *Étude*, p. 2.

19. Fragment du même texte dans le Codex Sturdzanus.

20. Fragment publié par N. Iorga dans *AARom.*, XXVIII, littér., p. 106 ss. Les n°s 17 et 18 et le texte correspondant du n° 16 dérivent d'un original commun qui ne nous a pas été transmis ; les n°s 19 et 20 sont des traductions indépendantes. Cf. Drăganu, *Două manuscripte vechi...*, p. 16-20 et Rosetti, *Romania*, XLVII, p. 125.

GLOSES. 21. Les phrases roumaines qui glosent un manuscrit slave ont été signalées par J. Bogdan en 1890. Le ms. se trouvait alors à Moscou. Elles auraient été écrites au monastère de Neamț (Moldavie), dans la seconde moitié du xvi^e siècle. Voir J. Bogdan, *Glose romîne într'un manuscript slavon din sec. XVI*, dans *Convorbiri literare*, XXIV (1890), p. 750-752. J'ai placé ce texte parmi ceux qui proviennent du Nord de la Transylvanie, parce que une innovation phonétique telle que le rhotacisme implique cette localisation (v. *Étude*, p. 4-5).

PSAUTIERS. 22. *Psautier Hurmuzaki* (**H**). Ce texte a été donné à la bibliothèque de l'Académie Roumaine par feu E. Hurmuzaki. C'est la seule traduction roumaine du Psautier, parmi celles qui sont connues à l'heure actuelle, qui ne soit pas une copie. Les arguments de M. Candrea, *Psalt.*, I, p. L ss. sont de nature à emporter la conviction. Date : première moitié du xvi^e siècle (?). M. Pascu, dans son *Istoria literaturii și limbei romîne din sec. XVI*, p. 64-65 soutient que ce texte est une copie, sans apporter de preuves valables. La preuve

serait constituée, selon M. Pascu, par les alternances graphiques. Or, tous les textes du xv^e et du xvi^e siècle sont caractérisés par des alternances graphiques. La conséquence logique de cette façon de voir, c'est que les originaux des textes du xvi^e siècle ne nous auraient pas été transmis (il n'apparaît pas que M. Pascu se soit aperçu de la portée de cette conclusion). Mais tout de suite une objection, grosse de conséquences, se présente à l'esprit : les alternances sont de règle dans les pièces d'archives du xvi^e siècle, et l'on a des preuves indubitables que les textes de cette catégorie ne sont pas copiés.

Il résulte de ces considérations :

1. que les alternances ne sont pas une preuve certaine de copie ;
2. que l'interprétation de M. Pascu repose sur une pétition de principe.

Nous verrons dans le ch. III comment il convient d'interpréter les alternances graphiques. Dès maintenant, il apparaît qu'elles s'expliquent en dehors du facteur « copiste » ; en d'autres termes, les alternances sont indépendantes de « l'intermédiaire variable » interposé entre l'aspect graphique de l'original et l'aspect graphique du texte, tel qu'il nous a été transmis.

Les autres traductions du livre des Psaumes (nos 23, 24 et 25) sont des copies qui dérivent d'un original commun. Les indications nécessaires sont données par Gălușcă, *op. cit.*, p. 26-27 et Candrea, *Psalt.*, I, p. LXIX ss. Voici l'énumération de ces copies :

23. Psautier de Șcheia (S), donné à la bibliothèque de l'Académie Roumaine par C. Sturdza-Șcheianu. Copie effectuée par trois scribes différents que l'on désigne par les sigles A, B et C.

24. Psautier de Voroneț (V). Ce texte a été découvert dans la bibliothèque du monastère de Voroneț (Bucovine). Il appartient aujourd'hui à la bibliothèque de l'Académie Roumaine. Texte slave et traduction roumaine en regard. Gălușcă a montré *op. cit.*, p. 9-11 que la version slave doit être rapprochée des rédactions serbes du Psautier et notamment du Psautier serbe de 1346.

Les nos 23 et 24 ont été copiés dans la deuxième moitié du xvi^e siècle.

Psautier de Coresi. 25. Première édition, imprimée à Brașov en 1570 (C¹).

26. Deuxième édition, Brașov, 1577 (C²) ; contient aussi le texte slave.

27. Troisième édition, Brașov, 1588 (?). Texte slave et roumain. Voir Candrea, *Psalt.*, I, p. LX-LXIII. Les deux dernières éditions (nos 26 et 27) reproduisent celle de 1570, avec des remaniements. Voir Candrea, *Psalt.*, I, p. LVII ss.

28. Psautier Tordas (T). Traduction des Psaumes hongrois du livre de chants liturgiques de G. Szegedi, de Debreczen (imprimé à Oradea-Mare en 1562). Ce sont 4 feuillets détachés que l'on a trouvé collés à l'intérieur de la reliure d'une édition de Diodore de Sicile (Vienne, 1516) ; ces feuillets ont été donnés à la bibliothèque du Musée national de Budapest par feu Todorescu (d'où le nom de « fragment Todorescu » donné à cette traduction). Le livre est imprimé en caractères latins. Dans l'interprétation des particularités linguistiques de ce texte on tiendra compte du fait que les sons du roumain y sont représentés à l'aide de l'orthographe du hongrois. Lieu et date d'impression : Oradea-Mare, entre 1570 et 1573. La langue du traducteur montre des particularités qui caractérisent les parlers du Banat. Aussi est-il licite d'admettre que l'évêque des Roumains réformés, Paul Tordas, n'a pas été étranger à la traduction de ce livre. La lettre de Tordas datée du 9 déc. 1570, par laquelle il est donné ordre aux prêtres roumains qui devaient se rendre à Cluj d'acheter le Psautier roumain, se réfère probablement à cette traduction. Voir Șt. Meteș, *O nouă operă literară romîno-calvină*, dans *Tribuna* (Arad), 1911, n° 283, p. 17-18 ; Id., *Inființarea episcopiei de Vad*, dans *Revista ortodoxă*, 1912-1913, p. 156, n. 3 et 158, n. 2 ; N. Drăganu, *Două manuscripte vechi...*, p. 2, n. 4 et I. Lupaș, *Istoria bisericească a Romînilor ardeleni*, p. 44 et n. 2. Les informations données par les éditeurs du Ps. Tordas sont en partie tendancieuses (v. ci-dessous, p. 15).

29. Symbole de S. Athanase. Le Ps. de Șcheia contient en appendice la traduction roumaine (incomplète) du Symbole de S. Athanase. Voir A. Rosetti, « *Filioque* » din *Psaltirea Șcheiană*, dans *Grai și suflet*, II, p. 153-156.

B. — Textes apocryphes.

Le *Codex Sturdzanus* est un recueil de textes apocryphes qui a appartenu à C. Sturdza-Șcheianu. Ce sont des copies effectuées entre 1580 et 1620 par le prêtre Grégoire du village de Măhaci (Transylvanie, d. Turda-Arieș) et par différents anonymes. Hasdeu a groupé ces textes en deux catégories : d'une part les textes copiés à Măhaci (« texte mähăcene »), d'autre part les textes bogomiliques où l'on retrouve, selon Hasdeu, des traces de cette hérésie qui fut répandue en Bulgarie et dans les pays environnants au cours du moyen âge (M. D. Russo a combattu dans *Studii bizantino-române*, Bucarest, 1907, p. 3-29 la théorie de Hasdeu ; cf. *Romania*, XXXVII, p. 174-175). M. Drăganu a montré que parmi les récits du *Codex Sturdzanus* il y en a qui se retrouvent en partie dans les recueils d'apocryphes dénommés *Codex Todorescu* et *Codex Marțian* (du nom de leurs possesseurs) ; l'essentiel est résumé dans *Romania*, XLVII, p. 123 ss. Il semble licite, dès lors, de poser pour ces rédactions des archétypes communs ; il en résulte que les récits apocryphes auraient été traduits dans la même région que les livres religieux, c.-à-d. dans le Nord de la Transylvanie (cf. Densusianu, *Hist.*, II, p. 7).

C. — Pièces d'archives

Ce sont des pièces de caractère varié ; voir l'analyse de Densusianu, *Hist.*, II, p. 9-11. Cette catégorie de textes n'appelle pas d'autres observations.

4. — *Les éditions.* Les éditions des textes du XVI^e et du XVII^e siècle sont de valeur inégale ; les éditeurs qui ont pris le parti d'éditer les textes en transcription latine n'ont pas toujours adopté un système de transcription qui reproduise exactement les particularités orthographiques de l'original. Au lieu de donner une translittération, il y a des éditeurs qui ont cru de leur devoir d'interpréter les graphies cyrilliques ; par malheur, ces interprétations sont contestables.

Le défaut de certaines éditions c'est que deux ou plusieurs lettres cyrilliques sont représentées par une seule lettre latine. On ne peut plus savoir alors quelle lettre cyrillique correspond à la lettre latine.

Voici un tableau des transcriptions ambiguës :

Lettres cyrilliques	Lettres latines
Ѣ, ѣ	ea
Ѧ, ѧ	ia
Ѩ, ѩ, Ѫ	â, ä, ù,
Ѧ, ѧ	in
Ѩ, ѩ + voyelle	g + voyelle

On trouvera dans le petit livre de T. Cipariu, *Crestomatia sau analecte literare*, Blaj, 1858, des fragments assez étendus des textes imprimés qui n'ont pas encore été réédités intégralement. Leur reproduction en caractères cyrilliques est remarquablement exacte. Les reproductions données par M. Gaster, *Chrestomathie roumaine*, I, Leipzig-Bucarest, 1891 (en caractères cyrilliques) sont bonnes, mais moins sûres.

Voici l'énumération des éditions des textes examinés ci-dessus :

A. — Textes religieux

ACTES DES APÔTRES. 1. *Codicele Voronețean, cu un vocabular și studiu asupra lui*, p. p. I.

G. Sbiera, éd. de l'Académie Roumaine, Bucarest, 1885. Excellente reproduction en caractères cyrilliques avec transcription latine en regard, munie d'un glossaire consciencieux. L'Académie Roumaine a distribué un nombre restreint de reproductions photographiques de ce texte (8, 5 × 13 cm.).

2. L'édition Coresi (1563) est inédite intégralement. Fragments dans Gaster, *op. cit.*, I, p. *9-*16.

3. Les fragmens de l'épître aux Galates ont été édités par M. Iorga en caractères cyrilliques et en transcription latine ; l'édition est accompagnée de la reproduction photographique des feuillets (*AARom.*, XXVIII, littér., p. 101-105).

BIBLE. 4. On a maintenant l'édition M. Roques : *Palia d'Orăștie, I ; Préface et livre de la Genèse*, Paris, 1925. Reproduction du texte roumain en caractères cyrilliques et de la version de Heltai, au-dessous. Le premier volume, seul paru, contient la préface et le livre de la Genèse.

5. Fragment du Lévitique, p. p. B.P. Hasdeu, *CB*, I, p. 6-14 ; reproduction en caractères cyrilliques et transcription latine.

CATÉCHISMES. 6. Catéchisme de Ieud ; l'édition A. Birseanu, en transcription latine, est inutilisable (dans *AARom.*, série 3, I, littér., p. 33-40 ; cf. *Grai și suflet*, I, p. 251, n. 3). On consultera maintenant la précieuse reproduction photographique publiée sous la direction de M.I. Bianu : *Intrebare creștinească*, éd. de l'Académie Roumaine, Bucarest, 1925 (*Texte de limbă din sec. XVI*, I).

7. Catéchisme Marțian. Édition critique en transcription latine (le texte est comparé à la rédaction de Ieud), p. p. A. Rosetti, *Catehismul Marțian*, dans *Grai și suflet*, I, p. 256-260¹.

8. La rédaction du Codex Sturdzanus est reproduite en caractères cyrilliques et en transcription latine par B.P. Hasdeu, *CB*, II, p. 99-107.

CODE. 9. *Pravilă* de Coresi ; reproduction photographique publiée sous la direction de I. Bianu : *Pravila sfinților Apostoli, tipărită de diaconul Coresi în Brașov între 1570-1580*, Bucarest, 1925 (*Texte de limbă din sec. XVI*, II).

EUCHOLOGIE. 10. Le *Molitvenic* de Coresi (1564), conservé à l'état fragmentaire, a été réédité en caractères cyrilliques par N. Hodoș, dans *Prinos lui D.A. Sturdza*, Bucarest, 1903, p. 249-276. Cf. Bianu-Hodoș, *Bibliografia românească veche*, I, p. 524-525.

11. Rédaction manuscrite conservée à l'état fragmentaire, reproduite en transcription latine par N. Drăganu, *Dacoromania*, II, p. 302-312.

ÉVANGILES. 12. La transcription en caractères latins de l'édition Coresi (1561) donnée par C. Erbiceanu : *Tetraevangelul diaconului Coresi, reimprimat după ediția primă din 1560-1561 de Arhiereul Dr. Gherasim Timuș Piteșteanu*, Bucarest, 1889, est inutilisable pour les études concernant la forme phonétique de ce texte. On consultera les fragmens donnés par T. Cipariu, *Analecte*, p. 1-16 et par M. Roques, *Romania*, XXXVI, p. 431-434.

13. La copie de 1574 a été reproduite en entier par M. Gaster dans une édition qui n'a pas été mise en circulation. L'évangile selon S. Mathieu, seul, a été publié par le même en transcription latine dans le vol. XII de l'*Archivio glottologico ital.*, p. 201-254 ; p. 461-466, remarques sur le vocabulaire.

14. Fragment de S. Pétersbourg. Inédit. Spécimen (une page reproduite en caractères cyrilliques par J. Bogdan) dans *Conv. literare*, XXV, p. 39 et dans Bianu-Hodoș, *Bibl. rom. veche*, I, p. 80-81.

ÉVANGILES COMMENTÉS. 15. *Cașania* de Coresi (1564) : extraits dans Cipariu, *Analecte*, p. 16-29 et dans Bianu-Hodoș, *op. cit.*, I, p. 516-523.

16. *Cașania* du même (1581) : p. p. Procopovici-Pușcariu, *Diaconul Coresi, Carte cu*

1. Il sera permis à l'éditeur de corriger ici quelques fautes d'impression. P. 256, l. 28 : lire *ale lu a i* au lieu de *ale lui* ; p. 259, l. 1 : *cere* au lieu de *care* ; l. 2 : supprimer *f. 6* ; p. 260, l. 4 du bas : *de↑ Pontb* au lieu de *dc↑ Pontb* ; l. 7 du bas : *ver fi* au lieu de *vor fi*.

învățătură (1581), éd. de la Commission historique de Roumanie, Bucarest, 1914. Le texte, reproduit en transcription latine, est comparé à la traduction des Évangiles imprimée en 1561, à la première *Cazania* (1564) et à l'Évangélaire manuscrit de 1574 ; pour tout ce qui intéresse la forme phonétique on s'adressera aux fragments publiés par Cipariu, *Analecte*, p. 30-45 (cf. *Rev. de linguistique romane*, I, p. 151).

17. « Explication de l'Évangile du dimanche de Pâques, selon Saint Jean », éd. N. Drăganu, *Două manuscripte vechi...*, p. 191-195.

18. Le même texte, contenu dans le Codex découvert à Ieud, a été reproduit photographiquement sous la direction de I. Bianu : *Manuscript dela Ieud*, Bucarest, 1925. (*Texte de limbă din sec. XVI*, III).

19. Même texte dans le Codex Sturdzanus, éd. B.P. Hasdeu, *CB*, II, p. 78 ss.

20. Fragments publiés par N. Iorga, dans *AARom.*, XXVIII, littér., p. 105 ss. ; reproduction en caractères cyrilliques et en transcription latine.

GLOSES. 21. Les gloses roumaines dans un ms. slave ont été éditées (en partie) par J. Bogdan dans *Conv. literare*, XXIV, p. 728-741 ; reproduction en caractères cyrilliques.

PSAUTIERS. 22. Le *Ps. Hurmuzaki* est inédit ; les variantes présentées par cette rédaction par rapport à la version donnée dans **S** sont enregistrées dans l'apparat de l'édition Candrea, *Psaltirea Șcheiană...*, t. II.

23. *Ps. de Șcheia*. Édition en facsimilé de I. Bianu : chaque page de la reproduction est accompagnée de la transcription latine du passage respectif et de l'indication des variantes de l'éd. Coresi (1577) : *Psaltirea Șcheiană* (1482), Ms. 449 B.A.R., publicată de Prof. I. Bianu ; t. I : *Textul în facsimile și transcriere cu variantele din Coresi* (1577), éd. de l'Académie Roumaine, Bucarest, 1889. Le glossaire dressé par Gh. Ghibănescu, *Glosarul Psaltirei Șcheiene*, Iași, 1902, est utile à consulter.

24. *Ps. de Voroneț*. L'édition de C. Gălușcă, *Slavisch-rumänisches Psalterbruchstück*, Halle, a.d.S., 1913 est excellente. Texte roumain en écriture cyrillique et texte slave en regard. Les variantes présentées par le *Ps. de Coresi* et par **S** sont enregistrées dans l'apparat. Glossaire consciencieux des termes slaves et roumains.

25. *Ps. de Coresi* (1570). L'épilogue du livre est reproduit dans Bianu-Hodoș, *Bibl. rom. veche*, I, p. 55.

26. *Ps. de Coresi* (1577) : réédité par B.P. Hasdeu, *Psaltirea publicată românește la 1577 de diaconul Coresi ; t. I, Textul* ; éd. de l'Académie Roumaine, Bucarest, 1881 ; reproduction du texte en caractères cyrilliques et transcription latine au-dessous. L'ouvrage est accompagné de la reproduction de 66 pages de l'original en facsimilé. Le texte slave n'est pas donné.

M. Candrea a pris pour base, dans l'établissement de son édition critique (*Psaltirea Șcheiană...*, II, Bucarest, 1916) le texte du *Ps. de Șcheia*, reproduit en transcription latine. Cette rédaction est comparée aux traductions du livre des Psaumes datant du xvi^e et du xvii^e siècle ; les variantes sont enregistrées dans l'apparat. L'éditeur a corrigé les fautes de **S** et les alternances graphiques ; ces corrections sont contestables, du moment que les textes qui sont des originaux présentent des alternances. Les deux glossaires qui terminent l'ouvrage (slave-roumain et roumain-slave) sont très utiles.

27. *Ps. de Coresi*, éd. 1588 (?). Ce texte n'a pas été réédité.

28. *Ps. Tordas*. Publié par Sztripszky Hiador et Alexics György, *Szegedy Gergely, énekes-könyve XVI századbéli román fordításban* [Traduction roumaine du livre de chants de Szegedy Gergely datant du xvi^e siècle], Budapest, 1911 (c.r. : *Roman. Jb.*, t. 13, II, p. 580-581. G. Weigand). Reproduction du texte roumain et de la version hongroise de Szegedy en regard, aux pages 146-167, accompagnée d'une transcription qui a pour but d'interpréter l'orthographe employée par les traducteurs ; cette interprétation est contestable à plus d'un égard. Le texte est reproduit en facsimilé p. 116-123.

29. Le *Symbole de Saint Athanase* qui accompagne le Ps. de Șcheia est reproduit dans l'édition Bianu, p. 525-530.

B. — Textes apocryphes

Le Codex Sturdzanus a été édité en caractères cyrilliques et en transcription latine par B.P. Hasdeu, *Cuvente den bătrâni*, t. II, Bucarest, 1879. Le Codex Todorescu et le Codex Marțian sont publiés en transcription latine par N. Drăganu, *Două manuscrise vechi*., Bucarest, 1914. L'ouvrage est accompagné d'un glossaire.

C. — Pièces d'archives

Les éditions publiées par les soins de B.P. Hasdeu sont remarquables à plus d'un égard : exactitude de la reproduction en caractères cyrilliques, qui va jusqu'à la minutie, suivie de la transcription en caractères latins ; annotations précieuses ; connaissances variées de l'éditeur. Ce sont : *Archiva istorică a României*, t. I-III, Bucarest, 1865-1867 (le t. I comprend deux parties) ; *Cuvente den bătrâni*, t. I, Bucarest, 1878.

M. Iorga a fourni un gros travail d'éditeur : *Documente românești din arhivele Bistriței*, I-II, Bucarest, 1899-1900. Les textes sont reproduits en transcription latine. Les pièces qui forment ce fonds ont été publiées à nouveau par le même dans le t. XV (parties 1 et 2) de la collection de l'Académie Roumaine intitulée : *Documente privitoare la istoria Românilor* (*Documente Hurmuzaki*), Bucarest, 1911-1913. La date d'un certain nombre de pièces est modifiée dans cette édition. Mais les copies n'ont pas été collationnées sur les originaux. Une reproduction plus exacte s'imposait. C'est la tâche que je me suis efforcé de remplir en publiant à nouveau les pièces conservées à Bistritza : *Lettres roumaines de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle tirées des archives de Bistritza (Transylvanie)*, Bucarest, 1926 (les pièces sont reproduites en transcription latine ; un certain nombre sont inédites ; glossaire des mots rares ou d'une interprétation difficile).

Les *Studii și documente* publiés par M. Iorga contiennent un grand nombre de pièces d'archives reproduites en transcription latine (Bucarest, 1901 et suiv.) ; le vol. XVII de cette collection est consacré à la reproduction des notices qui figurent sur les livres religieux des églises du Maramureș : *Insemnări din bisericile Maramureșului*, p. p. I. Birlea, Bucarest, 1909. A noter que parmi ces livres il y en a qui ont été achetés dans d'autres régions ; par conséquent, toutes les notices ne proviennent pas du Maramureș, par ex. la notice de la p. 31 (n^o 123) a été écrite en Olténie (1769).

D'autres pièces sont publiées par M. Iorga dans la même collection Hurmuzaki, éd. de l'Académie Roumaine, t. XI : *Acte din sec. al XVI^{lea} (1517-1612)*, Bucarest, 1900, et dans *AARom.*, t. XX, hist., Bucarest, 1898 (*Documente nouă în mare parte românești relative la Petru Șchiopul și Mihai Viteazul*).

Les textes de cette catégorie conservés dans la bibliothèque de l'Académie Roumaine, section des manuscrits, sont publiés par les soins de M. I. Bianu, *Documente românești reproduce după originale sau după fotografii...*, éd. de l'Académie Roumaine ; t. I, fasc. 1, 1576-1629, Bucarest, 1907 ; le système de transcription adopté dans cette publication a été critiqué par J. Bogdan, *Conv. literare*, XLI (1907), p. 381-386. Les pièces provenant de Cîmpulung (Bucovine), p. p. T.V. Stefanelli : *Documente din vechiul ocol al Cîmpulungului moldovenesc*, éd. de l'Académie Roumaine, Bucarest, 1915, sont reproduites en transcription latine ; le système de transcription ne correspond pas aux exigences scientifiques. Glossaire des termes rares et 19 reproductions photographiques.

La lettre du boyard Neacșu de Cîmpulung (Valachie), écrite en 1521, est reproduite en

caractères cyrilliques par J. Bogdan, dans *Documente privitoare la relațiile Țării românești cu Brașovul și cu țara ungurească*, I, Bucarest, 1905, p. xxxiv, n. 1 ; reproduction photographique dans Bianu-Cartojan, *Pagini de veche scriere românească*, Bucarest, 1921, p. 20.

II

PARLERS DU SUD DU DANUBE

Il n'est pas dans mon intention de donner ici une bibliographie critique des sources d'information relatives aux parlers du Sud du Danube. Je me bornerai à l'essentiel.

Istro-roumain. L'ouvrage de J. Popovici, *Dialectele romine din Istria*, parties 1 et 2, Halle, a. d. S., 1909 et 1914 (*Dialectele romine* [*Rumaenische Dialekte*], IX) contient la meilleure description que l'on possède à l'heure actuelle du parler des Roumains d'Istrie, à la suite des enquêtes de l'auteur sur les lieux. Description des conditions de vie des habitants ; grammaire descriptive ; textes oraux en transcription phonétique ; riche glossaire, qui remplace et corrige par endroits l'*Istrorumänisches glossar* dressé par A. Byhan (*Weigand's Jb.*, VI, p. 174-398).

Megléno-roumain. Il y a, maintenant, l'ouvrage de Th. Capidan, *Meglenoromîni* ; I, *Istoria și graiul lor*, Bucarest, 1925 (Academia Română, Studii și cercetări, VII). On trouvera dans ce livre une description des conditions de vie des Roumains du Meglen et une grammaire historique et surtout descriptive de leur parler. Carte de la région. En attendant la parution des volumes suivants, qui contiendront les textes oraux en transcription phonétique et le lexique, on se servira de l'index des mots qui accompagne ce volume et du glossaire dressé par Per. Papahagi, *Megleno-Romîni*, Bucarest, 1903 (*AARom.*, XXV, littér., p. 185-267).

Macédo-roumain. (Il vaudrait mieux dire « aroumain », puisque l'habitat de la majorité des Roumains est situé en dehors des limites géographiques de la Macédoine ; mais cette dénomination est consacrée).

On est moins bien informé sur le macédo-roumain : les parlers qui le constituent forment des petits groupes, séparés par de vastes territoires ; chacun de ces groupes est caractérisé par une série de particularités linguistiques dont l'étude est loin d'avoir été suffisamment poussée dans les détails. La division dialectale indiquée ici est proposée par MM. Weigand, *Die Aromunen*, II, Leipzig, 1894, p. 344-362 et Wace-Thompson, *The nomads of the Balkan*, Londres, [1914], p. 249-255 :

1. Groupe du Nord (Monastir) ;

2. Groupe du Nord-Ouest (Ochrida) et de l'Albanie. On possède plusieurs textes du XVIII^e et du XIX^e siècle issus de cette région : les œuvres de Boiagi, Cavalioti, Daniil et Ucuta sont les témoins de la langue parlée à Muskopolje ; le *Codex Dimonie* témoigne de la langue parlée à Lănga, à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e (Capidan, *Weigand's Jb.*, XII, p. 179 et Weigand, *ibid.*, XVI, p. 199-200). Le parler des bergers transhumants qui habitent l'Albanie,¹ nommés *Făreerotsi*, est pour ainsi dire inconnu. Voir Weigand, *Die Aromunen*, II, p. 184-189 et Id., *Die Aromunen in Nordalbanien*, *Jb.*, XVI, p. 206-209.

Le macédo-roumain a laissé des traces en Bosnie ; v. Weigand, *Jb.*, XIV, p. 179-191.

3. Groupe du centre (Verria, Vlachoklisura, Samarina). A consulter : Weigand, *Jb.*, XIII, p. 65-72 (parlers de la région du Gramos)² ; Wace-Thompson, *op. cit.*, p. 226-229 : description du parler de Samarina.

1. Cette chaîne de montagnes est le premier élément du Pinde. Les pâtres roumains du Gramos ont émigré dans les monts Rhodope, en grand nombre (environ 12.000, selon

4. Groupe du Sud (Metsovo) et parlers du mont Olympe : Weigand, *Die Sprache der Olympo-Walachen*, Leipzig, 1888, p. 17-101.

Pour avoir une idée générale de la grammaire du macédo-roumain on consultera l'exposé descriptif (élémentaire) de Mihail G. Boiagi, *Romanische oder macedonowalachische Sprachlehre*, Vienne, 1813 (rééditée par P. Papahagi, Bucarest, 1915); v. les notes critiques de A. Dunker, *Der Grammatiker Bojadži, Weigand's Jb.*, II, p. 1-146.

On possède une série de vocabulaires ; on fera la part, en les consultant, des emprunts récents au daco-roumain ou bien des mots savants introduits notamment par Boiagi dans le lexique qui termine sa grammaire (l'origine de ces mots est indiquée par Dunker et Papahagi, *op. cit.*). Le dictionnaire de I. Dalametra, *Dicționar macedo-român*, éd. de l'Académie Roumaine, Bucarest, 1906, est rempli de mots de la première catégorie. Il est facile de faire le départ entre les mots populaires et les emprunts de cette catégorie dans les glossaires publiés par Per. Papahagi, *Basme aromîne și glosar*, éd. de l'Académie Roumaine, Bucarest, 1905 et T. Papahagi, *Antologie aromânească*, Bucarest, 1922, en se reportant aux textes où les mots sont employés (l'origine des textes est toujours indiquée). Le vocabulaire de Daniil (grec moderne-macédo-roumain-bulgare-albanais) et le lexique de Cavalioti (1770), tous deux originaires de Muskopolje, sont précieux ; ils sont réédités par Per. Papahagi, *Scriitori aromîni în sec. al XVIII-lea*, Bucarest, 1900, p. 187 ss.

Le dictionnaire de C. Nicolaïdès (Ἑτυμολογικὸν λεξικὸν τῆς κουτσοβλαχικῆς γλώσσης, Athènes, 1909) contient le vocabulaire des parlers roumains du mont Olympe (l'auteur est originaire de Vlaho-Livadon) et les mots donnés par Cavalioti, Daniil, Weigand (*Die Aromunen*), Dalametra et le Codex Dimonie (Nicolaïdès, p. 7). L'emploi de l'alphabet grec pour noter les sons du roumain est une innovation d'autant plus malheureuse qu'elle complique inutilement la recherche. L'auteur a heureusement accompagné cette notation de la transcription latine. Les définitions sont données en grec, mais l'équivalent daco-roumain de chaque mot est toujours indiqué. La partie étymologique prête à la critique (v. Th. Capidan, *Réponse critique au dictionnaire d'étymologie koutzovalaque de Constantin Nicolaïdi*, Salonique, 1909, p. 49 ss.).

Parmi les cartes à consulter il convient de signaler la carte ethnographique qui accompagne le t. I de l'ouvrage *Die Aromunen* de M. Weigand et la carte annexée à l'ouvrage de MM. Wace et Thompson, p. 206.

PHONÉTIQUE EXPÉRIMENTALE

Mes recherches, commencées en juillet 1922 au laboratoire des « Archives de la Parole » (Sorbonne), ont été reprises et poursuivies utilement pendant l'année scolaire 1924-1925 au laboratoire de phonétique expérimentale du Collège de France. Je m'étais proposé d'étudier les diptongues, la nasalité et la palatalisation des labiales en roumain ; chemin faisant, j'ai élargi mon plan initial et consacré une bonne partie des recherches aux problèmes posés par l'accentuation, la durée des sons et le traitement des occlusives en fin de mot.

Je tiens à remercier ici mon collègue et ami M. Gr. Nandriș, qui a bien voulu se prêter aux exigences de l'expérimentation.

Mes recherches sont basées sur la prononciation de deux sujets :

N. M. Gr. Nandriș, né de parents roumains à Mahala (Bucovine), en 1895. A habité la

M. Weigand ; on sait que les Roumains du Pinde ont quitté en masse leur habitat et se sont réfugiés en Bulgarie à la fin du XVIII^e siècle, à cause des persécutions turques. V. Weigand, *l.c.*, p. 56 et 58-59).

Bucovine jusqu'à l'âge de 19 ans. Études universitaires à Bucarest et en Pologne. Venu à Paris en octobre 1923. Le témoignage de M. Nandriș est particulièrement précieux pour l'étude de la palatalisation des labiales, par le fait que cette prononciation lui est familière.

R. L'auteur du présent ouvrage. Né de parents roumains à Bucarest, en 1895. Études universitaires à Bucarest. Venu à Paris en octobre 1920.

Toutes les inscriptions ont été obtenues à l'aide de l'appareil enregistreur du Collège de France, mû par un poids. L'appareil est décrit par l'abbé Rousselot, *Principes*, p. 1166 ss. La vitesse moyenne de révolution du cylindre est de 135 mm. à la seconde. Pour la mesure du temps je me suis servi du diapason qui donne 200 V.D. à la seconde, employé par l'abbé Rousselot.

On n'a pas à tenir compte des variables qui interviennent dans le mouvement de rotation du cylindre, dans la mesure où les poids qui mettent l'appareil en mouvement n'ont pas subi de modifications. Les erreurs de l'appareil ne sont pas de nature à être prises en considération.

Je me suis servi de tambours à cuvette métallique recouverte d'une membrane en caoutchouc. La longueur des pailles a été soigneusement accordée à la voix des sujets qui ont pris part aux expériences. Il a été fait usage de plumes en corne fine.

Voici le diamètre des tambours qui ont servi aux inscriptions :

souffle buccal : 10 mm. (ligne S des tracés reproduits dans cet ouvrage) ;

souffle nasal et larynx : 15 mm. (lignes N et L).

Pour obtenir en même temps deux inscriptions sur le même tracé, l'air expiré a été recueilli au sortir du nez ou de la bouche à l'aide d'une embouchure, reliée par un tube en caoutchouc à un tube en Y dont les branches étaient reliées à leur tour à deux tambours : l'un, petit, indiqué ci-dessus, l'autre grand (30 mm. de diamètre), pour les mouvements de grande amplitude. J'ai obtenu ainsi des tracés où sont inscrits en même temps :

1. vibrations du larynx (petit tambour recouvert d'une membrane en caoutchouc, appliqué à l'extérieur du larynx ; v. Rousselot, *Principes*, p. 97) ;

2. souffle buccal : petit tambour qui inscrit les vibrations de la voix ;

3. souffle nasal (ligne N) : olive nasale (dans toutes les expériences, une seule narine a été explorée, la seconde n'étant pas bouchée) ;

4. souffle buccal (ligne SB) : grandes amplitudes (grand tambour) ;

5. souffle nasal (ligne SN) : grandes amplitudes (grand tambour).

Pour les mesures de l'intensité, de la hauteur musicale et de la durée des sons, seul le souffle buccal recueilli à l'aide d'une embouchure reliée à un petit tambour, a été inscrit. Aucun des mots étudiés n'est fictif et forgé pour les besoins de l'expérimentation ; tous ont été choisis parmi ceux qui reviennent dans la conversation courante.

Les mots isolés ont été prononcés devant l'appareil enregistreur à voix moyenne et sans effort ; avant d'être inscrits, ils ont été prononcés un certain nombre de fois par le sujet parlant. Lorsqu'il s'est agi d'inscrire des mots isolés, il a été réservé une pause après l'émission de chaque mot.

Les phrases dont il est fait état dans le ch. VIII, v, ont été inscrites pendant une seule révolution du cylindre.

Pour la mesure de l'accent dynamique et de l'accent musical j'ai procédé de la façon suivante :

chaque mot a été prononcé pendant un seul tour du cylindre, un certain nombre de fois ; le tour suivant a été consacré à un autre mot, et ainsi de suite. J'ai obtenu de la sorte des feuilles sur lesquelles chaque mot est inscrit 36 fois (6 fois sur 6 lignes différentes).

Pour la mesure de la durée, chaque phonème directement intéressé a été mesuré 10 fois, sur des lignes différentes.

Il a été fait usage de palais artificiels en caoutchouc durci, fabriqués par un ouvrier spécialiste.

Je donnerai ici quelques observations sur les mesures de l'accent dynamique et de l'accent musical.

Le tracé une fois placé sous le microscope, j'ai compté le nombre des vibrations propres à la voyelle étudiée et choisi la vibration médiale en divisant le nombre total des vibrations par 2.

La vibration une fois choisie, j'ai procédé à la mesure de l'intensité. On pourra m'objecter que ce procédé ne donne pas la mesure *exacte* de l'accent dynamique ou de la hauteur musicale — je suis le premier à le reconnaître —, et qu'il aurait fallu mesurer l'amplitude

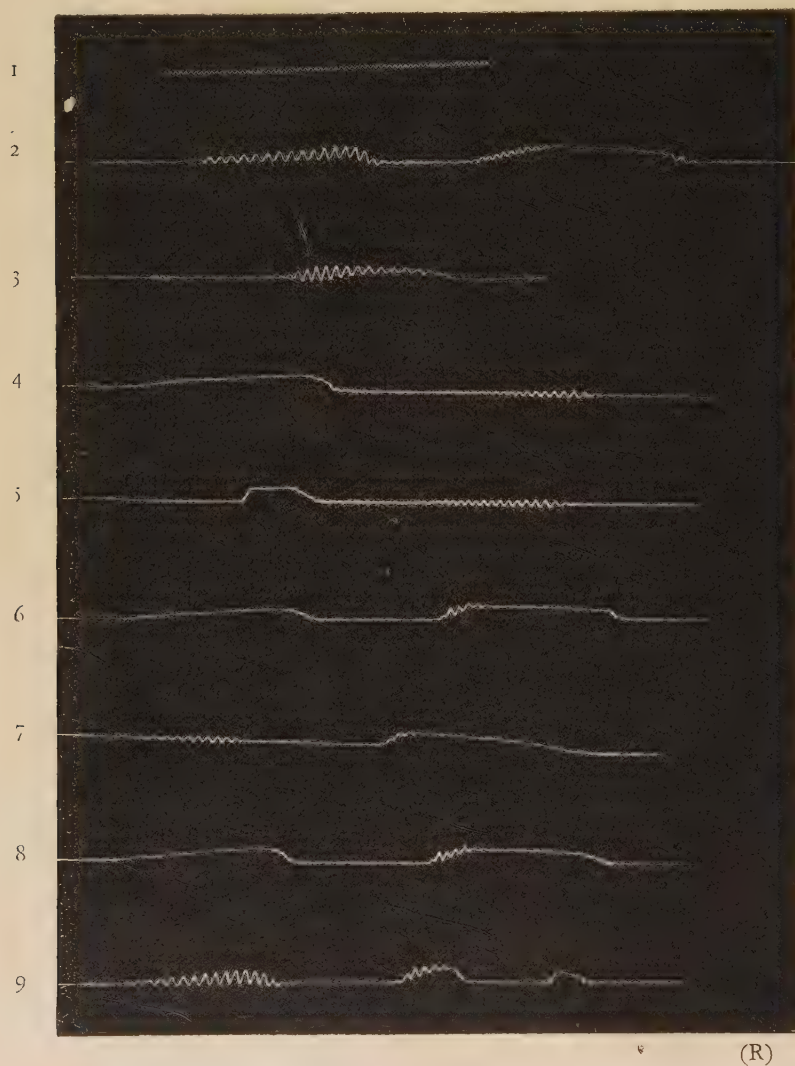


FIG. 1.

(R)

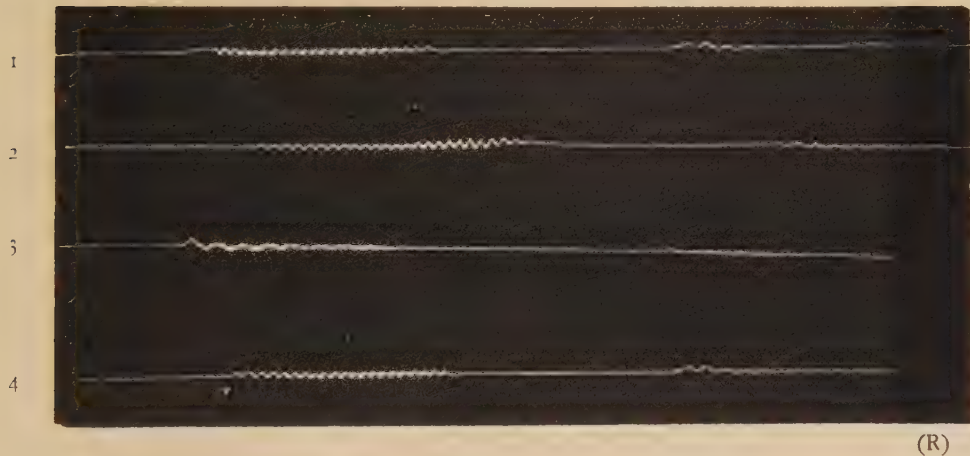
Pression de l'air à l'intérieur de la bouche.

1. Diapason 200 V. D. 2. *bete*. 3. *ledje*. 4. *pen* 5. *teme*. 6. *fată*. 7. *mașă*.
8. *pață*. 9. *vață*.

de chaque vibration. Mais, comme l'a observé l'abbé Rousselot, *Principes*, p. 1086, l'essentiel c'est d'obtenir un chiffre x , représentant le degré d'intensité de la voyelle accentuée, comparable à un chiffre y qui représente, dans notre cas, le degré d'intensité de la voyelle inaccentuée, obtenu par le même procédé. En d'autres termes, ce qui nous intéresse c'est le rapport entre deux intensités qui ont été mesurées dans des conditions exactement pareilles.

J'ai mesuré l'intensité de l'accent dynamique suivant la méthode très simple décrite par M. L. Roudet, *Méthode expérimentale pour l'étude de l'accent*, *La Parole*, année 1899, p. 321-344. Cf. Rousselot, *Principes*, p. 1084 ss.

Les mesures dont on lira le résultat p. 22 ss. concernent l'intensité vibratoire de la colonne d'air mesurée au sortir de la bouche. Cette opération doit être complétée par la mesure de la pression de l'air à l'intérieur de la bouche ¹. J. Poirot a pratiqué cette opération à l'aide du manomètre enregistreur de Hürthle ². A défaut de cet appareil, j'ai tenté de mesurer la pression intrabuccale à l'aide d'un tube dont voici le schéma : l'extrémité A est placée derrière le point d'occlusion du phonème dont on veut mesurer la pression ; B est relié par un tube en caoutchouc à un petit tambour (10 mm. de diamètre) recouvert d'une membrane en caoutchouc et muni d'une plume inscriptrice. L'expérience a réussi, dans le sens que j'ai obtenu des tracés très lisibles. On aperçoit nettement sur la fig. 1 la différence de pression entre la voyelle accentuée et la voyelle finale. Dans un sens, l'expérience est négative, parce qu'il est impossible de mesurer l'intensité de la voyelle inaccentuée. Placée sous le microscope,



(R)

FIG. 1 bis.
(Agrandissement 1,5).

Intensité vibratoire de la colonne d'air recueillie au sortir de la bouche à l'aide d'une embouchure. 1. *fată*. 2. *mașă*. 3. *pață*. 4. *vală*. Comparer aux tracés nos 6-9 reproduits dans la fig. 1.

1. Cf. A. Abas, *Recherches de phonétique expérimentale sur l'accentuation syllabique et phraséologique*, Amsterdam, 1925, p. 78-79 (extrait des *Archives de physiologie*, t. X).

2. V. J. Poirot, *Quantité et accent dynamique*, p. 380 (dans *Mémoires de la Soc. néo-philologique à Helsingfors*, IV, p. 365-396).

l'élongation des vibrations est à peu près nulle. On s'en aperçoit, d'ailleurs, à l'œil nu. Ce résultat n'en est pas moins précieux : il nous apprend que la pression de l'air à l'intérieur de la bouche, très forte pour la voyelle accentuée, est à peu près nulle pour la voyelle inaccentuée (cf. fig. 1 *bis*).

Je donnerai ici le détail des mesures dont il a été fait état ci-dessous, ch. VIII, v.

INTENSITÉ

	<i>ē</i>	<i>-ē</i>		<i>ē</i>	<i>-ē</i>
<i>pene</i> (pl.)	1,9	0,4	<i>lege</i>	1,1	0,6
« plumes »	0,9	0,4	« loi »	1,4	0,6
	1,4	0,2		1,2	0,6
	1,4	0,2		1,2	0,5
	0,9	0,2		1,2	0,5
	0,9	0,2		1,1	0,5
Moyennes	<u>1,23</u>	<u>0,27</u>	Moyennes	<u>1,20</u>	<u>0,55</u>
				<i>ā</i>	<i>-ā</i>
<i>bele</i> (pl.)	1,1	0,6	<i>fatā</i>	2,3	0,3
« ceintures »	1	0,3	« fille »	1,3	0,3
	1	0,4		1,9	0,6
	1,2	0,3		1,6	0,5
	1,3	0,3		1,7	0,6
	1,2	0,5		2,1	0,3
Moyennes	<u>1,13</u>	<u>0,40</u>	Moyennes	<u>1,81</u>	<u>0,43</u>
<i>tene</i>	1,3	0,3	<i>vatā</i>	2,4	0,4
« il (ou elle) a peur »	1,2	0,3	« ouate »	2,1	0,2
	1,1	0,3		1,8	0,3
	1,1	0,3		1,1	0,3
	1,3	0,3		1	0,3
	1,5	0,1		1	0,3
Moyennes	<u>1,25</u>	<u>0,27</u>	Moyennes	<u>1,57</u>	<u>0,30</u>
	<i>ā</i>	<i>-ā</i>			
<i>patā</i>	1,8	0,6	<i>masā</i>	1,1	0,2
« tache »	1,3	0,5	« table »	1,2	0,2
	1,8	0,5		1,4	0,2
	2,4	0,3		1,3	0,2
	2,2	0,3		1,3	0,2
	2,3	0,3		1,4	0,2
Moyennes	<u>1,97</u>	<u>0,41</u>	Moyennes	<u>1,28</u>	<u>0,20</u>

MESURES DE LA DURÉE

	Diphthongue accentuée	-ă		Diphthongue accentuée	-ă
<i>teamă</i>	19 centièmes de	13, 5	<i>chiamă</i>	18 centièmes de	9
« peur »	17,5 seconde	9, 5	« il (ou elle)	17 seconde	7
	16,5	9, 5	appelle »	21	7
	16	8, 5		18	9
	19, 5	9, 5		21	7,5
	21	10		23	7
	21	8, 5		22,5	9
	19,5	8, 5		19	7
	21	10		19	11
	21	9		21	7
Moyennes	<u>19,20</u>	<u>9,65</u>	Moyennes	<u>19,95</u>	<u>8,05</u>
<i>coada</i>	17	12,5	<i>seamă</i>	21	8,5
« queue »	19, 5	11	« compte »	21	7
	16	12, 5		20,5	6
	19	9, 5		24	8
	18,5	10		23	8
	19,5	10		24	6
	18	11		24	7
	17,5	11		20, 5	5
	20	9		20, 5	9
	19	8		22	9
Moyennes	<u>18,10</u>	<u>10,45</u>	Moyennes	<u>22,05</u>	<u>7,35</u>
	ă	-ă		ă	-ă
<i>țamă</i>	19 centièmes de	11	<i>șcamă</i>	19 centièmes de	8
« peur »	19,5 seconde	13	« charpie »	19 seconde	12
	19	11, 5		19, 5	10
	19	12, 5		19	11
	18	9		18	11
	18	8		20	7
	20	8, 5		18	10
	21	11		16	10
	18	10		16	7
	17	10		16	8
Moyennes	<u>18,85</u>	<u>10,45</u>	Moyennes	<u>18,05</u>	<u>9,4</u>
<i>cadă</i>	18	13	<i>fală</i>	18	10
« il (ou elle)	18	11	« fille »	16	8
tombe » ;	19	11		17	10
« cuve »	19	13		17	8
	17, 5	11		16	9
	14	12		16	8

	<i>a</i>	- <i>ă</i>		<i>a</i>	- <i>ă</i>
	16	12		17	9
	16	12,5		15	9
	16	12		15	7
	19	12,5		15	7
Moyennes	<u>17,25</u>	<u>12</u>	Moyennes	<u>16,20</u>	<u>8,5</u>
				<i>e</i>	- <i>e</i>
	<i>samă</i> 20	6,5	<i>bete</i> (pl.) 16		9,5
« compte »	20	8,5	« ceintures » 15		13
	21	7	15		7
	20	7	15		7
	19	7	16		8
	17	9	16		7
	18,5	8	15		7,5
	16,5	5	15		8
	18	5,5	15		7
	18	7	15		8
Moyenne	<u>18,80</u>	<u>7,05</u>	Moyennes	<u>15,30</u>	<u>8,20</u>
	<i>yē</i>	- <i>e</i>			
	<i>biete</i> (pl.) 21	9			
« pauvres »	21	8			
	23	10			
	21,5	9			
	21	7,5			
	22,5	7			
	21,5	8			
	22,5	12			
	21	12			
	22	8			
Moyennes	<u>21,7</u>	<u>9,05</u>			

HAUTEUR MUSICALE ¹

	<i>e</i>		<i>-e</i>	
	Chiffres	Gamme	Chiffres	Gamme
<i>pene</i> (pl.)	136	ut [♯] ₂	75	ré [♯] ₁
« plumes »	132	ut [♯] ₂	77	ré [♯] ₁
	136	ut [♯] ₂	69	ut [♯] ₁
	145	ré [♯] ₂	81	mi [♯] ₁
	141	ré ₂	82	mi [♯] ₁
	136	ut [♯] ₂	78	ré [♯] ₁
Moyennes	<u>138</u>	ut [♯] ₂	<u>77</u>	ré [♯] ₁
<i>bete</i> (pl.)	125	ut ₂	79	ré [♯] ₁
« ceintures »	122	si ₁	69	ut [♯] ₁

1. Les chiffres indiquent le nombre des vibrations à la seconde.

		é		-e	
		Chiffres	Gamme	Chiffres	Gamme
		125	ut ₂	71	ré ₁ [#]
		136	ut ₂ [#]	76	ré ₁ [#]
		141	ut ₂ [#]	76	ré ₁ [#]
		141	ut ₂ [#]	79	mi ₁
Moyennes		132	ut ₂ [#]	75	ré ₁ [#]
<i>teme</i>		140	ré ₂	69	ut ₁ [#]
« il (ou elle) a peur »		132	ut ₂	75	ré ₁ [#]
		140	ré ₂	69	ut ₁ [#]
		132	ut ₂	69	ut ₁ [#]
		128	ut ₂	86	fa ₁
		136	ut ₂ [#]	68	ut ₁ [#]
Moyennes		135	ut ₂ [#]	73	ré ₁
<i>lege</i>		121	si ₁	75	ré ₁ [#]
« loi »		121	si ₁	73	ré ₁
		121	si ₁	74	ré ₁ [#]
		128	ut ₂	80	mi ₁
		136	ut ₂ [#]	82	mi ₁
		128	ut ₂	80	mi ₁
Moyennes		126	ut ₂ [#]	77	ré ₁ [#]
		a		-ä	
		Chiffres	Gamme	Chiffres	Gamme
<i>fatä</i>		161	mi ₂	85	fa ₁
« fille »		161	mi ₂	82	mi ₁
		161	mi ₂	84	fa ₁
		145	ré ₂	80	mi ₁
		150	ré ₂ [#]	84	fa ₁
		150	ré ₂ [#]	90	fa ₁ [#]
Moyennes		155	ré ₂ [#]	84	fa ₁
<i>masä</i>		150	ré ₂ [#]	90	fa ₁ [#]
« table »		161	mi ₂	90	fa ₁ [#]
		167	mi ₂	87	fa ₁
		167	mi ₂	87	fa ₁
		167	mi ₂	80	mi ₁
		167	mi ₂	82	mi ₁
Moyennes		163	mi ₂	86	fa ₁
<i>patä</i>		167	mi ₂	90	fa ₁ [#]
« tache »		167	mi ₂	92	fa ₁ [#]
		167	mi ₂	92	fa ₁ [#]
		161	mi ₂	88	fa ₁
		173	fa ₂	87	fa ₁
		167	mi ₂	92	fa ₁ [#]
Moyennes		167	mi ₁	90	fa ₁ [#]
<i>vatä</i>		161	mi ₁	87	fa ₁
« ouate »		155	ré ₂ [#]	78	ré ₁ [#]
		141	ut ₂ [#]	76	ré ₁ [#]

<i>a</i>		<i>-ă</i>	
Chiffres	Gamme	Chiffres	Gamme
161	mi ₂	87	fa ₁
167	mi ₂	88	fa ₁
161	mi ₂	92	fa ₁
Moyennes	<u>158</u>	<u>85</u>	fa ₁

CARTES PHONÉTIQUES

Le but des cartes hors texte annexées à ce livre est de résumer d'une façon claire et commode les informations données par M. Weigand au cours de ses enquêtes dialectologiques commencées en 1895 et poursuivies jusqu'en 1905.

Chaque mot a sa carte et on peut embrasser d'un seul coup d'œil les traitements différents enregistrés dans chaque localité du territoire daco-roumain. Ceux qui ont pratiqué le *Linguistischer Atlas des dako-rumänischen Sprachgebietes* (Leipzig, 1909) se sont rendu compte de l'inutilité des « Uebersichtskarten » dressées par M. Weigand. L'erreur d'avoir consacré une seule carte à plusieurs traitements et d'avoir représenté ces traitements par des couleurs différentes, au lieu d'adopter un système de représentation plus exact, a été relevée par M. A. Zauner dans *Litteraturblatt f. germ. und romanische Philologie*, t. XXXI (1910), col. 293-294. D'autre part, les cartes qui embrassent des sections du territoire ne rendent pas compte de la répartition de tous les mots dans l'ensemble du territoire ; ainsi, il n'y a pas de carte qui rende compte de l'état phonétique de picior « pied » dans l'Ouest de la Transylvanie.

Force est au linguiste, par conséquent, de dresser des cartes muettes d'après l'*Atlas* Weigand et d'y reporter les traitements recueillis par M. Weigand au cours de ses enquêtes.

Les chiffres des localités renvoient aux listes données dans l'*Atlas* (Einleitung) et dans les volumes suivants du *Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache*, publié par G. Weigand :

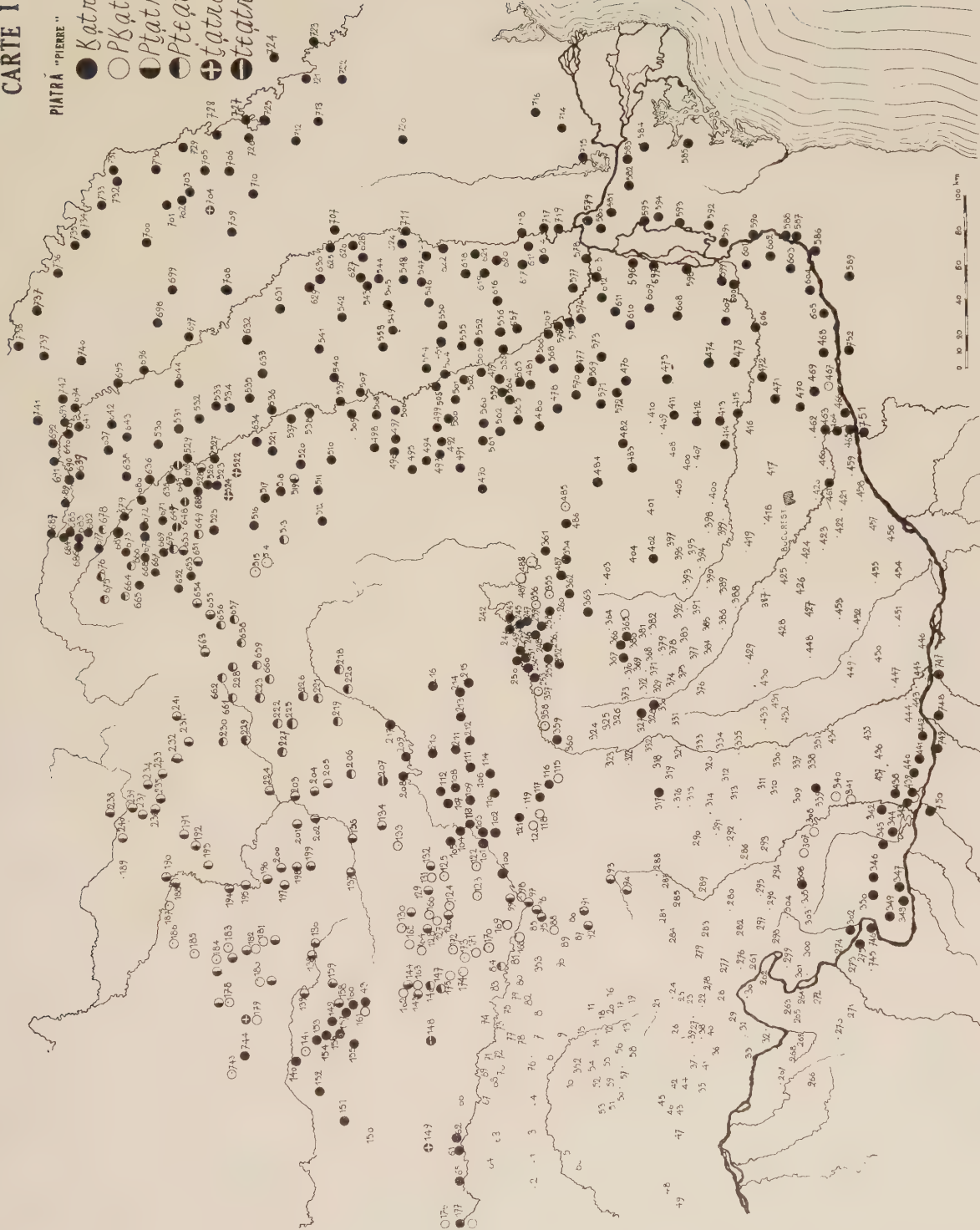
Volume du <i>Jahresbericht</i>	Localités (numéros d'ordre)
III	1-60
IV	61-177
VI	178-241
V	242-260
VII	261-353
VIII	354-487
IX	488-634
<i>Die Dialekt der Bukowina</i>	
<i>und Bessarabiens</i> , Leipzig, 1904	635-742
<i>Jahresbericht</i> , vol. XIII	743-752
J'ai dressé cinq cartes, à savoir :	
carte I	PIATRĂ « pierre »
carte II	PIEPT « poitrine »
carte III	FIER « fer »
carte IV	CHEIE « clef »
carte V	VITEL « veau ».

Ces cartes rendent compte, exclusivement, du traitement des consonnes initiales, par un

CARTE I

PIATRĂ "PIERRE"

- Kătră
- PKătră
- ◐ Ptătră
- ◑ Ptătră
- ⊕ tătătră
- ⊖ tătătră



CARTE II

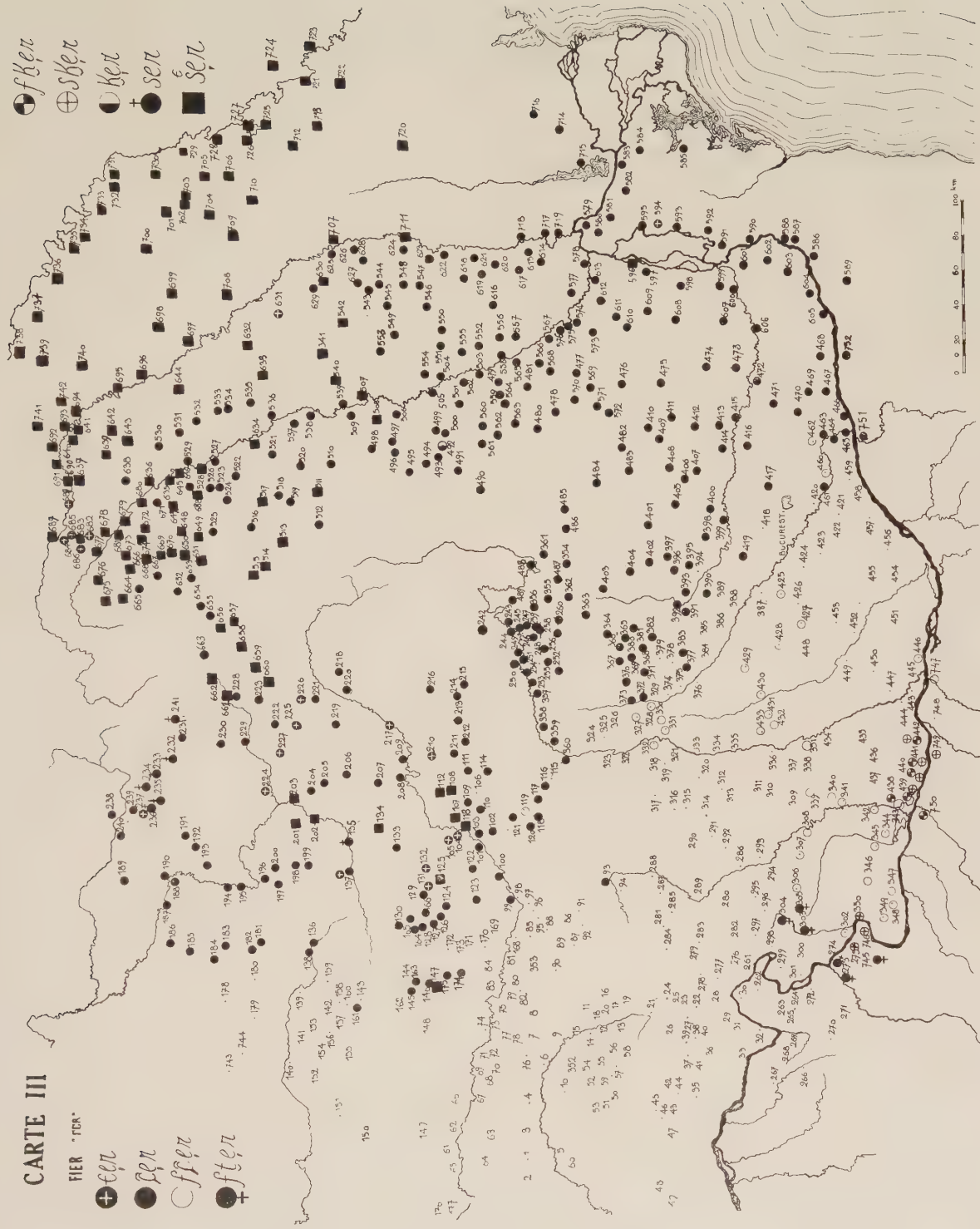
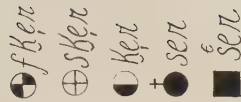
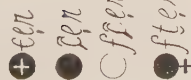
PIEPT - POITRINE

- Kept
- Pkept
- ◐ Ptept
- ◑ Ptsept
- ◒ tept
- ◓ tsept



CARTE III

PIER "FER"



CHEIE · CLÉ·

Отъе

tséye



⊗ ytsäl

○ gytäl

⊕ dytsäl

⊕ zytäl

● ytsäl

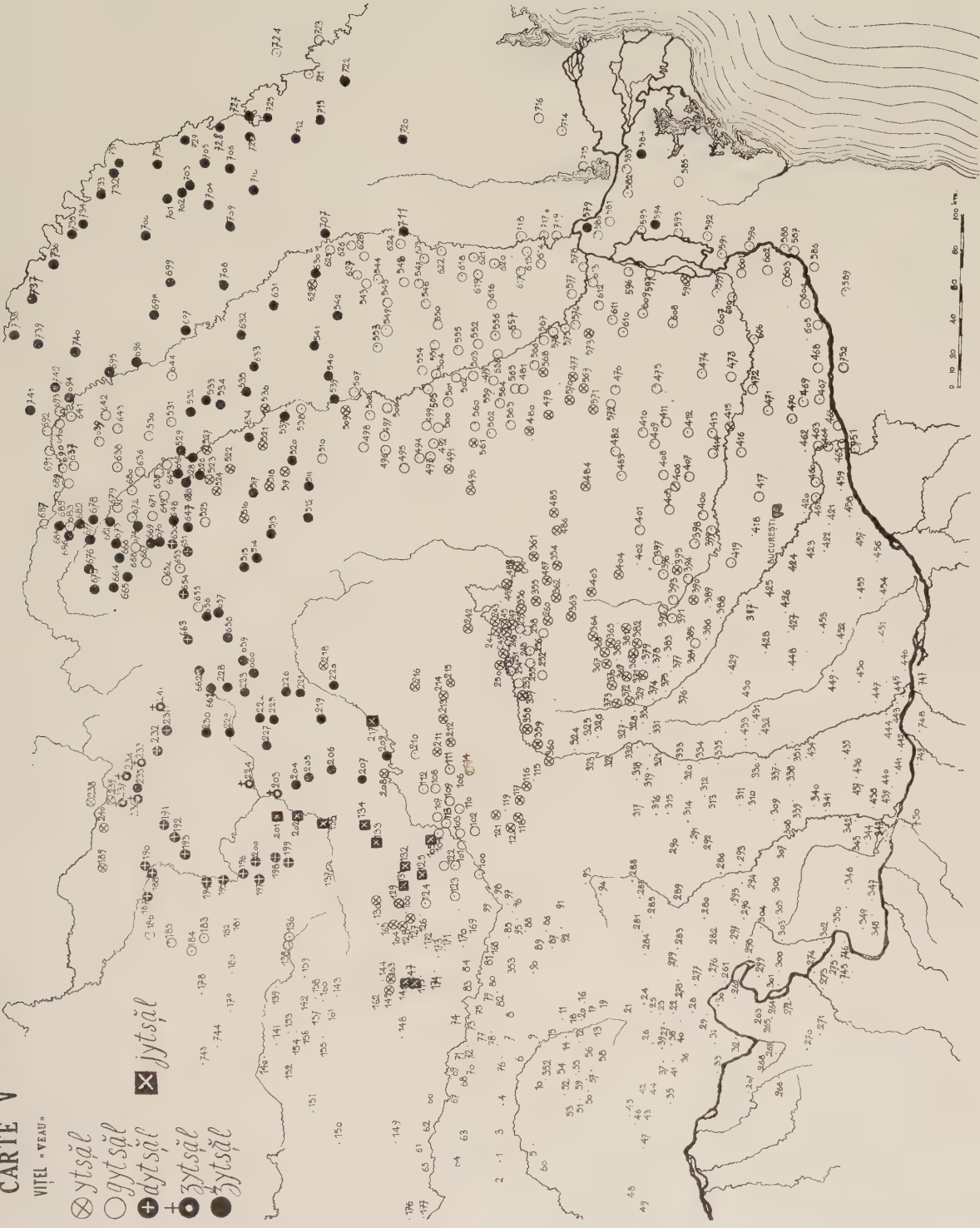
⊗ ytsäl

○ gytäl

⊕ dytsäl

⊕ zytäl

● ytsäl



0 10 20 40 60 80 100 km

système de représentation aussi simple que possible (des ronds colorés en gris et en noir). Les variations du vocalisme ne sont pas indiquées ; les points qui ne comportent aucune indication sont ceux où la forme normale est seule employée. Deux ronds contigus montrent que deux traitements différents ont été enregistrés dans la localité déterminée par le numéro d'ordre.

INTRODUCTION

CHAPITRE I DE L'ADOPTION DE L'ÉCRITURE CYRILLIQUE

I

LES PLUS ANCIENS MONUMENTS DE LA LANGUE ROUMAINE

Le plus ancien texte roumain qui nous ait été transmis est une lettre confidentielle écrite à Cîmpulung (Valachie) en 1521.

Il y a des preuves que le roumain a été employé dans la correspondance privée avant le xvi^e siècle. En 1484, un sauf-conduit aurait été rédigé en roumain (Moldavie ; v. V. Bogrea, *Dacoromania*, II, p. 781-782). Une lettre slave écrite en Valachie entre 1482 et 1492 commence par le mot « buni-lor » (Bogdan, *Braşov*, p. xxxiv et 294). Un peu plus tard, en 1495, il est fait mention dans le journal des dépenses tenu par la municipalité de la ville saxonne de Sibiu (Transylvanie) d'une somme donnée à un prêtre roumain pour avoir rédigé « diversis litteris in eodem linguagio » (Bogrea, *l. c.*).

Ces preuves sont confirmées par l'étude des textes roumains du xvi^e siècle qui emploient une orthographe traditionnelle (v. ch. IV). Il ne résulte rien pour l'ancienneté de la traduction des livres saints, du fait que le roumain a été employé pour des usages courants dès le xv^e siècle. Les deux ordres de faits sont tout différents et il convient de ne pas les confondre. La traduction des livres saints en langue vulgaire est un grand fait d'histoire littéraire, et les causes qui l'ont provoquée sont extérieures à la volonté et aux besoins de l'individu.

II

L'ÉCRITURE CYRILLIQUE

Peu après leur constitution, les principautés de Moldavie et de Valachie adoptèrent comme langue de chancellerie le v. slave, langue de l'église ortho-

doxe employée aussi par l'église gréco-orientale des Roumains de Transylvanie.

Les chartes des deux principautés furent rédigées en v. slave dès la deuxième moitié du xiv^e siècle. La Valachie employa le v. slave sous la forme évoluée connue sous le nom de moyen-bulgare. En Moldavie, la langue des chartes présente des particularités russes et ukrainiennes.

Lorsque les Roumains se servirent pour la première fois de l'écriture cyrillique, au xiv^e siècle (Bogdan, *Alf. cirilic*, p. 594), ils disposaient de 46 lettres. A l'époque où cet alphabet a été emprunté par les Roumains, certaines lettres étaient déjà polyphones et leur emploi conditionné par des règles orthographiques qui n'ont plus été respectées en roumain. Il en est résulté qu'une série de lettres ont fait double emploi, sans que la langue tirât profit de cette particularité. Voici l'énumération de ces lettres : ѿ, ѡ; ѣ, ѥ; ѧ, Ѩ; Ѣ, ѣ; Ѥ, ѥ; Ѧ, ѧ; Ѩ, ѩ; Ѭ, ѭ. D'autre part, le roumain possédait des phonèmes qui n'avaient pas leur équivalent en slave. Il s'en est suivi que les Roumains ont été obligés de trouver des lettres pour noter les phonèmes inconnus au v. slave, et d'autre part que dès le début certaines lettres de l'alphabet cyrillique ont été polyphones.

III

PHONÈMES COMMUNS AU SLAVE ET AU ROUMAIN

Toute une série de lettres a recouvert sans difficulté les phonèmes que le roumain et le slave possédaient en commun. Il est bien entendu que dans le détail, certains phonèmes roumains ne correspondaient pas exactement aux phonèmes slaves. Qu'il nous suffise de dire que l'on entend ici par phonème l'« espèce », dont l'articulation peut varier dans le détail. Ainsi, l'espèce *K*, *L*, *H*, etc. Ceci posé, l'interprétation de la valeur de ces lettres est immédiate et ne donne lieu à aucun doute :

а = *a* ; б = *b* ; в = *v* ; г = *g* (dur) ; д = *d* ; ж = *j* ; с = *dʒ* ; з = *ʒ* ; к = *k* ; л = *l* ; м = *m* ; н = *n* ; о = *o* ; п = *p* ; р = *r* ; с = *s* ; т = *t* ; ѿ, ѡ = *u* ; ф = *f* ; х = *ç* ; ѡ = *o* ; ѡ = *et* ; ѡ = *ts* ; ѡ = *te* ; ѡ = *e* ; ѡ = *ya* ; ѡ = *ye* ; ѡ = *ks*. ѡ et ѡ sont employés dans les noms de lieux et dans les noms propres transcrits directement du slave ; l'emploi de ѡ pour noter la spirante gutturale sourde *ç* est peu répandu.

IV

INNOVATION

Pour noter la mi-occlusive sonore [*dʒ*] on emprunta à l'alphabet cyrillique

employé en Serbie la lettre ѣ, modification du ч qui notait la mi-occlusive sourde *te* (Bogdan, *Alf. cirilic*, p. 588).

V

POLYPHONES

Les défauts de ce système graphique sont apparents dans la notation du vocalisme. A part le défaut commun aux systèmes de notation qui ne possèdent pas assez de signes pour rendre chaque phonème, il y a la différence profonde qui sépare le vocalisme roumain du vocalisme slave.

Il y a eu, par conséquent, dès le début, des lettres polyphones par *nécessité*, qui ont recouvert en roumain plusieurs sons. Leur polyphonie est résultée soit du fait que ces lettres avaient acquis en slave, à l'époque où les Roumains adoptèrent l'alphabet cyrillique, une valeur double, soit du fait qu'elles ont été employées en roumain pour noter des phonèmes qui n'existaient pas en slave. En voici l'énumération :

Lettres cyrilliques	Valeur
Є, є	[e], [ye]
И, и, Ъ	[i], [i'], [y]
Ѧ, ѧ, Ѩ	[ă], [i'], zéro
Ѧ, ѧ	[ea], [ya], [e]
Ѩ	[yu], [y]

VI

ORTHOGRAPHE SLAVE

Habitué à l'orthographe des textes slaves, les scribes ont appliqué au roumain certaines règles orthographiques d'après ces modèles : ainsi, les groupes *ă* (*i*) + vibrante linguale ont été figurés à la manière slave : *r* + ѧ (*h*) ou *l* + ѧ (*h*) ; l'emploi des jers et de ѧ en fin de mot rentre dans la même catégorie de faits. Il en est de même de l'usage de ѧ, Ѩ à l'intérieur des mots.

CHAPITRE II

LES TEXTES DU XVI^e SIÈCLE

I

GROUPEMENT DES TEXTES PAR RÉGIONS

Il convient de grouper les textes du XVI^e siècle par régions. Le groupement indiqué ci-dessous se traduit par des innovations phonétiques que chaque catégorie de textes possède en commun, ainsi qu'il résultera de l'examen auquel nous nous livrerons dans le chapitre IV.

On trouvera dans la *notice préliminaire* du début de ce livre des indications concernant chaque texte. Les textes sont indiqués par des sigles dont l'explication est donnée ci-dessus, dans la rubrique des *abréviations*.

a) Textes du Nord de la Transylvanie (Maramureș compris) : traductions rhotacisantes, pièces d'archives (**DB**, **LB**, **SD**), gloses **B**, **CM**, **EP**.

b) Textes de la Moldavie (Bucovine et Bessarabie compris) : pièces d'archives (**DB**, **LB**, **DR**, **SD**, etc.).

c) Textes du Sud de la Transylvanie et de la Valachie : éditions de Coresi (**CI** inclus), pièces d'archives.

d) Textes de la Valachie : **EL**, pièces d'archives (**CB**, **DR**, **LN**, **SD**).

e) Textes du Banat : **PO** et **T**.

f) Textes mixtes : **AI**, **TB**, **TM**, Codice Todorescu et Marțian. Les originaux de ces textes proviennent très probablement du Nord de la Transylvanie. Mais du fait qu'ils ont été copiés dans le Sud de cette province, ils ont subi des remaniements qui justifient la place qui vient de leur être assignée.

II

LOCALISATION DES TRADUCTIONS RHOTACISANTES

La localisation des traductions rhotacisantes et des gloses B demande quelques précisions. Il y a deux ordres de faits à prendre en considération :

a) les faits de langue ;

b) les faits d'histoire littéraire.

a) En principe, les faits de langue devraient être divisés à leur tour en deux catégories, selon que l'on entend par région « la patrie d'origine des traducteurs » ou bien « l'endroit où les traductions ont été effectuées ». Mais en examinant les faits, on s'aperçoit qu'il n'y a pas antinomie entre ces deux catégories et qu'elles se superposent.

M. Candrea (*Psalt.*, I, p. LXXXIX-XCIII) a proposé de localiser les traductions rhotacisantes dans le Maramureș¹. De ce fait, la délimitation indiquée par M. Pușcariu (*Zur Rek.*, p. 35-40) : territoire transylvain du Nord-Ouest et notamment région du Crișul-repede, est remplacée par une localisation plus précise.

A ne considérer que les faits de langue, il serait difficile de choisir entre ces deux délimitations. Ainsi, l'aire du rhotacisme était beaucoup plus étendue au XVI^e siècle (*Étude*, p. 8). Même en retranchant de notre délimitation le pays des Moți, qui a conservé jusqu'à nos jours des traces de rhotacisme (T. Papahagi, *Grai și suflut*, II, p. 48-50) et où il est exclu qu'un foyer de traduction ait jamais pu exister, la délimitation ne gagne pas beaucoup en précision. Une particularité morphologique telle que l'absence de la désinence *-m* à la 1^{re} personne du singulier de l'imparfait de l'indicatif a laissé des traces dans le Maramureș (T. Papahagi, *Maramureș*, p. LXVIII, § 56) et dans la Țara Oașului (Candrea, *Oaș*, p. 21, § 74). Mais on ne peut rien en déduire pour fixer l'aire de cette particularité au XVI^e siècle.

b) Seuls les arguments tirés de l'examen des conditions historiques de la première moitié du XVI^e siècle nous permettent de nous rallier à la délimitation de M. Candrea, sans exclure de notre délimitation le territoire transylvain avoisinant. On a des preuves, en effet, que la Réforme de Luther a été propagée dans le Nord de la Hongrie et de la Transylvanie dès la première moitié du XVI^e siècle (v. ci-dessus, p. 4 ss.).

Quant aux gloses B, quel que soit l'endroit où elles aient été écrites, il est probable que leur auteur venait du territoire rhotacisant transylvain (*Étude*, p. 5).

III

DATES DES TRADUCTIONS RHOTACISANTES

Les traductions rhotacisantes ne sont pas datées. Nous allons examiner

1. M. Candrea a cru devoir pousser plus loin la précision et fixer pour endroit de traduction l'église des Saints Archanges Michel et Gabriel du village de Peri (Maramureș), aujourd'hui détruite.

A. ROSETTI. — *Recherches sur la phonétique du roumain.*

les dates qui leur ont été assignées par nos prédécesseurs et les discuter ensuite.

M. Iorga avait cru devoir expliquer l'apparition des traductions rhotacisantes par la propagande hussite, qui aurait provoqué ce mouvement de traduction dans la deuxième moitié du xv^e siècle¹.

Je ne discuterai pas cet ordre de faits, non plus que les arguments contraires apportés par MM. Bărbulescu (v. maintenant *Arhiva*, XXVIII, p. 3-15 et 203-217) et T. Palade (*Arhiva*, XXVI, p. 187-200 et 235-245), qui voient dans la traduction de ces livres un effet de la propagande catholique. La discussion doit être engagée sur les données linguistiques du problème.

1. N. Iorga, *Ist. literaturii religioase*, p. 18 ss.; *Gesch. des rumänischen Volkes*, I, p. 401; *Istoria Rominilor din Ardeal și Ungaria*, I, Bucarest, 1915, p. 102, n. 6.

M. Iorga maintient son point de vue dans son *Istoria literaturii românești*, I, Bucarest, 1925, p. 100 ss. Ce qui est dit aux pages 103, n. 3 et 120-121 ne saurait être retenu; les différences entre la langue des textes du Nord de la Transylvanie par rapport à la langue des textes du Sud de cette province s'expliquent suffisamment par la différenciation linguistique sur un territoire donné. Coresi a modifié la langue des textes du Nord de la Transylvanie parce que son parler était d'un autre type linguistique.

Dans l'esprit de quelques savants, le cryptogramme qui se trouve au fol. 242 r. du Psautier de Șcheia (reproduit dans Candrea, *Psalt.*, I, pl. VI) contiendrait la date de la traduction de ce livre. A vrai dire, il n'y a aucune preuve que les trois dernières lettres (ligne 4 du cryptogramme) expriment une date. C'est une hypothèse qui sera confirmée ou infirmée lorsqu'on aura interprété l'ensemble du cryptogramme. La lecture est rendue malaisée par le fait qu'il y a des signes qui ne comportent pas d'interprétation; selon toute vraisemblance, ils ont été déformés par le copiste, qui les aura reproduits mécaniquement. Parmi ces signes, il y en a au moins trois qui appartiennent à l'écriture glagolitique manuscrite: le signe qui note la voyelle *i*, l. 1, 5^e lettre, l. 3, 2^e lettre et probablement l. 4, avant-dernière lettre (pour la comparaison v. le facsimilé reproduit par Bărbulescu, *Fonetica alfabetului cirilic*, p. 23); le signe qui note la voyelle *a*, l. 3, dernière lettre (cf. la pl. I annexée à l'étude de I. Taylor, *Arch. f. slav. Phil.*, V, p. 191-192).

Cette constatation n'est pas pour nous étonner. On avait relevé depuis longtemps dans le Ps. de Șcheia l'emploi de la lettre glagolitique qui note le *d* (Bărbulescu, *op. cit.*, p. 22; v. Candrea, *Psalt.*, I, p. cxiv et cxv, nos 12-16). Lorsqu'on aura déterminé la valeur des lettres d'une interprétation douteuse (par ex. la dernière lettre de la l. 2), on pourra chercher la clé du cryptogramme, qui n'a pas encore livré son secret.

Les interprétations de la pseudo-date sont contradictoires. M. Bianu et tout dernièrement M. I. Macurek (*Revue hist. du Sud-Est européen*, I, Bucarest, 1924, p. 64-65) ont lu 6990, soit 1482 ap. J.-Chr. M. Macurek suppose à tort que le signe du milieu représente le *č* cyrillique (j'y vois, pour ma part, un *i* glagolitique); le dernier signe représenterait un *c* (impossible; j'y vois, comme MM. Gaster et Pușcariu, un *g*). M. Gaster (*Arch. glot. it.*, XII, p. 197) avait lu 7093 (= 1585 ap. J.-Chr.) et M. Pușcariu (*Dacoromania*, III, p. 471, n. 1) lit *džkg*, soit 6023 (= 1515 ap. J.-Chr.). Si l'on admet que le signe du milieu est un *i* glagolitique — interprétation qui laisse une place au doute — on aurait *džig*, soit 6083 (= 1575 ap. J.-Chr.). [Le seul mérite de cette lecture est d'être basée sur une interprétation plus exacte des signes].

Il résulte de cet examen que la théorie « hussite » de M. Iorga repose sur une hypothèse indémontrée.

C'est par des arguments tirés de cet ordre de faits que M. Candrea, *Psalt.*, I, p. LXXXIX-XCIII, est arrivé aux mêmes conclusions que M. Iorga.

Ces conclusions sont admises aujourd'hui par la plupart des savants roumains. Seuls MM. Densușianu, *Hist.*, II, p. 7 et Bălan, *Limba cărților bisericești*, p. 88, ont soutenu que les livres rhotacisants datent du XVI^e siècle.

L'argumentation de M. Candrea suppose :

a) qu'il est possible de faire exactement le départ entre le phonétisme de l'original et celui du copiste ;

b) qu'il y a des différences chronologiques dans le phonétisme de ces textes, suivant qu'une traduction a été effectuée avant le XVI^e siècle ou au XVI^e siècle ;

c) que les filigranes du papier peuvent préciser ces dates.

Nous allons examiner chacun de ces points :

a) Peut-on faire exactement le départ entre le phonétisme de l'original et celui du copiste ? Certainement non. On n'a aucune précision sur la façon de procéder de chaque copiste, ce qu'il a introduit d'innovations propres à son parler dans le texte qu'il copiait, quelles étaient, enfin, ses habitudes orthographiques. Sans doute, **CV**, en général, présente un phonétisme conséquent qui pourrait reproduire avec fidélité l'original. Mais on va voir tout de suite qu'en se plaçant sur ce terrain mouvant, on n'a pas de chances d'arriver à des conclusions certaines.

Voici un exemple bien fait pour illustrer ma pensée :

en 1639, un clerc originaire du village de Feldra (Transylvanie, d. Bistrița-Năsăud) composait une oraison funèbre en roumain¹. Ce texte a été copié en 1668 par un anonyme transylvain. Les deux versions nous ont été conservées (éd. V. Pîrvan, *Conv. litterare*, XXXVIII, p. 927-934), et leur comparaison ne confirme aucunement la théorie de M. Candrea.

Voici les divergences qui nous sont révélées par la comparaison des deux textes (les chiffres qui suivent les exemples renvoient aux lignes du texte) :

Original (1639)	Copie (1668)
P. 927 : <i>sorele</i> , 2 ; <i>din</i> , 4.	P. 928 : <i>soarele</i> , 2 ; <i>den</i> , 4 ; <i>dobi-</i>
P. 928 : <i>dobytocele</i> , 1 ; <i>more</i> , 7 ; <i>bole</i> , 12 ; <i>l-au pus</i> , 13.	<i>toacele</i> , 4 ; <i>moare</i> , 9.
P. 929 : <i>piçorele</i> , 2 ; <i>dobitocele</i> , 2 ; <i>boalele</i> , 9 ; <i>nepuțințele</i> , 6 ; <i>fu</i> , <i>osândit</i> ,	P. 929 : <i>boale</i> , 1 ; <i>l-au pos</i> , 2 ; <i>piçoare</i> , 7 ; <i>dobitoacele</i> , 7 ; <i>bolele</i> , 12 ; <i>nepuțințele</i> , 12-13 ; <i>fu</i> , <i>osindit</i> ,

1. Cf. D. Russo, *Elenismul în România*, Bucarest, 1912, p. 31.

10 ; *morteale*, 11 ; *osândeî*, 12 ; *moarte*, 13.

P. 930 : *moartea*, 3 ; *morte*, 3 ; *portă* (= *a purta*, vb.), 9 ; *pote*, 10 ; *sorele*, 17.

P. 931 : *cuvinte*, 14 ; *noastră*, 16.

13 ; *moartia*, 14 ; *osindi(i)*, 15

P. 930 : *morte*, 1 ; *mortia*, 4 ; *moar-*

tia, 5 ; *poartă*, 10 ; *poate*, 11.

P. 931 : *soarele*, 3 ; *cuvinte*, 15 ; *noastră*, 16.

Si le texte de 1639 ne nous avait pas été conservé, on pourrait conclure, en suivant la méthode de M. Candrea, à une évolution phonétique, *den* et *osindit* étant de l'original et *cuvinte*, par exemple, appartenant seul au copiste.

b) Les différences dans le phonétisme des textes rhotacisants sont des différences chronologiques, suivant qu'une traduction a été effectuée avant le xvi^e siècle ou au xvi^e siècle.

J'opposerai à cette interprétation de M. Candrea deux ordres de considérations :

1. la différenciation linguistique sur un territoire donné, à la même date ;
2. les alternances graphiques qui apparaissent dans tous les textes du xvi^e siècle, qu'ils appartiennent à la même région ou à des régions différentes.

Pour arriver à la date approximative 1460-1480 assignée à la traduction roumaine du Psautier, M. Candrea se fonde sur un certain nombre de divergences phonétiques qui lui ont été fournies par une comparaison entre **H** d'une part, **CV** et les autres Psautiers qui remontent à un original commun d'autre part. Voici les traits caractéristiques du système phonique et morphologique de **H** (Candrea, *Psalt.*, I, p. xciv-xcvi) :

1. Notation par *e* de [e], au lieu de *ě*, dans des mots comme *besereca*, etc. ;
2. [e] après [dʒ] est noté par *ă* (*dumnedzău*) ;
3. [e + n] est noté aussi par *i + n* ;
4. [i] après [s] est noté par *ă* (*săngur*) ;
5. la diphtongue [ea] est réduite à [a] après [s] (*sară*) ;
6. [e] inaccentué après [s] est noté par *ă* (*sămără-se*) ;
7. on peut relever quelques exemples de conservation de l'[-n]-, alors que le rhotacisme est normal dans ce texte (cf. p. xlix) ;
8. le verbe *a uita* « oublier » est noté *uita* ;
9. le verbe *a rumpe* « rompre » est noté *rupe* ;
10. le mot *sat* « village » n'apparaît pas sous la forme *fsat* ;
11. l'article *lu* devant le gén.-datif des noms propres apparaît aussi sous la forme *lui* ;
12. on trouve des formes de pluriel neutre en *-uri* à côté de *-ure* ;
13. le pronom pers. *nă* revêt la forme *ne*.

Pour que les innovations qui différencient **H** des autres textes se soient produites, conclut M. Candrea, il faut compter une cinquantaine d'années. **H** ayant été traduit entre 1500 et 1520 (p. xciv), on arrive de cette façon à la date 1460-1480.

Il est clair que les termes de cette conclusion ne sauraient être retenus ; je ne les discuterai pas, la théorie de M. Candrea n'étant pas justifiée par l'examen des faits allégués ci-dessus ; ceux qui sont énumérés aux points 2, 4, 5, 6 sont des faits dialectaux ; la preuve en est donnée ci-dessous, ch. V. Pour les points 8 et 9, voir Densusianu, *Hist.*, II, p. 124-125 : *rumpe* apparaît au xvi^e siècle dans des textes qui proviennent de régions différentes, par ex. du Banat. Le point 1 est discuté en détail ci-dessous, p. 49 ss. Ce qui est enseigné au point 3 est réfuté par la comparaison des textes examinés ci-dessus, p. 35. En effet, à *i + n* de la version originale nous voyons le copiste substituer *e + n*, notation qui exprimerait un état phonétique plus ancien, selon M. Candrea. Nous pouvons comparer encore deux textes de l'année 1626 (Iași), dus au même clerc. Dans la pièce n° 135 (**DR**, p. 119) on a partout *din* ; dans le n° 137 (p. 121) on rencontre *den*. L'ensemble du problème est exposé ci-dessous, p. 59 ss. ; je me contenterai de donner ici quelques exemples de notation par *e* tirés des textes du xvii^e et du xviii^e siècle :

Bucovine

Transylvanie

- | | |
|--|---|
| 1633 : <i>mene</i> , DB , II, 5, n° 165. | Bălgrad, 1660 : <i>pren</i> , <i>denainte</i> , |
| 1635-1641 : <i>den</i> , DB , I, 54, n° 71. | S 1, XII, 280, n° 8. |
| 1640 : <i>den</i> , DB , I, 72, n° 96. | |
| 1696 : <i>čene</i> , Stefanelli , p. 16. | |
| 1729 : <i>mene</i> , p. 33 ; <i>denainte</i> , p. | |
| 34, Stefanelli , n° 24. | |

M. Candrea enseigne (n° 4) que le traitement [*i*] dans *singur* est plus ancien que le traitement [*i*]. Voici, cependant, des exemples du traitement [*i*] au xvii^e et au xviii^e siècle :

Moldavie

Maramureș

Transylvanie

- | | | |
|--|---------------------------------------|--------------------------------------|
| Iași, c. 1717 : <i>sintu</i> , SD , | Băciocel, 1700 : <i>din-</i> | Bistrița, 1641 : <i>sim-</i> |
| V, 382, n° 5. | <i>sa</i> , SD , XIII, n° 562. | <i>tu</i> , DB , I, 8, n° 13. |
| | Giulești, 1772 : <i>sintu</i> , | |
| | SD , XII, p. 247. | |

Pour le point 7 on voudra bien se reporter à mon *Étude*, p. 46-47, où j'ai examiné la notation du rhotacisme.

L'article *lu* (n° 11) est employé en Bucovine au xvii^e siècle (v. **LB**, introd., § 56). Quant au pluriel en *-ure* (n° 12), il apparaît dans la majorité des textes du xvi^e siècle (Densusianu, *Hist.*, II, p. 159-160).

Restent à examiner les points 10 et 13. Est-il utile de dire que la variation du timbre vocalique du pronom *ne* est un fait de parole, réglé par l'accentuation du mot dans la phrase? Quant à *sat* < *fsat*, rien n'empêche d'admettre que les deux formes aient coexisté. Nous venons de voir, en effet, que les différences entre la langue de **H** et celle des autres Psautiers s'expliquent par la différenciation linguistique dans la synchronie. Cet ordre de faits rend compte des différences que l'on peut établir entre le vocabulaire de **H**, d'une part, et celui des Psautiers qui dérivent d'un original commun, d'autre part.

c) Quant aux marques du papier, elles ne peuvent pas fournir une base certaine à la fixation de l'âge des manuscrits qui nous intéressent¹. D'ailleurs, le filigrane de **H** ne correspond pas exactement au papier vénitien auquel il est comparé (Candrea, *Psalt.*, I, p. xciii-xciv). La date de **H**, par conséquent, n'est qu'une hypothèse.

Il y a, cependant, un fait troublant au premier abord, qui donne aux traductions rhotacisantes une apparence d'archaïsme. C'est l'emploi fréquent du prétérit simple, tandis que la forme composée (auxiliaire « avoir » + participe passé) est partout en minorité (Candrea, *Psalt.*, I, p. cxc). Les textes de Coresi et **PO** présentent un état linguistique analogue (Cipariu, *Principia*, p. 152-176). Par contre, le prétérit simple est employé très rarement dans les textes du xvi^e siècle provenant du Nord de la Transylvanie². J'ai relevé dans **V** (éd. Gălușcă) environ 632 emplois du prétérit simple et seulement 48 exemples de prétérit composé. L'explication nous est donnée par la version slave. Il s'agit, en effet, d'un calque des emplois du verbe

1. Cf. Giry, *Manuel de diplomatique*, Paris, 1895, p. 500 et Bogdan, *Brașov*, p. xvii.

2. Cf. par exemple **LB**, introduction, § 59-60. M. Drăganu, *Dacoromania*, III, p. 243 a relevé dans un texte copié en 1750 l'emploi de la forme faible du prétérit : *mă dușb, ȕiș, șezum, ȕisem, făce*. Ces formes qui appartenaient à l'original ont été reproduites fidèlement par le copiste; en échange, dans une version du même texte copiée en Bessarabie au début du xix^e siècle et reproduite par Hasdeu dans **CB**, II, p. xxiv-xxv, ce type de parfait est remplacé par la forme composée : *am ȕăs*, ou par la forme analogique : *văȕurăm*. Cette substitution est significative. Je n'ai pas rencontré le prétérit simple du type (*eu*) *ȕiș* (1^{re} pers. du sing.) dans les pièces d'archives du xvi^e et du xvii^e siècle. Dès cette époque, les formes analogiques (*ȕisei, ȕiserăm*) sont courantes et les formes composées sont employées constamment. L'exemple donné ci-dessous, tiré d'un acte de donation daté de c. 1610 provenant du d. Argeș (Valachie), est isolé. Ce texte présente la forme (*eu*) *merșb* qu'il convient de traduire par « j'allais » (en opposition avec le parfait passé *m'amb kenathb*, ibid.). V. *Buletinul Comisiei istorice a României*, t. 3, Bucarest, 1924, p. 80, n° 7.

dans cette rédaction : aux formes d'aoriste du texte slave correspondent des prétérits simples dans la traduction roumaine ; aux formes de parfait (participe prétérît actif + présent du vb. *jesmî*) correspondent des prétérits composés.

Voici quelques exemples de ces correspondances régulières (les chiffres renvoient à **V**, éd. Gălușcă) :

Version slave	V
Parfait	Prétérît composé
<i>naveli esi</i>	<i>adus-ai</i> , p. 251, 15
<i>uslyšali esi</i>	<i>ascultat-ai</i> 193, 1 ³
<i>vŭložī esi</i>	<i>băgat-ai</i> 251, 13 ³
<i>poznał mę esi</i>	<i>cunoscutu-me-ai</i> 195, 1
<i>dałi estī</i>	<i>dat-au</i> 147, 5
<i>nastavili esi</i>	<i>deres-ai</i> 231, 13
<i>sŭtvorili esi</i>	<i>ai făcutu</i> 197, 15
<i>sŭtvorili estī</i>	<i>fapt-au</i> 147, 4
Aoriste	Prétérît simple
<i>navede</i>	<i>aduseși</i> 259, 31
<i>pokryi</i>	<i>coperi</i> 249, 3 ³
<i>dasti</i>	<i>dăde</i> 151, 9 ; 125, 7 ²
<i>otkry</i>	<i>descoperi</i> 123, 2 ²
<i>sŭtvori</i>	<i>făceși</i> 259, 31 ²
<i>byxom</i>	<i>fum</i> 99, 4 ; 177, 3 ² ; 259, 33 ²

REMARQUE. — J'ai enregistré 5 cas aberrants : à l'aoriste slave correspondent des prétérits composés, alors que l'on se serait attendu à des prétérits simples. Sans doute s'agit-il d'une erreur du traducteur, postulée par l'accord de **C**² et de **S** avec **V**, excepté dans le dernier exemple, où l'emploi du prétérît simple dans ces copies nous montre qu'il s'agit d'une innovation du copiste de **V**. Voici les exemples :

Version slave	V	S	C ²
Aoriste		Prét. composé	
Ps. CXXXVI, 8 b : <i>vuzdasti</i>	<i>ai dat</i>	<i>dai</i>	<i>dat-ai</i>
1, 16 d : <i>sleža</i>	<i>ai faptu</i>	<i>ai faptu</i>	<i>ai fapt</i>
LXXXV, 9 a : <i>sŭtvori</i>	<i>ai faptu</i>	<i>fapt-ai</i>	<i>ai fapt</i>
6, 10 b : <i>oběštax sę</i>	<i>făgăduitu-mě-mu</i>	<i>făgăduiū-me</i>	<i>făgăduiū-me</i>

L'absence de désinence *-m* à la première personne du singulier de l'impar-

fait de l'indicatif dans les textes rhotacisants ¹ est un fait dialectal dont on a retrouvé des traces à l'époque moderne dans le Nord de la Transylvanie (v. p. 33). On sait que la terminaison *-m* a été introduite à la 1^{re} personne par analogie avec la 3^e personne du pluriel, où l'*-m* est étymologique (ainsi *era:eram* → *eram:eram*). Les formes sans *-m* dans les textes imprimés par Coresi (Cipariu, *Principia*, p. 150) proviennent des manuscrits rhotacisants qui lui ont servi pour établir ses éditions. Une comparaison entre **CV** et **AC** le prouve jusqu'à l'évidence :

	CV (éd. Sbiera)	AC
Act. 22 ¹⁹	<i>băga</i> 42/6	<i>băga</i>
	<i>eu era</i> 42/5	<i>eu era</i>
	<i>și-i ucidē</i> 42/7	<i>și-i-ucidē</i>
Act. 22 ²⁰	<i>insumi era stându</i> 42/11	<i>insumi era stând</i>
Act. 26 ¹¹	<i>goniia-i</i> 76/4	<i>gonia</i>
	<i>nevoiA-i</i> 76/2	<i>și-i nevoia</i>
Act. 22 ⁵	<i>merġē</i> 38/7	<i>merġē</i>

IV

CÔNCLUSION

Il résulte de ces considérations que la traduction dont dérivent **S**, **V** et **C** date du xvi^e siècle. On peut préciser cette date en rattachant le mouvement de traductions à la propagande luthérienne qui avait pris une grande extension dans la région de la Hongrie voisine du Maramureș vers 1530 et les années suivantes (v. p. 5 et ss.). D'autre part, l'édition des Évangiles imprimée par Coresi paraît en 1561. C'est vraisemblablement entre ces deux dates qu'il convient de placer la traduction des livres rhotacisants. On s'explique, de cette façon, le voyage effectué par les traductions rhotacisantes vers le Sud de la Transylvanie, où elles étaient demandées par Coresi et ses collaborateurs qui les imprimèrent en leur faisant subir un certain nombre de remaniements.

Cette conclusion est de première importance pour tout l'exposé qui suit, où les innovations linguistiques des textes rhotacisants autres que **H** sont traitées sur le même plan que les faits présentés par ce texte.

1. M. Lacea a relevé l'emploi des formes sans *-m* dans la « Vie des Saints » de Dosoftei (Iasi, 1682); v. *Weigand's Jb.*, V, p. 78.

Il convient de donner ici des précisions sur une objection de principe dont on ne saurait méconnaître l'importance : les exemples tirés des textes qui ne sont pas des traductions (pièces d'archives, lettres particulières, etc.) dont il a été fait état au cours de cet ouvrage, s'échelonnent sur une période de temps assez longue, de la deuxième moitié du xvi^e siècle jusque vers 1630-1650 (je n'ai dépassé cette limite que dans certains cas, pour des motifs donnés au cours de l'exposé). Or, je viens de dater les traductions rhotacisantes de la première moitié du xvi^e siècle. Entre les dates extrêmes il y aurait, par conséquent, l'espace d'un siècle. En pratique, on n'a pas à tenir compte de cette objection, par le fait que, s'il y a eu évolution phonétique entre ces deux dates, la graphie n'en laisse rien transparaître. Les données des deux catégories de textes sont, par conséquent, exactement comparables.

CHAPITRE III

DE L'ÉCRITURE CYRILLIQUE AU XVI^e SIÈCLE

Dans son étude sur l'orthographe des textes rhotacisants, M. Candrea a mis en évidence un fait important : l'emploi de certaines lettres de l'alphabet cyrillique avec des valeurs bien définies dans tous les textes du xvi^e siècle témoigne de l'ancienneté de la fixation de ces règles orthographiques (*Psalt.*, I, p. CXVI ss.).

I

DES POLYPHONES PAR TRADITION

Nous avons examiné p. 31 les lettres polyphones par nécessité. Il s'agit, maintenant, d'un autre ordre de faits.

J'entends par polyphones par *tradition* les lettres qui, au début, exprimaient un seul phonème ; la langue venant à évoluer et ces signes continuant à être employés par tradition, il s'en est suivi qu'à partir d'un certain moment leur emploi ne correspondait plus à la réalité phonétique. Ce sont :

Lettres cyrilliques	Valeur
ѣ	[ea], [e]
ѧ	[ya], [ea], [e]
Ѧ, ѧ, Ѩ	[ā], [ī], zéro
Ѣ (ѣ ѧ)	[e], [i]

Nous examinerons dans le chap. IV la valeur de ces lettres dans les textes du xvi^e siècle. Il suffira, pour le moment, de justifier cette classification par un exemple : lorsque ѣ a été employé pour noter la diphtongue [ea] dans *lege* « loi », par exemple, et dans le verbe (*el*) *leagă* « il lie », cette lettre recouvrait dans les deux cas le même phonème. Or, les textes du xvi^e siècle nous montrent un état phonétique nouveau : l'[e] accentué du mot *lege* est noté aussi par la lettre Ѣ qui exprime la voyelle du timbre [e]. Nous nous trouvons,

par conséquent, devant une alternance graphique *ě/e* qu'il conviendra d'interpréter afin d'établir exactement l'état phonétique du roumain au XVI^e siècle.

II

DES INNOVATIONS

La lettre **↑** n'est pas employée dans les chartes slaves du XIV^e et du XV^e siècle avec la valeur qui lui est attribuée dans les textes du XVI^e siècle. Son absence ne prouve pas que cette lettre ait été adoptée seulement au XVI^e siècle. Comme il ne nous a pas été conservé de texte roumain antérieur à cette époque, toute hypothèse à ce sujet est incontrôlable.

↑ est une modification graphique de la lettre **Ɑ**, employée dans l'écriture slave à l'époque du moyen-bulgare (Bogdan, *Alf. cirilic*, p. 588). La création de cette lettre et la valeur qui lui a été accordée dans l'écriture roumaine correspondaient à une nécessité : il fallait indiquer la nasalité de la voyelle qui précédait l'occlusive nasale, et du fait que **Ɑ** était employé pour noter la voyelle de timbre [i], on s'explique, d'une part, la valeur de [i] nasal attribuée à **↑** à l'initiale des mots, et ensuite sa valeur d'indicateur de la nasalité de la voyelle précédente (v. Procopovici, *AARom.*, XXX, littér., p. 269, 270); **↑** est employé couramment avec cette dernière valeur dans les textes rhotacisants, dans **LB** (v. *LB*, introd., § 27-28), dans les textes imprimés par Coresi et dans **PO** (Cipariu, *Principia*, p. 72-73 et 396).

Une autre innovation graphique, qui ne caractérise que les Psautiers rhotacisants et **CV**, est la création d'un signe spécial pour noter l'[r] fortement roulée. Il est hors de doute que cette lettre a été créée par l'école du Nord de la Transylvanie, car tous les textes dus à son activité l'emploient couramment. C'est un des traits caractéristiques de ces textes. M. Candrea, *Psalt.*, I, p. x, xli-xliii, cxviii, clxiv-clxv a fixé dans le détail l'emploi de cette lettre et ses variations de forme. On la retrouve sous une forme un peu différente dans **AI**.

Une troisième innovation, due à la même école, a trait à la notation du rhotacisme. Voir *Étude*, p. 46-47 et *LB*, introd., § 40.

III

VALEUR DES TÉMOIGNAGES

Quelle est la valeur du témoignage des textes que nous allons examiner ? Cette valeur n'est pas toujours la même. Dans certains cas, il arrive ce

que l'on observe toujours, quand on étudie la représentation graphique des sons chez les demi-lettrés : gaucheries, graphies bizarres et inattendues qui ne traduisent aucune réalité phonétique, sont autant de caractères que l'on retrouve dans toute une catégorie de textes du XVI^e siècle.

J'ai groupé dans *LB*, introduction, § 15 les renseignements relatifs aux écoles de scribes qui fonctionnaient dans le Nord de la Transylvanie. Tout ce que l'on sait se borne à ceci : les clercs apprenaient leur métier dans les monastères. A peu de chose près, ce ne sont pas ces textes, d'ailleurs, qui présentent des graphies de cette catégorie. On en trouve des exemples frappants dans les pièces publiées par Hasdeu dans *CB*, I (v. Philippide, *Ist. limbei rom.*, p. 237-244) et dans les textes dus au Prince Pierre le Boiteux (v. par exemple les pièces publiées par N. Iorga dans *DH*, t. XI). Ces textes ne sont d'aucun secours pour qui voudrait en tirer des conclusions sur l'état phonétique de la langue à un moment donné. On croirait, à les lire, qu'ils ont été écrits par des étrangers. Cette hypothèse a été émise, d'ailleurs, par Barițiu et Cihac (*CB*, I, supplément, p. XLVIII-LIII et *Romanische Studien*, IV, p. 142-143) et repoussée (cf. Philippide, *l. c.*). M. Drăganu, *Dacoromania*, III, p. 472-508 s'est employé à démontrer que les traductions rhotacisantes sont dues à des Saxons de Transylvanie. Certaines innovations phonétiques de ces textes trouveraient ainsi leur explication. Cette thèse a été combattue par MM. Bărbulescu et Rosetti (v. p. 3).

Il en va autrement des traductions rhotacisantes. Ici, on se trouve en présence de lettrés, et la notation conséquente de certains textes témoigne d'un souci d'exactitude (*CV*, notamment). On ne sait ni à qui l'on doit la traduction de ces livres, ni par qui ils ont été copiés. Il est possible que les traducteurs aient appartenu au clergé, hypothèse d'ailleurs incontrôlable.

L'école de Coresi présente des caractères analogues d'exactitude scrupuleuse. On peut en dire autant de ceux qui nous ont donné la traduction de la Bible (*PO*). *TM* et *TB* sont beaucoup moins précis dans leur notation. *T*, qui emploie l'alphabet latin, est d'une grande utilité pour notre étude, comme on le verra dans le courant de l'exposé. L'usage qui a été fait du témoignage des copies est indiqué ci-dessous, p. 47.

IV

CRITIQUE DES TÉMOIGNAGES

Tous les textes sont caractérisés par des alternances graphiques (cf. p. 12). Il convient de distinguer trois ordres d'alternances :

1. par nécessité (ex. notation complexe du rhotacisme) ;

2. *pai* tradition (ex. : *ě/e*) ; ce sont les alternances qui résultent de la polyphonie des lettres énumérées à la p. 42 ;

3. les alternances dues à l'influence de l'orthographe slave (ex. : *a/ǎ*).

L'interprétation des alternances dépend d'un nombre varié de considérations : examen de l'orthographe traditionnelle, répartition géographique, comparaison de l'état ancien à l'état actuel, etc. L'alternance est un indice phonique précieux : elle exprime soit une évolution phonétique, soit le flottement d'un phonème entre deux possibilités articulatoires.

Voici des exemples pour illustrer les catégories 1 et 2 ; pour la catégorie 3 on voudra bien se reporter ci-dessous, ch. V, 1.

1. Examinons les graphies employées pour noter le rhotacisme. Le phonème en cause est l'*n* spirante (ou l'*r* nasale). Il n'existait pas de signe spécial pour exprimer ce phonème, et les scribes l'ont noté de diverses façons : *n*, *r*, *ŕ*, *nr* (v. *Étude*, p. 46-47), selon qu'ils mettaient en évidence le caractère vibrant du phonème et sa nasalité ou bien un seul de ces caractères.²⁴

2. Si nous passons maintenant à la notation de [*ɛ*] et de [*e*] ou de [*e*] et de [*i*], nous nous apercevons tout de suite que nous avons affaire à des articulations entièrement différentes : pour passer d'un phonème à l'autre, il faut modifier la position de la langue et l'ouverture du canal buccal. Quant à la représentation de ces phonèmes par l'écriture, nous savons que les scribes possédaient des lettres bien différenciées pour chacun d'eux. Par conséquent, lorsqu'un texte comporte des alternances *ě/e* ou *e/i*, on est en droit de se demander si l'une des notations, dans la mesure où elle est sincère, ne traduit pas une évolution phonétique, tandis que l'autre est employée par tradition.

Ce n'est pas l'avis de mes prédécesseurs, qui estiment que les alternances expriment des phonèmes intermédiaires. Cette façon de voir a été nettement formulée par Hasdeu (*CB*, I, suppl., p. LXXIX) : « une prononciation parfaitement uniforme du même son, une pétrification phonétique ne se rencontre ni dans la même localité, ni chez le même individu... celui qui écrivait *den* et *din* ou *loco* et *luču* dans le même document nous prouve justement que le peuple ne prononçait pas un *e* ou (un) *i*, un *o* ou (un) *u*, mais un son nuancé. »

Nous verrons, au cours de l'exposé, comment il faut interpréter ces notations.

PREMIÈRE PARTIE

DE L'ÉTAT PHONÉTIQUE DU ROUMAIN AU XVI^e SIÈCLE

REMARQUE PRÉLIMINAIRE SUR LA MÉTHODE D'EXPOSITION

J'ai décrit tout d'abord les faits qui se rapportent à chaque phonème, tels qu'ils apparaissent dans les textes du XVI^e siècle, et je les ai commentés ensuite.

Les textes qui offrent une tradition sûre, où les alternances de tout ordre ne peuvent pas être dues aux copistes, par exemple **H**, **LB**, gloses **B**, etc., fournissent les « indices » phoniques définis ci-dessus, p. 45. L'état de de langue de ces textes a été comparé ensuite à l'état de langue des textes qui sont des copies.

Je n'ai pas fait état, par conséquent, du témoignage des copies, par exemple Codex Todorescu, Codex Marțian ou **CM**, dans la mesure où leurs particularités phonétiques se retrouvent dans les textes à tradition sûre provenant de la même région. En effet, il est impossible de faire le départ entre la notation des originaux et les notations introduites par les copistes. Ces textes ne sont d'aucun secours pour la détermination d'un état de langue avec toute la rigueur nécessaire.

Dans bien des cas j'ai dépassé de beaucoup le XVI^e siècle, afin de montrer la constance de l'emploi des graphies traditionnelles, ou bien pour envisager l'ensemble des données du problème.

Les faits sont groupés par régions dialectales.

Quant aux exemples, je me suis adressé aux catalogues de faits bien ordonnés que l'on trouve dans les *Principia* de Cipariu et dans les ouvrages de MM. Candrea et Densusianu. Je suis responsable des exemples tirés de **T**, des gloses **B** et des pièces d'archives du XVI^e et du XVII^e siècle.

Les sigles qui désignent les publications de textes sont expliqués dans la rubrique des *abréviations* placée en tête de ce livre.

J'ai indiqué la page de la publication, suivie du numéro d'ordre de la pièce, lorsqu'il s'agit de documents d'archives, la page suivie de la désigna-

tion de la ligne où se trouve l'exemple, pour les éditions de textes. Les textes écrits par des personnages connus tels que Pierre le Boiteux ou Luca Stroici sont suivis du nom d'auteur, entre parenthèses. La majorité des documents d'archives sont écrits par des anonymes ou bien par des scribes dont le nom ne nous apprend rien de particulier. Il m'a paru inutile d'enregistrer ces noms.

La méthode de transcription de l'alphabet cyrillique indiquée ci-dessus, p. 2 a été appliquée à tous les textes imprimés en caractères cyrilliques. Pour les textes reproduits en transcription latine, voir les indications données à la p. 13 ; je n'ai apporté aucune modification aux systèmes de transcription employés dans les textes de cette catégorie.

La localisation de certaines pièces présente des difficultés : souvent le nom de la localité se retrouve sur plusieurs points du territoire et il est difficile de choisir. Un point d'interrogation marque mes doutes sur la localisation. Le nom des localités est précédé du nom du district, d'après les divisions administratives actuelles. Cet anachronisme est destiné à faciliter l'identification des localités. Les districts ne sont pas indiqués pour les noms des villes, dont l'emplacement sur la carte ne fait pas difficulté.

Les exemples sont groupés par régions dans l'ordre suivant : Nord de la Transylvanie, Moldavie, Sud de la Transylvanie et Valachie, Valachie, Banat.

A l'intérieur de chaque région, l'énumération des exemples suit l'ordre alphabétique du nom des districts ou du nom des villes ; enfin, à l'intérieur de chaque subdivision, les exemples sont rangés par ordre chronologique.

CHAPITRE IV

FAITS GÉNÉRAUX

Avertissement.

Ce chapitre ne contient pas un exposé complet de l'état phonétique du roumain au xvi^e siècle. Comme il n'a pas été dans mon intention de donner une grammaire descriptive, j'ai laissé de côté les problèmes résolus et je me suis attaché seulement à examiner les points qui ont donné lieu à des explications contradictoires ou à des explications que j'ai jugées insuffisantes.

On ne trouvera rien, par conséquent, sur le traitement des voyelles [a] et [i] ou bien sur le traitement des consonnes. Le lecteur curieux de ces faits voudra bien se reporter aux ouvrages de MM. Candrea et Densusianu signalés ci-dessus, p. 2, où tous les renseignements nécessaires sont donnés.

Il en va autrement des faits dialectaux : là il était nécessaire de suivre une autre méthode et de mettre en lumière les traits caractéristiques des parlers du xvi^e siècle, simples ou compliqués, suffisamment ou insuffisamment étudiés. C'est ce que j'ai tenté de faire dans le chapitre V.

I

VOYELLES

[e]

Nous avons vu p. 42 que les lettres ě et ǣ notent la diphtongue [ea]. Je me propose de rechercher ici ce que nous enseignent les alternances ě, ǣ/e au sujet de l'état de cette diphtongue, lorsque la tranche syllabique suivante contenait un [e] inaccentué. On sait que cette diphtongaison date du roumain commun (v. ch. VIII). La question est de savoir si au xvi^e siècle la diphtongue était déjà monophthonguée en [e].

N. DE LA TRANSYLVANIE. H : alternances ě/e ; voici les exemples de notation par e relevés par M. Candrea, *Psalt.*, I, p. XLVIII : *besereca*, *čere*, *čererè*, *lēge*, *nedejde*, *prečepere*, *purčede*, *prevește*, *ședere*, etc.

S, cop. B : notations par *ě* ; cop. C : alternances *ě/e* (Candrea, *Psalt.*, I, p. xxxv).

V. M. Candrea a enregistré l'emploi de *e* au lieu de *ě* seulement dans trois cas (*Psalt.*, I, p. cxxiv).

CV : la notation par *ě* est constante.

TB et TM : alternances *ě/e* (*ibid.*, l. c. et Densusianu, *Hist.*, II, p. 60).

Dans H, S, V, CV et TM la lettre A au lieu de *ě* est employée très fréquemment, de sorte que l'on enregistre dans ces textes l'alternance double : *ě*, A/*e* (Candrea, *op. cit.*, p. cxxv).

Gloses B, p. 742 et LB, introd., § 22 : notation par *ě*.

MOLDAVIE. Sans localisation précise, 1591 et 1593 : notation par *ě* et par A, DH, XI, p. 317, n° 448 ; p. 320, n° 449 (Luca Stroici) ; p. 369, n° 515.

Notations par *ě*, A dans les localités suivantes : Cîmpulung, M^{re} de Moldovița, Tg. Neamțu, M^{re} de Slatina, Suceava, M^{re} de Voroneț. Notation par *e* : *bolește*, *nedejde* à Cîmpulung ; *ăcele*, à Lucaveț ; *veselești*, à Suceava. Voir LB, introd., § 22.

Bîrlad, 1603 : *esti* (= este), *deșitul*, *čeli*, CB, I, 130, n° 23.

Iași, 1583 : *mele*, CB, I, p. 48.

d. Putna (Făurei ?), 1592 (?) : notation par *ě*, DR, 2, n° 3.

d. Roman (Brițcani), 1575 : *femeae*, *feteci* (= fetei), *șesedzeaci*, DH, XI, p. 197, n. 5.

SUD DE LA TRANSYLVANIE. VALACHIE. Coresi : alternances *ě/e* (Densusianu, *Hist.*, II, p. 59-60).

VALACHIE. d. Muscel, Cîmpulung, 1521 : notation par *ě* (*čele*, *trèce*, etc.), LN.

Dans CB, I alternances *ě/e*. Voici les exemples de notation par *e* que j'ai recueillis :

d. Ilfov (Cureștii ou Bogata), 1606 : *alege*, CB, I, 155, n° 27.

d. Prahova (Glodeni), 1596 : *alege* (2 fois), *dejetele*, CB, I, 66, n° 11.

Tîrgoviște, 1605 ou 1608 : *vreme*, CB, I, 145, n° 25.

BANAT. PO : alternances *ě/e* (Densusianu, *Hist.*, II, p. 59-60). Dans T on ne trouve que des notations par *e* : *czele*, p. 158, 1 ; 162, 2 ; *te pesesle* (= te păzește), 162, 7 ; *putere*, 164, 3 ; *derept*, 164, 6 ; *mezerere*, 166, 1.

Commentaire

Comment faut-il interpréter ces faits ?

Les avis sont partagés. Pour MM. Tiktin (*Studien*, p. 88 ss.) et Candrea (*Psalt.*, I, p. cxxiv et cxxxix-cxl) les alternances traduisent un phonème

intermédiaire entre [ea] et [e], à savoir [e̞]. M. Densusianu, *Hist.*, II, p. 59-63, par contre, admet que [ea] avait été réduit à [e] dès le xvi^e siècle. D'après M. Pușcariu, *Dacoromania*, I, p. 382 ss. les alternances exprimeraient un flottement de la langue : quelques régions s'étaient arrêtées au degré [ea], tandis que d'autres régions avaient réduit la diptongue à [e]. Certains textes seraient des témoins fidèles de cette lutte.

A mon avis, les alternances expriment le conflit entre deux orthographes : l'orthographe traditionnelle, qui imposait la lettre ɣ, et l'orthographe nouvelle, correspondant à la réalité phonétique. M. Pușcariu (*op. cit.*, p. 385-386) nie l'orthographe traditionnelle dans les textes rhotacisants, par le fait qu'il admet que ces textes datent du xv^e siècle. Il y a pourtant des preuves certaines de l'emploi de ɣ par tradition : ce sont les exemples de notation par *ê* au lieu de *e*, là où cette graphie n'est pas justifiée par la phonétique.

Voici des exemples :

MOLDAVIE. Botoșani, 1615 : *omeani* (= oameni), **DR**, p. 29, l. 2 ; d. Iași, 1588 : *negrê*, **CB**, I, 202 (258-259).

VALACHIE. d. Ilfov. Berilești, c. 1609 : *dênaintê*, *vrêmê*, *dê ômênii*, *zêlê* (= zile), **CB**, I, 173, n° 30.

d. Muscel. Vlădești, 1583-1585 : *prê*, *răvașelê*, *prêntu* (= pentru), *alê noastră suflêțê*, *iastê*, *čenê*, **CB**, I, 38, n° 6.

d. Prahova, Glodeni, 1596 : *nêsilit*, *punêm*, **CB**, I, 66, n° 11.

On dira que ce sont là des graphies dues à des scribes peu attentifs. Évidemment. Elles prouvent justement que l'emploi de *ê* dans cette situation ne correspondait à aucune nécessité phonétique. Ainsi, dans un texte comme **H**, [e] suivi de [i] n'est jamais noté par ɣ (éd. Candrea) : *leġiei*, p. 6²⁴, 44²³, 65¹⁶, 137²¹, 258²⁷, 261²⁴ ; *berbeġii*, 242³⁶, 243²³ ; *peștii*, 111¹⁰, 220¹⁵ (mais *câmêșe*, 210²⁴, 214²¹ ; *lêġe*, 42³¹⁰, 46¹² ; *berbêġe*, 48³⁴, 165²⁵, etc.), tandis que l'on trouve dans d'autres textes des exemples tels que *Montêni* (**LB**, n° 41), *Moldovênii* (**LB**, n° 45), *Armênny* (**LB**, n° 5).

L'existence de l'état phonétique intermédiaire, posé par MM. Tiktin et Candrea, est contredite par la répartition géographique des faits, comme l'a montré très justement M. Densusianu, *op. cit.*, p. 62 : en effet, il faudrait admettre que cet état intermédiaire était commun à l'ensemble du domaine daco-roumain, puisque tous les textes présentent des alternances. M. Pușcariu, *op. cit.*, p. 386-388 a tenté de faire la stratigraphie phonétique du roumain au xvi^e siècle, en se basant sur les données des textes comparées à l'état actuel. Les parlers du Banat et d'une partie de la Transylvanie sont caractérisés aujourd'hui par l'ouverture de l'[e] accentué suivi de [e]. Pour déterminer le phonème qui était noté au xvi^e siècle par les alternances *ê/e*, M. Pușcariu

part de la constatation que *ě* note la diphtongue [ɛa] et *e* le phonème [e]. L'alternance serait, selon M. Pușcariu, un indice de la lutte entre deux parlers, l'un caractérisé par [ɛa], l'autre par [e]. L'état actuel s'expliquerait de la façon suivante : dans le Banat et dans une partie de la Transylvanie, [e] a été vaincu par [ɛa], tandis que le procès inverse (succès de la prononciation [e]) se manifestait en Valachie.

S'il est admissible, en principe, que ceux qui nous ont laissé les textes à alternances aient pu prononcer concurremment [ɛa] et [e] dans le même mot ¹, il n'est pas vraisemblable qu'ils aient noté scrupuleusement ce flottement, que seul un phonéticien aurait pu recueillir ².

Pour expliquer la victoire de la prononciation [ɛa] dans le Banat, il faudrait montrer que les parlers de cette région ont subi l'influence d'une langue commune, dont l'effet se serait traduit par l'adoption d'un système articulaire nouveau ; or, cette influence est indémontrable ; et il n'y avait pas de langue littéraire, au xvi^e siècle, qui aurait pu imposer sa norme.

Quant à l'état actuel, on n'a pas tenu compte du fait que l'ouverture de l'[e], dans le Banat, peut être un phénomène récent. Rien ne s'oppose à cette interprétation (v. ch. VIII, III). Le Ps. Tordas la confirme : ce texte qui provient du Banat, où [e] est aujourd'hui normal, connaît des notations par [e] et ne présente aucune alternance (v. p. 50).

La lutte entre deux prononciations, supposée par M. Pușcariu, n'est donc pas confirmée par les faits.

Il résulte de ces considérations que la diphtongue [ɛa] suivie de [e] avait été réduite à [e] dès le xvi^e siècle ; déjà à cette époque les notations par *ě* sont traditionnelles.

1. Cf. par exemple les observations de M. Sommerfelt, dans *BSL*, XXIV (n° 73), p. 139 et 141.

2. Pour admettre que les alternances graphiques expriment un état phonétique intermédiaire (je ne confonds pas, bien entendu, « état phonétique intermédiaire » avec « phonème difficile à noter », v. p. 45), il faudrait prouver :

1° que les changements phonétiques du type [ɛa] → monophtongue ou [e] nasalisé → [i] se font par étapes successives (rien ne l'indique ; bien au contraire, l'on doit se représenter le passage brusque de *e* à *i*, par exemple, par suite de l'action fermante de l'occlusive nasale. Cf. Sommerfelt, *op. cit.*, p. 138) ;

2° que l'on peut saisir sur le vif, grâce à ces notations, un changement phonétique en train de s'accomplir (constatation qui serait d'un prix singulier. Cf. Sommerfelt, *l.c.*, et Meillet, *La méthode comparative en linguistique historique*, Oslo, 1925, p. 9 : « Tout l'essentiel des changements linguistiques a lieu hors de notre vue ») ;

3° que l'existence des variations multiples autour d'un type phonique est sensible au sujet parlant et qu'il peut noter ces variations (l'on sait, au contraire, que l'existence de ces variations lui échappe ; les variations autour d'un type phonique donné n'ont donc aucune importance au point de vue de la représentation graphique du phonème par le sujet parlant, tant que ces variations se maintiennent à l'intérieur de la parole).

A priori, on ne peut pas repousser la possibilité qu'il y ait eu des régions qui aient connu au xvi^e siècle l'[e] ouvert ; mais cette prononciation ne transparaît nullement dans la graphie et rien n'est moins sûr que l'hypothèse selon laquelle les lignes d'isoglosses actuelles correspondraient à celles du xvi^e siècle ; le moins que l'on puisse dire de cette hypothèse, c'est qu'elle est incontrôlable.

Il faut dire un mot du traitement de [ea] après [tɛ], [ɛ], [dj], [j] et [r], qui doit être mis à part. Tous les textes (**S**, **PO**, **CC**¹, **CC**², **AC**, **TB**) et notamment **CV** notent ce phonème par *a* ou par *ê* : *ačaste*, *grešaște*, *slujaște*, *săgate* (Candrea, *Psalt.*, I, p. cxxxix-cxl, Densusianu, *Hist.*, II, p. 61). La diphtongue a été réduite à [a] et non à [ɛ], comme dans les cas que nous venons d'examiner. La cause de ce traitement différent doit être recherchée dans la nature du phonème qui précédait la diphtongue. En effet, comme l'a montré M. Chlumsky, il est impossible de fixer la limite de la consonne et de la voyelle dans les combinaisons continue + voyelle (*La Parole*, année 1902, p. 483). La définition de ces consonnes donnée *op. cit.*, p. 487 (« une combinaison de la voyelle et du bruit consonantique ») éclaire ces faits : la consonne contenait dans son articulation la première partie de la diphtongue. Les notations par *a* mettent en évidence la seconde partie de la diphtongue, qui portait l'accent d'intensité (cf. ci-dessous, ch. IV, iv).

[u]

Nous allons examiner la notation de [u] accentué ou non.

NORD DE LA TRANSYLVANIE. **H**, **CV** et **TM** : alternances *o/u* pour noter [u] (Candrea, *Psalt.*, I, p. xlix et Densusianu, *Hist.*, II, p. 73).

S, cop. A : notation par *o* de [u] (trois exemples, Candrea, *op. cit.*, p. xxxi) ; cop. B : [u] est noté régulièrement par *u* ; cop. C : alternances *o/u* pour noter [u] inaccentué (Candrea, *ibid.*, p. xxxvi-xxxvii).

Dans **V** et **TB** [u] est noté régulièrement par *u*.

Gloses B : alternances *o/u* pour noter [u] accentué ou non (p. 744). Cette notation apparaît à Bistrița et à Săliște (Maramureș) ; v. **LB**, introd., § 25.

MOLDAVIE. Les alternances *o/u* pour noter [u] accentué ou non apparaissent à Cîmpulung et dans le N.-Ouest de la Moldavie (**LB**, introd., § 25).

Sans localisation précise, 1591 : alternances *o/u* (*mărturisim*, partout, et *mărtorisit-au*, p. 320), **DH**, XI, 317 ss., n° 448 (Luca Stroici).

d. Botoșani (Botoșani), 1615 : *mărtorisim*, 29, l. 10-11, **DR**, 29, n° 33 ; Ștefănești, 1614 : *mărtorisim*, **DR**, p. 23, l. 4.

d. Dorohoi (Hirlău), 1625 : [u] noté par *o* et *vinul*, p. 108, l. 9, **DR**, 107, n° 120.

d. Iași (Iași), 1612 : *scolatu*, p. 17, l. 16, **DR**, 17, n° 19 ; 1621 : *martorisim*, l. 3, **DR**, 59, n° 67 ; 1626 : alternances *o/u* : **DR**, 122, n° 139.

d. Neamț (Călugăreni), 1625 : [u] est noté par *o*, **DR**, 110, n° 123.

d. Putna (Coțofenești), 1592 : alternances *o/u* pour noter [u] et [u] (*precom*, *vândutu*, *satoloi*, *locol*, etc.), **Arhiva**, I, p. 248-249 ; Ruginești, 1603 : *com* (= cum), **DR**, 7, n° 8.

d. Roman (Brițcani), 1575 : *mărtorisim*, **DH**, XI, p. 197, n° 5 ; Roman, 1608 : [u] est noté par *o* : **DR**, 11, n° 12 ; Săcueni, 1607 : alternances *o/u*, **DR**, 10, n° 11 ; 1625-1627 : [u] est noté par *o* : **DR**, 143, n° 158.

d. Tecuci (Liești), 1627 : [u] est noté par *o*, **DR**, 136, n° 150.

· Bessarabie (Tighina), c. 1587 : [u] est noté par *o*, **SD**, V, p. 391.

SUD DE LA TRANSYLVANIE. VALACHIE. Les textes de Coresi ne présentent pas de notations par *o*.

Săliște (d. Sibiiu), 1601-1602 : *scolatu*, **SD**, IV, 15, n° 26.

VALACHIE. d. Muscel. Cîmpulung, 1521 : *loi* (= lui), **LN**.

[u] est noté régulièrement par *o* à Mircești (d. Vlașca) en 1606 : <a>*vot*, *Robol*, *mătoșa*, *molți*, *boni*, etc., **CB**, I, 151, n° 26.

BANAT. **PO** et **T** notent régulièrement [u] et [u] par *u*. Notation par *o* dans **PO** : (*vor*) *fora* (Cipariu, *Analecte*, p. 70).

Commentaire

Ces faits seront examinés en même temps que ceux qui se rapportent à la notation de [o].

[o] inaccentué

Tous les textes (v. Densusianu, *Hist.*, II, p. 89-91 et *LB*, introd., § 24) notent la voyelle de timbre [o] par des alternances *o/u*.

Notation par *u*. MOLDAVIE, sans localisation précise, 1591 : *dumnie*, **DH**, XI, 317, n° 448 (Luca Stroici) ; d. Putna (Făurei ?), 1592 (?) : *hutărătu*, **DR**, p. 3, l. 11.

Commentaire

M. Candrea admet que les notations par *o* de [u] accentué ou non expriment un phonème rapproché de [o] (*Psalt.*, I, p. cxxxvii). C'est aussi l'avis de M. Densusianu : « cela laisse supposer, nous dit-il, une prononciation spéciale de *u* dans quelques régions... c'est-à-dire un son intermédiaire entre *u* et *o* » (*Hist.*, II, p. 73).

Cette limitation n'est pas confirmée par les exemples que nous avons recueillis : les notations par *o* et par *u* sont générales ; [o] arrivé à sa limite de fermeture a été traduit par la lettre qui notait la voyelle de timbre [u]. Cette notation n'exprime pas la prononciation [u], de même que la lettre *o* ne note pas nécessairement le phonème [o] : il semble établi, seulement, que la notation des voyelles sombres [o] et [u] par les alternances *o/u* traduit un flottement de l'écriture entre deux lettres qui notent des phonèmes dont les articulations sont très rapprochées. Ce fait d'écriture est commun à l'ensemble du domaine daco-roumain.

II

NOTATION DE LA NASALITÉ

La nasalité des voyelles accentuées est marquée de diverses façons. Dans son étude *Despre nasalisare și rotacism*, M. Procopovici a examiné dans le détail le rôle attribué à la lettre ↑ comme indice de la nasalité (*AARom.*, XXX, littér., p. 267-270). Voir aussi Densusianu, *Hist.*, II, p. 116 et mon *Étude*, p. 45.

Nous allons examiner tour à tour la façon de noter la nasalité des voyelles postérieures fermées [i] et [u] et ensuite la notation zéro.

[i]

[i] initial + occlusive nasale + occlusive (ou mi-occlusive). Il s'agit des notations qui intéressent la préposition *în* et les mots tels que *început*, *întunerec*, *împărat*, etc. On trouve dans les textes du xvi^e siècle des graphies telles que *împărat*, *un părat* (= *un împărat*), *dela păratul*, etc. (Densusianu, *Hist.*, II, p. 137-138).

Commentaire

Pour expliquer ces notations M. Densusianu (*op. cit.*, p. 31-32 et l. c.) part du fait que [i] ne proviendrait pas du traitement [i] de [i] latin, ce traitement n'étant pas admissible pour [i] inaccentué (cf. Candrea-Densusianu, *Dicț. etim.*, n° 831). Dans *în* et dans les mots tels que *împărat*, etc., la présence de [i] s'expliquerait par prothèse. Les graphies *tunerec*, etc., doivent être expliquées par les liaisons *în *ntunerec* « l'n (m) initiale s'étant confondue avec l'n des mots précédents » (*op. cit.*, p. 138).

Examinons de près ce phénomène.

Si l'[i] initial était tombé, il était impossible d'articuler le groupe initial

occlusive nasale + occlusive (ou mi-occlusive) sans l'introduire à l'aide d'un son ouvrant, lorsque, dans la chaîne parlée, le mot précédant finissait par une consonne. Pour se tirer d'affaire il n'y avait qu'un seul moyen : mettre à profit la qualité sonantique des occlusives nasales. On a eu, à l'initiale, [n] et [m] en fonction vocalique, soit *ŋ*, *ɱ*. Pour l'oreille, ce phonème équivalait à *i* (+ *n*) : la petite aperture de l'[i] et son articulation vélaire, voilée par la nasalité de la consonne suivante, étaient bien faites pour lui attribuer ce rôle ouvrant. Ce phonème a été noté par *↑*.

Ces considérations ne rendent pas compte suffisamment de la complexité du problème. Nous allons examiner le traitement de ces mots dans la phrase, afin de saisir sur le vif les causes qui ont conditionné les traitements différents.

a. A l'initiale de phrase ou dans la phrase, après la coupe, la prép. *in* était frappée par l'accent d'intensité et jouait un rôle autonome (ex. : *in dureri naște-vor feciorii*, « les enfants naîtront dans les douleurs »). Le traitement [i], provoqué par l'action fermante de l'occlusive nasale, serait dès lors justifié.

On est en droit de se demander si dans les polysyllabes tels que *împărat*, etc., l'accent secondaire qui frappe la première syllabe n'a pas joué le même rôle conservateur de l'ancien [i].

b. Dans la phrase, la prép. *in* perdait son rôle autonome quand elle était reliée au mot qui la précédait ; elle participait, à ce titre, à la structure de ce mot. Si la finale du mot précédent était une voyelle, la suppression de la coupe syllabique a eu pour effet de souder les deux mots de telle façon que la voyelle inaccentuée [i] a été absorbée par la voyelle accentuée du mot précédent.

c. Précédés par le monosyllabe *un*, les mots tels que *împărat*, *îndărăt*, etc., ont subi deux traitements :

1. si le monosyllabe faisait corps avec le mot suivant, on a eu [*ũ^m părat*] ;
2. si le monosyllabe gardait son autonomie, on a eu [*ũⁿ ɱpărat*].

Ces deux traitements sont attestés par les textes du xvi^e siècle (Densușianu, *Hist.*, II, p. 137 et 139).

C'est ici qu'il convient de faire intervenir le principe de la réaction d'une forme sur une autre. La coupe du mot ayant été placée après l'implosive [*ũ^m | părat*], la nasalité de l'*m* (ou de l'*n*) ayant été absorbée par la voyelle précédente et les deux occlusives articulées au même endroit (labiales *mp*, dentales *nd*, *nt*, etc.), il s'en est suivi que le sujet parlant a considéré comme support phonique du mot « empereur » les éléments qui suivaient la coupe du mot, à partir de l'explosion du [*p*] : *părat* (l'abrègement montre que le

dissyllabe était suffisant pour porter le sens du mot). Cette forme ayant été isolée et douée d'une existence propre, pouvait être introduite là où elle n'est pas justifiée par la phonétique, c.-à-d. dans des combinaisons telles que *činstiț părat*, etc. Inversement, la réaction de la forme pleine a amené son introduction là où l'on s'attendrait à avoir des formes abrégées.

[*ũ*]

Le pronom indéfini et le nom de nombre *un* sont notés de diverses façons : *un*, *u↑*, *u*. Ces notations apparaissent le plus souvent dans le même texte, concurremment. La notation par *u* a été relevée par M. Densusianu (*Hist.*, II, p. 118) dans les textes provenant du Nord de la Transylvanie (**CV**, **S**, **H**, **TM**, **TB**), du Sud de la Transylvanie et de la Valachie (**EC**) et du Banat (**PO**). On rencontre des graphies analogues à Cîmpulung (Bucovine), dans le Nord-Ouest de la Moldavie, à Bistrița et à Suciul de sus (Transylvanie, d. Solnoc-Dobîca). Voir **LB**, introd., § 30.

Commentaire

La notation par *u* est certainement un fait d'écriture. Pour l'expliquer, il faut partir des liaisons dans lesquelles *un* inaccentué était uni par proclise au mot suivant, ouvert par une occlusive nasale. L'analyse du mot élargi par cette préfixation s'est faite dans le sens du report de la nasalité sur le mot suivant ; l'écriture a noté une voyelle orale. La notation par *u* a été introduite ensuite là où elle n'était pas justifiée par la phonétique (*u călătoriu*, *u țeas*, etc., Densusianu, *l. c.*), par réaction de la forme abrégée (*u*) sur la forme pleine (*un*).

Notation zéro

Je traiterai ici de la notation zéro, c'est-à-dire des graphies qui omettent de noter l'occlusive nasale. Cette notation apparaît dans les textes suivants :

N. DE LA TRANSYLVANIE. La notation zéro est employée quelquefois dans **H** (Densusianu, *Hist.*, II, p. 127), **S**, cop. B, **V**, **CV**, **TM** (Candrea, *Psalt.*, I, p. CLVII-CLVIII) et dans **gloses B** :

mâca (= mîncă), p. 730 ; *arrucat* (= aruncat), 730 ; *rrăd* (= rînd), *netusă* (= netunsă), *cădu* (= cînd), 733 ; *gădêște* (= gîndește), *rrășpos* (= răspuns), 734 ; *tăplă-se* (= tîmplă-se), 735 ; *dobădă* (= dobîndă), *smetală* (= sminteală), 736 ; *skiba* (= schimba), 738. Notation par *n* : *rrând*, 731 ; *rrând*, 732 ; *la dînsb*, 734 ; *cândb*, 730.

Bistrița, commencement du XVII^e s. : *de<n>tre*, *↑raitè* (= îraintea), **LB**, n° 18.

MOLDAVIE. N.-Ouest de la Moldavie, 1617 : *naile, curod* (= nainte, curînd), **LB**, n° 46.

Cîmpulung, commencement du XVII^e s. : *araçet* (= argint), **LB**, n° 9 ; *rădu* (= rîndu), *la des* (= la dînsu), **LB**, n° 10 ; *străsore* (= strînsoare), **LB**, n° 15 ; 1616 : *dășei, atoçe* (= dînșii, atunçe), **LB**, n° 41 ; *ude, detr'(a-cocè)* (= dintr'acoace), **LB**, n° 42 ; c. 1620 : *încuğurat* (= înconjurat), **LB**, n° 50.

M^{re} de Moldovița, 1595-1622 : *ikes<ă>* (= închisă), **LB**, n° 29.

Roman, 1608 : *au copărat* (= au cumpărat), **DR**, p. 12, l. 3. Cf. la lettre écrite par Vasile Lupu à son frère, datée de Constantinople, 1654 : *cîstitul, ude, pretru* (3 fois), *amite* (= cîstitul, unde, prentu, aminte), **SD**, IV, 30, n° 40.

SUD DE LA TRANSYLVANIE. VALACHIE. M. Densusianu, *Hist.*, II, p. 127 a relevé quelques exemples de notation zéro dans **C**².

d. Sibiiu (Săliște), 1601-1602 : *amodororu, ude, rădulu* (2 fois), *tiplatu, pămeture, lucă, căpu, cădu* (= amîndoror, unde, rîndul, tîmplat, pămînturi, luncă, cîmp, cînd), **SD**, IV, 15, n° 26 et 16, n° 27.

BANAT. Voir les exemples recueillis par M. Densusianu, *Hist.*, II, p. 127.

Commentaire

Afin d'interpréter ces faits, il convient de prendre en considération, parmi les éléments constitutifs de l'occlusive nasale :

1. l'abaissement du voile du palais ;
2. le point d'occlusion.

Le point d'occlusion varie suivant la nature de la consonne suivante. L'abaissement du voile du palais est d'autant plus accentué que la voyelle précédente est plus fermée. Dans les mots contenant un groupe de consonnes occlusive nasale + explosive, la coupe syllabique tombait entre les deux consonnes. En principe, par conséquent, on devrait avoir implosive-coupe-explosive, soit > | <. Mais il en a été autrement lorsque la consonne suivante était une sifflante dentale ou une chuintante sourde, qui n'offrait pas de point d'appui à l'articulation de l'[n] : dans cette situation, l'occlusive nasale a disparu dans la voyelle précédente, qu'elle a allongée et nasalisée.

La graphie indique ce phénomène par l'emploi de la lettre ↑ ou par l'absence de notation dans les mots *dînsul, dînșii*, etc. Ces notations sont justifiées par la phonétique (v. ch. VIII, v).

Il n'en est pas de même dans les autres cas (*n* + occlusive dentale, labiale, etc.). La notation zéro, dans ces cas, n'est pas justifiée phonétiquement,

en ce sens que l'occlusion de l'[n] n'avait pas les mêmes raisons de disparaître. Mais il ne s'agit pas ici de notations phonétiques : pour le sujet parlant, il était licite de ne pas noter l'[n], du moment qu'il avait conscience de la résonance de la nasalité sur le timbre de la voyelle précédente et que les deux occlusives avaient le même point d'articulation. L'oreille perçoit pour le mot *cînd*, par exemple, une voyelle nasale + une occlusion consonantique qui dure jusqu'à l'explosion du [d]. Voir à ce sujet ci-dessous, ch. VIII, v.

III

VOYELLES NASALISÉES

[i]

Voici les faits qui se rapportent à la notation de [i] issu de [e] suivi de [n] (+ consonne).

N. DE LA TRANSYLVANIE. **H** : alternances *e/i* (ex. : *den*, *di↑n*, *me↑re*, *mi↑re*, *amente*, *mente*, *↑pi↑nși*, *venče*, *veșmintele*), Candrea, *Psalt.*, I, p. XLVIII.

S, cop. **A** : notation par *e* (Candrea, *op. cit.*, p. xxxi); cop. **B** : notation constante par *e*, excepté *den* noté *dîn* et une fois *den* (Candrea, *ibid.*, p. xxxi et xxxv-xxxvi); cop. **C** : notation par *i*. Alternances *e/i* dans *mene* et *mine* (*ibid.*, p. xxxv-xxxvi).

V : notation par *e* (*ibid.*, p. cxxxiii et cxxxv).

CV : alternances *e/i* (*ibid.*, p. lxxxiii).

TM : notation par *e*; alternances *e/i* dans *cuvante* et *cuvinte* (*ibid.*, p. cxxxv).

Gloses **B** : notation par *e* : *čene*, *creștenu*, *cuprende*, *cuvante*, *dēdensu*, *de↑*, *deplenu*, *de↑iâiu*, *de↑tru*, *genre*, *mente*, *nesmentet*, *pre↑*, *prend*, *semente*, *smentală*, *smente* (vb.), *vene* (indicat. prés.). Notation par *i* dans un cas : *di↑ceput* (p. 728).

Bistrița, commencement du xvii^e s. : *den* et *dîn*, *creștină*, **LB**, n° 8; *pri<n>tro*, **LB**, n° 18.

N. du Maramureș, 1602-1617 : *dîn*, **LB**, n° 30.

d. Solnoc-Dobîca (Suciul de sus), 1608 : *de↑* partout et *credința*, **LB**, n° 36.

MOLDAVIE. Sans localisation précise, 1591 : *dîn*, *pren* partout; *deîn*, p. 317; *de înșii*, *cuvinte*, p. 319, **DH**, XI, 317, n° 448 (Luca Stroici); 1593 : *dentru*, *den*, **DH**, XI, 320, n° 449 (L. Stroici); *den*, *deîn*, **DH**, XI, 369, n° 515; 1594 : *čeni* (= cine), **DH**, XI, 490, n° 610; c. 1600 : *mene*, *den*, **SD**, VI, p. 550; 1606 : *den*, **SD**, V, 10, n° 46; 1612 : *mene*, *dîn* et *den*, **Arch. ist.**, I¹, 71, n° 83.

d. Bacău. Adjud, 1631 : *mene* (2 fois), *denainte*, **Arch. ist.**, I^e, 106, n° 147 ; Bacău, 1609 : *din* partout, *denaintea*, l. 14, *credința*, p. 14, l. 6, *p(r)en*, p. 14, l. 4, **DR**, 13, n° 14 ; Cîmpu lui Dragoș, 1623 : *mene*, *den* partout, **Revista istorică**, II, p. 142, n° 4.

Bucovine. Cîmpulung, 1595-1620 : *pren* et *prin*, *ține*, **LB**, n° 3 ; *di↑*, 10 ; *di↑*, *prî↑trū*, 11 ; *printru*, 12 ; *pren*, 13 ; *ține*, 14 ; *prentu*, 15 ; *printro*, 16 ; *den*, *dentr' aiasta*, *pentru*, 17 ; *den* partout, 34-35 ; *prentu*, 35 ; *den* partout, *dentru*, 38 ; *den* partout, 47 ; *pintru*, 48 ; *den*, *pren*, *prent' (acè)*, 49 ; *ține*, *printru*, *din*, 50.

Cuciur (d. Coțmanilor), 1621 : *din*, l. 3, *denaintea*, l. 14, 15, 16, **DR**, 58, n° 66.

Lucaveș, commencement du XVII^e s. : *den* partout, *cuvintele*, *mene*, **LB**, n° 25.

M^{re} de Moldovița, 1595-1622 : *printru* partout, **LB**, n° 26 ; *de↑*, *pe↑tru*, *dentr' (acoče)*, **LB**, n° 29.

Rădăuți, 1609-1615 : *pre↑ntu*, **LB**, n° 39.

Suceava, 1595 : *pre↑ntu*, **LB**, n° 5 ; 1597 : *din*, **CB**, I, 77, n° 13 ; commencement du XVII^e s. : *de↑* partout, **LB**, n° 19 ; *den* partout, *credință*, n° 20 ; *de↑*, n° 21 ; *den*, *prentu*, *dentăi*, *ține*, *credința*, n° 22 ; 1615 : *prentu* ; *ține*, n° 40.

M^{re} de Voroneț, 1616-1631 : *printru*, **LB**, n° 44.

d. Iași. Cotnari, 1618 : *denainte*, l. 10, *den*, l. 12, **DR**, 42, n° 48 ; Cucuteni, 1600 : *din*, *credința*, p. 6, **DR**, 5, n° 6 ; Iași, c. 1600 : *den*, *din*, *cuvinte*, **SD**, XI, 273, n° 12 ; 1608-1617 : *din* partout, **SD**, XI, 276, n° 22 ; 1609 : *mene* mais *credință*, **SD**, V, 80, n° 11 ; 1612 : *mene*, *denaintea*, *den* mais *credință*, p. 18, **DR**, 17, n° 19 ; *din* partout, *credința*, **DR**, 18, n° 20 ; 1616 : *den* partout, *din*, l. 16, **DR**, 30, n° 35 ; 1617 : *dennainte*, l. 8, **DR**, 32, n° 37 ; 1619 : *den* partout, *prentu*, *dentru*, *ține*, l. 15, **DR**, 49, n° 56 ; 1620 : *den*, **DR**, 55, n° 64 ; *denaintea*, *din*, **DR**, 57, n° 65 ; 1621 : *din* partout, *mine*, l. 17, *denainte*, l. 26, *ține* partout, **DR**, 59, n° 67 ; *den* partout, **DR**, 62, n° 70 ; *din* et *denainte* (partout), **DR**, 65, n° 74 ; 1623 : *den* partout, **DR**, 78, n° 89 ; *denaintea*, l. 13, **DR**, 84, n° 95 :

d. Neamț. București (auj. Buhuș), 1598 : *den*, p. 4, l. 3, *arșentiu*, p. 5, l. 1, **DR**, 4, n° 5 ; Tg. Neamț, commencement du XVII^e s. : *den*, **LB**, n° 24.

d. Putna. Coțofenești, 1592 : *din* partout, **Arhiva**, I, p. 248-249 ; Făurei, 1592 : *dentr' (apa)*, *denaintea*, *țineși*, *den* (partout) et *credința*, p. 3, l. 31, **DR**, 2, n° 3 ; Ruginești, 1603 : *denaintea*, *dein*, *dentr' (apa)* et *dinaintia*, **DR**, 7, n° 8 ; Urechești, 1600 : *den* partout, **SD**, V, 7, n° 35.

d. Roman. Brițcani, 1575 ; *denainte*, **DH**, XI, p. 197, n. 5 ; Roman, 1616-1631 : *cuvinte*, *dentru*, **LB**, n° 43 ; 1605 : *den*, p. 8, l. 8, *dintru* par-

tout, **DR**, 7, n° 9 ; 1608 : *deîn, deîntr' (apă)*, **DR**, 11, n° 12 ; Săcueni, 1607 : *den*, p. 10, l. 16, *credența*, p. 11, l. 6, **DR**, 10, n° 11.

d. Suceava, Stolniceni, 1619 : *deîn, deînaintea, denaintea* (partout), *credință*, l. 16, **DR**, 43, n° 49 ; M^{re} Slatina, commencement du XVII^e s. : *prêntru*, **LB**, n° 23.

SUD DE LA TRANSYLVANIE. VALACHIE. Dans les livres imprimés par Coresi, la notation par *i* est la plus fréquente. On relève aussi des notations par *e*. Les prépositions *din* et *prin* sont notées le plus souvent *de↑*, *pre↑* (constamment dans **EC**, v. Cipariu, *Analecte*, p. 1-16 ; un ex. *di↑*, p. 3 ; **C**² : *de↑*, *pre↑*, partout). A part ces exemples, Cipariu a relevé les notations suivantes :

bene (vruiu), **CC**¹ ; *credență*, **CC**² ; *ține*, *↑peng*, *↑penseși*, *↑penși*, *↑venge*, *mene* (2 ex.), *mente* (subst. fém.), *menșiră* (2 ex.), *menși-voiu*, *mormente*, **C**² ; *necredențoasă*, *semențe*, **EC** (*Principia*, p. 373-381) ; *neputență*, **EC** (*Densușianu, Hist.*, II, p. 57).

d. Sibiu. Săliște, 1601-1602 : *deîn, din*, **SD**, IV, 15, n° 26.

VALACHIE. d. Dîmbovița, c. 1595 : *de↑* partout, **CB**, I, 63, n° 10 ; Tîrgoviște, 1605 ou 1608 : *credință* et *denainte*, *credență*, p. 145, n° 25.

Galați, 1571 : *de↑*, *ține*, *di↑*, p. 18, n° 2.

d. Gorj. Tg. Jiu, 1591 : *de↑*, partout, *denaintē* (2 fois), *pre↑prejure*, *cre-dința*, p. 56-58, n° 9.

d. Ilfov. Berilești, c. 1608 : *de↑tr'a*, *de↑*, p. 168, n° 29 ; c. 1609 : *de↑*, *denaintē* partout, *ține*, p. 173, n° 30 ; București, 1579 : *pre↑n* et *pri↑n*, p. 253, 25 ; 1581 : *pre↑n*, *Dințești* et *Dentești* (n. de lieu), p. 255, 27 ; Budești, avant 1600 : *plenu* (= plin), *mene*, p. 94, n° 16 ; Cureștii ou Bogata, 1606 : *din* et *den*, p. 155-156, n° 27.

d. Muscel. Beleți, c. 1600 : *din* partout, p. 101, n° 17 ; Cîmpulung, 1521 : *den*, *pren* partout, *genere* et *uvinte*, *tine*, **LN** ; Corbii de piatră, 1636 : *cre-dență*, **CB**, I, 231, n° 33 ; Vlădești, 1583-1585 : *de↑*, *ține* (= cine), **CB**, I, 38, n° 6.

d. Prahova, Glodeni, 1596 : *de↑* et *den*, *credința*, **CB**, I, 66, n° 11 ; *di↑* partout, *dina<in>te*, p. 72, n° 12.

d. Vilcea, 1608 : *den↑preună*, *din* partout, *prin*, *denainte*, **CB**, I, 159, n° 28 ; Bunești de jos, 1597 : *din*, *den*, *sfentei*, p. 80, n° 14.

d. Vlașca, 1604 : *credință*, *dă↑* partout, *ține*, p. 135, n° 24 ; Mircești, 1606 : *de↑tr'acesta*, *ține*, p. 151, n° 26.

BANAT. Dans **PO** on trouve en règle générale des notations par *i*. J'ai relevé les notations par *e* énumérées ci-dessous (éd. Cipariu, *Analecte*, p. 46-82) :

de↑(n), 22 fois ; *den(b)*, 20 fois ; *dă↑n*, 1 fois (p. 60) ; *di↑*, 1 fois (p. 50) ;

din(b), 3 fois (p. 65 et 70) ; *deṇainte*, 3 fois (p. 59, 68, 75) ; *dinainte*, 2 fois (p. 76, 80) ; *dentăniu* et *deṭ(n)tru*, 6 fois ; *preṭ*, 3 fois ; *pren* (p. 78) et *prin*, 3 fois (p. 56-57).

Dans d'autres mots la notation par *e* est employée plus rarement ; voici quelques exemples :

bene făcătoriu (Cipariu, *Principia*, p. 373) ; *čene*, 2 fois (Cipariu, *l. c.*) ; *tene* (= *tine*), Cipariu, *Analecte*, p. 55, *Principia*, p. 374 ; *a ținē* (= *a ținea*), *Analecte*, p. 64 ; *veșmentele*, *Principia*, p. 377.

Dans **T** on trouve des notations par *i* dans les mots *bine*, *cine*, *cineva*, *cinste*, *creștin*, *deplin*, (*a*) *prinde*, *tine*, (*a*) *ține*. Les alternances *e/i* apparaissent dans la notation des mots suivants :

(*credința*) : *kredintza*, *credintza*, 146, 2 ; 152, 6 ; 154, 1 ; 2 ; 4 ; 156, 10 ; 11 ; 13 ; 158, 13 ; *credentze*, 148, 6 ; *kredentza*, 150, 7.

(*cuvinte*) : *kuuentelor*, 152, 2 ; *cuuente*, 152, 7 ; 156, 4 ; *kuuēte*, 154, 3.

(*din*) : *den*, 148, 3 ; 6 ; 150, 1 ; 2 ; 152, 2 ; 3 ; 5 ; 8 ; 158, 8 ; 162, 3.

(*dintru*) : *dentr'* (*inima*), 152, 2 ; 6.

(*prin*) : *pren*, 158, 8.

(*semințe*) : *sementze*, 156, 2.

Commentaire

Nous allons examiner, tout d'abord, les théories qui ont été proposées pour expliquer ces faits.

M. Tiktin admettait que [*e*] s'était conservé jusqu'au xvii^e siècle (*Studien*, p. 56-57). Pour M. Densusianu, [*e*] avait passé à un son intermédiaire entre [*e*] et [*i*] bien avant le xvi^e siècle. La présence d'un [*e*] dans la syllabe suivante aurait maintenu cette nuance plus rapprochée de [*e*] ; au contraire, [*i*] suivant avait favorisé le passage de [*e*] à [*i*]. Certains parlers, au xvi^e siècle, avaient maintenu ce son intermédiaire, tandis que, d'autres ayant évolué, la notation par *e* n'y correspond plus à la réalité phonétique (*Hist.*, II, p. 65-68). Avant M. Densusianu, MM. Byhan et Weigand avaient soutenu l'existence du phénomène intermédiaire, noté *ï(n)* par M. Byhan (*Weigand's Jb.*, III, p. 19 ; cf. Weigand, *Roman. Jb.*, XIII [1914], I, p. 123).

M. Candrea admet le passage de [*e*] à [*i*] dans tous les mots, excepté dans ceux dont la structure phonique comportait une occlusive labiale + [*e*] + [*n*] (+ consonne) : *duminică*, *vineri*, *cuvinte*, *minte* ; dans ces mots, [*e*] avait évolué vers un son intermédiaire indiqué par les alternances *e/i* (*Psalt.*, I, p. CXXXII-CXXXVI).

J'ai donné ci-dessus p. 52, n. 2, les motifs pour lesquels il n'est pas vraisemblable que l'alternance *e/i* puisse exprimer un flottement de la langue.

La notation par *i* montre bien que le passage de [e] à [i] était un fait accompli au xvi^e siècle. La chronologie du phénomène est traitée ci-dessous, ch. VIII, iv. Le défaut des systèmes d'interprétation proposés, c'est que certains exemples contredisent les règles établies par MM. Candrea et Densusianu. Ainsi, pour M. Densusianu, des graphies telles que *menți-voiu* de C² ou *bene* de PO et de CC¹ sont de fausses analogies (*op. cit.*, p. 68). Les graphies *čene*, *sene*, *tene* gênent M. Candrea. C'est encore l'analogie qui est appelée en aide. Les notations *argēntul*, *aprense*, *credeṇṭă*, *deṇṭi*, *neputenṭi*, *preṇseră*, etc., qui apparaissent, comme nous l'avons vu p. 59 ss. dans des textes variés, seraient des fautes (*op. cit.*, p. CXXXIV).

Dès lors, on est en droit de se demander : quel est l'indice de faute dans ces cas ? Si l'on admet que les notations traduisent un flottement de la langue, comment distingue-t-on une graphie sincère d'une graphie analogique ?

Il semble que M. Pușcariu ait aperçu ces objections. Aussi a-t-il proposé (*Dacoromania*, I, p. 388-390) une interprétation basée sur la constatation suivante : du moment que les graphies traduisent la réalité phonétique, comment concilier ce témoignage avec celui qui nous est fourni par l'histoire de la langue, à savoir que [e] avait passé à [i] dès une époque reculée ? Il en résulte, d'après M. Pușcariu, que le traitement [e] serait un cas de régression phonétique. Cette régression phonétique était-elle donc commune à la totalité du domaine daco-roumain, au xvi^e siècle, puisque la notation par *e* est attestée dans tous les textes ? M. Pușcariu admet la théorie de W. Starkey (*Dacoromania*, I, p. 340-343) suivant laquelle le traitement [e] caractérisait la région rhotacisante, tandis que le traitement [i] s'était maintenu en Valachie. Cette théorie n'est pas confirmée par les faits, et l'examen des exemples que j'ai recueillis ne l'autorise guère. Il y a un second point à relever dans l'étude de Starkey : l'auteur compare, *op. cit.*, p. 343, l'état phonétique du xvi^e siècle à l'état actuel, en l'espèce au timbre [é] pour [i] accentué relevé par M. Weigand dans le Banat, à Tăla (localité 72 de l'*Atlas* Weigand), dans les mots *teṇṇē*^ā (= tine) et *mēṇē*^ā (= mine; Weigand, *Weigand's Jb.*, IV, p. 307, n° XII). Il est toutefois apparent qu'il s'agit d'un fait de parole (cf. d'ailleurs *ibid.*, XV, p. 137) et que nous ne sommes nullement autorisés à le comparer à un état de langue du xvi^e siècle.

Il me reste à exposer mon point de vue.

Si l'on jette un coup d'œil sur les exemples énumérés p. 59 et suiv., on est frappé par le fait suivant : dans tous les textes la notation par *e* apparaît le plus souvent et presque constamment dans les prépositions *din*, *dintru*, *prin* et dans les adverbes *dinainte*, *dintîi*. C'est là, à mon avis, qu'il faut chercher

l'explication des graphies qui nous occupent. Car, à l'encontre des théories de mes prédécesseurs, je me tiens sur un terrain strictement orthographique.

Ces mots sont des composés : *din* < *de* + *în*, *dinainte* < *de* + *în* + *ainte*, *dintîi* < *de* + *întîi*, *prin* < *pre* + *în*. Il est certain que les deux termes des composés étaient déjà soudés au xvi^e siècle : les graphies *din*, *dinainte*, *prin* etc., en sont la preuve. Mais ceci n'empêche pas d'admettre que ces mots étaient encore analysés et sentis comme des composés. Ce sentiment de la composition est indiqué dans les textes où ces mots sont écrits *de* ↑(*n*), *pre* ↑(*n*), etc., ou bien *den*, *pren*, etc. C'est un fait d'écriture qui exprime l'analyse du mot, et non un fait de langue. Ceux qui écrivaient *de*↑(*n*) ou *den*, consciemment ou par tradition, prononçaient *din*. (Ces faits sont tellement frappants que M. Densusianu, *Hist.*, II, p. 102-103, avait admis que le passage de [e] à [i] dans *den*, *pren* s'est effectué plus tard que dans les autres mots). Or, les prépositions *din* et *prin*, notamment, véritables chevilles ouvrières de la phrase, revenaient constamment dans toutes sortes de combinaisons ; grâce à cet usage fréquent, les scribes appliquèrent à d'autres mots l'usage de noter [i] par la lettre *e*. Il n'est pas impossible que dans les traductions la notation *mene* pour *mine* (pr. pers.) soit calquée sur v. sl. *mene* (pr. pers. génitif), comme l'ont proposé MM. Candrea (*Psalt.*, I, p. cxxxiii) et Densusianu (*Hist.*, II, p. 67).

Il y a un fait qui vient appuyer heureusement cette interprétation. C'est la graphie *čenste* pour *činste* que l'on retrouve dans tous les textes du xvi^e siècle (v. des exemples dans **LB**, introd., § 28). On sait qu'à la voyelle nasalisée du v. slave de timbre *e* (notée par *ę*), correspond régulièrement en roumain un [i] + [n]. Ainsi, pour *čestî* on a dr. *cinste* ¹.

La notation par *e* ne saurait avoir, par conséquent, de raison phonétique. C'est un fait d'écriture. Les graphies *bene*, etc., énumérées ci-dessus, p. 62, s'expliquent de la même façon. Le témoignage du Ps. Tordas est très instructif à cet égard : on ne trouve dans ce texte des alternances *e/i* que dans la notation des mots *credință*, *cuvinte*, *din*, *dintru*. Quoique exprimée par l'alphabet latin, cette notation est exactement comparable à celle des textes qui emploient l'alphabet cyrillique et je ne partage pas l'avis de M. Procopovici (*Dacoromania*, II, p. 212-213) qui voit dans ces graphies des notations sincères qui traduiraient un flottement de la langue ². Au surplus, si la notation par *e* dans *cuvente* peut trouver son explication dans la théorie de

1. Cf. Densusianu, *Hist.*, I, p. 270 ; pour le sens du mot on a pensé à v. sl. *čistû*. Dans tous les cas, le traitement roumain [i] + [n] est étymologique.

2. On retrouve la notation par *e* de [i] + [n] dans une lettre roumaine écrite en caractères latins à Braşov, en 1592 : *den*, *deen*, *deenaynye* = *din*, *dinainte* (**DH**, XV ¹, 711, n° 1308).

MM. Candrea et Densusianu, *credeŋă* demeurerait inexpliqué, à moins que l'on n'y voie une faute.

Dès lors, il me semble licite d'attribuer la notation par *e* à une habitude orthographique et d'expliquer cette notation par la façon dont les scribes envisageaient le support phonique des prépositions *din*, *prin*, etc.

[î]

Dans les mots dont la structure phonique comportait une continue (mi-occlusive, sifflante ou vibrante dentale) + [î] accentué + occlusive nasale + occlusive, [î] est noté par *i* dans les textes suivants :

N. DE LA TRANSYLVANIE. **S, H, CV** : *stringe* ; **TB, TM** : *sinġe*, *sint*, *stringe*, *vădzindu* (Densusianu, *Hist.*, II, p. 54 et 68-69).

sinteġi, **EP**, p. 36.

Bistrița, 1600 : *sîmt*, *sămtu* (= *sînt*), **LB**, n° 8.

N. du Maramureș, 1602-1617 : *sîmtă*, **LB**, n° 30.

MOLDAVIE. Sans localisation précise, 1591 : *sântu*, p. 317, *sintem*, *săntu*, p. 318, **DH**, XI, 317, n° 448 (Luca Stroici) ; *sint* (2 fois), **DH**, XI, 218, n° 351 ; 1594 : *sintim* (sic !), **DH**, XI, 490, n° 610 (Pierre le Boiteux).

Cîmpulung, 1604-1618 : *sintem*, *săntu*, **LB**, n° 33 ; *sintem*, **LB**, n° 35.

Bacău, 1609 : *sint*, partout, **DR**, 13, n° 14.

Iași, 1618 : *sint*, **SD**, XI, 89, n° 184.

M^{re} de Neamț, 1616-1617 : *vădzindu*, **SD**, VI, 62, n° 1.

d. Roman. Săcueni, 1607 : *sintu*, l. 24, **DR**, 10, n° 11.

Suceava, 1595 : *sămătu*, *sîmăteġi*, **LB**, n° 4 ; 1601 : *rîndul*, *sintu*, **LB**, n° 27.

M^{re} de Voroneț, 1616-1631 : *sinteġi*, **LB**, n° 44.

Bessarabie (Tighina), c. 1587 : *sîntem*, *semtem*, **SD**, V, p. 391.

S. DE LA TRANSYLVANIE. VALACHIE. *sint*, *sintem* ; *strîmt*, *stringe* dans **EC** et **CC**² (Densusianu, *Hist.*, II, p. 68-69).

VALACHIE. d. Muscel. Cîmpulung, 1521 : *strîmtul*, **LN**.

BANAT. **PO** : *stringă-se*, *strînsul*, p. 46 ; *strîmbă*, p. 72 ; *stringe*, p. 73 ; *strînsed*, p. 75 et 78 (Cipariu, *Analecte*).

Commentaire

Le traitement [i] de [î] apparaît comme une tendance à faire avancer le point d'articulation de la voyelle fermée vers la partie antérieure du palais, sous l'influence des continues articulées sur les alvéoles de la mâchoire supérieure. Il s'en est suivi la substitution du timbre clair au timbre obscur de la voyelle accentuée.

IV

DIPHTONGUES

[e̯a]

Traitement de la diphtongue [e̯a], lorsque la syllabe suivante contenait une voyelle de timbre [a] ou [ă].

N. DE LA TRANSYLVANIE. **H** : alternances *ë/a* ; notation par *a* : *masă* (éd. Candrea, p. 39¹², 134³) ; *țarră* (219²¹) ; *țarra* (184³⁶) ; *čara* (36¹⁵) ; *čaara* (111¹⁵) ; *sara* (50²⁵) ; *demănrața* (89²⁵, 207¹⁷), etc. ; notation par *ë* : *čëra* (126⁵) ; *sëră* (188³⁴) ; *demăreță* (109³⁵) ; *derëptă* (264²⁶⁻³⁰).

S, cop. B : notation par *ë* : *sëră*, *țëră* (Candrea, *Psalt.*, I, p. cxli) ; cop. C : alternances *ë/a*.

V : notation par *a* : *sară*, *țară* (Candrea, l. c.).

CV : notation par *ë* ; un exemple de notation par *a* : *așaptă* (Candrea, *op. cit.*, p. cxl).

Maramureș. Săliște, 1593 : *leșască*, **LB**, n° 2.

Un cas à part est formé par la terminaison *-ească* (3^e pers. du sing. et du pl. du subj. prés.). Tous les textes notent la diphtongue par la lettre *ë*, excepté **V** et **S**, cop. A, où l'on rencontre des notations par *a* (Candrea, *op. cit.*, p. cxxxviii-cxxxix).

La conj. *dacă* est notée *deca* dans **S**, **CV**, **TB**, **TM** (elle n'est pas employée dans **H**) ; *deaca* dans **TM**, *dëca* dans gloses **B**, p. 741.

Moldavie. Sans localisation précise, 1591 : *tocmală*, **DH**, XI, 317, n° 448 ; 1593 : *să margă*, **DH**, XI, 370, n° 515 ; c. 1600 : *tocmală*, **SD**, XI, 274, n° 13.

N.-Ouest de la Moldavie, 1617 : *să trēcă*, **LB**, n° 45.

d. Botoșani. Ștefănești, 1614 : *tocmală*, l. 13, **DR**, 23, n° 25.

Cîmpulung, 1595-c.1620 : *oprëscă*, *trëba*, **LB**, n° 3 ; *čara*, n° 9 ; *ačastă*, n° 10 ; *ăčësta*, n° 12 ; *ačaiă*, *čaiă*, n° 13 ; *trëba*, *ačasta*, n° 14 ; *dëca*, *ačëstă*, n° 16 ; *čiate*, n° 17 ; *ačasta*, n° 32 ; *trăba*, n° 33 ; *leșască*, *čëstă*, n° 37 ; *ačëslă*, *častă*, n° 38 ; *leșescă*, *čestă*, n° 41 ; *časta*, n° 42 ; *să slobodžescă*, n° 47 ; *plătëscă*, n° 50 (les chiffres renvoient à **LB**).

Iași, après 1606 : *deaca*, **AARom.**, XX, hist., p. 492 ; 1612 : *deacă*, l. 19, **DR**, 17, n° 19 ; 1617 : *tocmală*, **Arch. ist.**, I, 13, n° 10 ; 1620 : *leșască*, **SD**, V, 82, n° 19 ; 1621 : *deca*, l. 14, **DR**, 62, n° 70 ; 1622 : *deaca*, **DR**, l. 4, 75, n° 84 ; 1624 : *diaca*, **DR**, p. 96, l. 18.

Lucaveț, commencement du xvii^e s. : *časta*, **LB**, n° 25.

M^{re} de Moldovița, 1592-1622 : *netocmala*, *smintělă*, **LB**, n° 1 ; *dëcasta*, **LB**, n° 26 ; *să treacă*, *domnëavostră*, **LB**, n° 29.

Rădăuți, 1609-1615 : *častă*, **LB**, n° 39.

Roman, 1605 : *deac* (*am văzut*), *să margă*, *tocmală*, **DR**, 7, n° 9.

Suceava, 1592-1615 : *slobodžescă*, *diraptă*, *traba*, *častă*, **LB**, n° 5 ; *ăčesta*, *nègră*, *črèdză*, **LB**, n° 19 ; *Sučavă*, **LB**, n° 20 ; *ăčasta*, *častă*, **LB**, n° 40.

S. DE LA TRANSYLVANIE. VALACHIE. Dans les textes imprimés par Coresi on trouve des alternances *ě/a* : *sěmă*, *țěră*, *țară*, *să margă*. Après [ɛ], [j], le timbre de la voyelle accentuée est noté par *a*. La préposition *dacă* est notée *deca*, *deaca* et *děca* (Densusianu, *Hist.*, II, p. 55 et 58 ; pour *dacă*, v. Candrea, *Psalt.*, II, glossaire, s. v.).

VALACHIE. d. Muscel (Cimpulung), 1521 : *să trēcă*, **LN**.

d. Gorj (Tg. Jiu), 1591 : *daca*, **CB**, I, 57, n° 9.

BANAT. **PO** : alternances *ě/a* : *sěmă*, *sěră* et *samă*, *děca* (Densusianu, *op. cit.*, p. 55 et 59).

Dans **T** on ne rencontre que la notation par *a* : *uaculuy*, 148, 14 ; *sara*, *saca* (= *seacă*), 148, 2 ; *deminatza*, 148, 5 ; *aczaya*, 160, 4 ; *pedapsa*, 160, 5 ; *se pesaske* (= *să pășească*), 162, 5.

Commentaire

Il est hors de doute que la diphtongue avait été monophthonguée en [a] dès avant le xvi^e siècle ; la question n'est pas controversée. Je discuterai quelques points de détail.

La notation par *ě* ou par *a* après les continues sourdes ou sonores est un fait d'écriture ; la nature de l'articulation consonantique qui précédait la diphtongue rend compte de ces notations. Voir ci-dessus, p. 53.

La majorité des textes montre la conservation de la diphtongue lorsqu'elle jouait un rôle grammatical. Ainsi, dans la terminaison du subjonctif présent ou bien, par exemple, dans les mots à alternance morphologique masc. [e]/fém. [ɛa] : *drept* : *dreaptă* (cf. **H** : *derèptă*, mais *masă*, etc.). Si l'on envisage la chronologie du passage de [ɛa] à [a], il est évident qu'il convient de faire la distinction entre ces deux ordres de faits.

La prép. *dacă* forme une classe à part : comme l'a montré M. Drăganu, *Dacoromania*, III, p. 276, cette préposition est un composé : *de* + *ca*. Tant que le mot a été senti comme tel et qu'il a été accentué sur la finale, [ɛ] s'est maintenu. Dès que le sentiment de la composition a disparu, le mot a été accentué sur la première syllabe et [ɛ] a subi l'inflexion [ɛ] → [ɛa]. La notation *dacă* nous montre que, du moins en Valachie, la diphtongue avait été monophthonguée. Nous examinerons ci-dessous, ch. VIII, III, le mécanisme de ce phénomène. Les graphies que l'on trouve dans les autres textes traduisent la façon dont les sujets parlants concevaient ce mot : composé ou non.

[ye]

La diphtongue [ye], lorsque la syllabe suivante contenait une voyelle de timbre [e], est notée par **А**, **Ѣ**, **Ѧ** ou **е**, **ѣ**, **ѥ**.

N. DE LA TRANSYLVANIE. **H** : notation par **Ѣ** (= **А**, Candrea, *Psalt.*, I, p. XLVIII) et par **е**, **ѣ**, **ѥ** : *amiedzădzi, este, miera, pierde, vierme, pelë* (= *pielea*, Candrea, *op. cit.*, p. CXXVI).

S, cop. **A**, **B**, **C** : notation par **А**, **Ѧ**. La notation par **е**, **ѣ**, **ѥ** est employée plus rarement : *piere, ele, este* (Candrea, *op. cit.*, p. XXXI et CXXVI).

V et **CV** n'emploient que la notation par **А**, **Ѧ**.

TB et **TM** : alternances **А**, **Ѧ/ѣ**, **е**.

Gloses **B** : notation par **А** (p. 742).

Bistrița, commencement du XVII^e s. : *tăgădoaste*, **LB**, n° 18.

MOLDAVIE. Sans localisation précise, 1591 : *mueri*, p. 319, *muiare*, **DH**, XI, 319, n° 448 ; 1593 : *muiare*, **DH**, XI, 320 n° 449.

Cîmpulung, commencement du XVII^e s.-1618 : *muare*, **LB**, n° 10 ; *treboește* et *treboiaște*, **LB**, n° 32 ; *apei*, **LB**, n° 34.

Iași, après 1606 : *iapele*, **AARom.**, XX, hist., p. 492 ; 1622 : *iape*, l. 9, **DR**, 72, n° 81.

d. Roman (Săcuieni), 1621 : *miiare*, l. 6, **DR**, 63, n° 71.

d. Vaslui (Toderești), 1624-1625 : *meare* « miel », **SD**, V, 16, n° 71.

S. DE LA TRANSYLVANIE. VALACHIE. Les textes imprimés par Coresi présentent des alternances **А**, **Ѧ/ѣ**, **е**, **ѥ** (Densusianu, *Hist.*, II, p. 56).

VALACHIE. d. Mehedinți (Cerneț), 1599 : *es<le>*, **CB**, I, 88, n° 15.

d. Muscel (Cîmpulung), 1521 : *boari*, **LN** ; Vlădești, 1583-1585 : *bođiarii* (sic !), *iastě, boerii*, **CB**, I, 38, n° 6.

BANAT. **PO** : alternances **А**, **Ѧ/ѣ**. Voici quelques exemples : *muare* (Cipariu, *Analecte*, p. 48) ; *iase, este*, p. 49 ; *ale, muare*, p. 50 ; *muare*, p. 51 ; *muara, mueriei* (2 fois), p. 52 ; *mueriei*, p. 54 ; *vistiariu, vistieriu*, p. 82.

Dans **T**, la diphtongue est notée par *ie* : *iele*, 154, 3 ; *ieste*, 148, 6 ; 154, 9 ; 156, 11 ; 160, 4 ; 164, 3 ; 164, 7.

Commentaire

Les faits témoignent de la prononciation [ye] au XVI^e siècle. C'est l'avis de M. Densusianu, qui se demande, toutefois, si le phénomène était général (*Hist.*, II, p. 56). Cette réserve ne paraît pas devoir être retenue : l'indice phonique étant donné par les notations **ѣ**, **е** ou **ѥ**, les notations par **А**, **Ѧ** et **Ѧ** sont traditionnelles¹. On sait, d'ailleurs, qu'en moyen-bulgare la lettre **А**

1. Sur la notation de la diphtongue [ye] par **ѣ**, v. Densusianu, *Hist.*, II, p. 48.

était employée pour noter les phonèmes [e] et [ya], [ea] ¹. Cette constatation n'est cependant pas suffisante pour prouver que dès le début **Λ** exprimait la diphtongue [ye] ; elle est d'ailleurs incontrôlable.

Il convient d'examiner la théorie de M. Candrea, selon laquelle [ya] aurait été conservé jusqu'au xvi^e siècle (*Psalt.*, I, p. cxxvi et cxxxı). M. Candrea se base sur le témoignage de **V** et de **CV** qui ne connaissent pas d'alternances. Mais la valeur de ce témoignage est contredite par les textes provenant de la même région, qui présentent l'état phonétique évolué (v. les notations de **H**, ci-dessus, p. 68). J'ai réuni dans **LB**, introduction, § 22 les exemples de notations par **Λ**, **IA** et **e** de la diphtongue [ye] dans la 3^e pers. du singulier de l'indicatif présent du verbe « être ». La notation *este* apparaît dans une seule pièce ; c'est la seule notation sincère, tandis que les autres sont traditionnelles.

Il y a des mots qu'il faut exclure du débat : ce sont les emprunts au slave tels que *aiave*, *boier*, *iesle*, *prieten*, etc. La notation par **Λ** ou par **IA** est une simple transposition de l'orthographe des mots slaves *jave*, *boljar*, *jasli*, *pri-jateli*, etc. (v. Candrea, *Psalt.*, I, p. cxliii). Elle n'a, par conséquent, aucune valeur phonétique.

Le témoignage de **T** est particulièrement précieux : la diphtongue est notée scrupuleusement par *ie*. Cette notation apparaît aussi dans **PO**, à côté de la graphie traditionnelle.

[wa]

La diphtongue [wa] est notée par les lettres *oa*, *ua*, *o* et *ō*.

N. DE LA TRANSYLVANIE. H : alternances *ua*, *oa/o*, *ō* (Candrea, *Psalt.*, I, p. xlix).

S, cop. **A** et **C** : alternances *oa/ō* (Candrea, *ibid.*, p. xxxı et xxxvi). **Cop. B** : notation par *oa* (*ibid.*, p. xxxvi).

V : notation par *o* et *ō* (*ibid.*, p. xlv).

CV : notation par *oa*. La notation par *o* est employée rarement (*ibid.*, p. cxli).

TM : alternances *oa/o*, *ō* (*ibid.*, l. c.).

Dans **EP** la notation par *o* est employée fréquemment (p. 36).

Gloses B : alternances *oa/ō* (notation par *oa* : *glōabă*, *dōarră*, *foarte*, p. 737 ; *viōara*, p. 741).

MOLDAVIE. Sans localisation précise, 1593 : *oa* partout et *pote* (= poate), **DH**, XI, 369, n° 515 ; 1594 : *oa* partout, **DH**, XI, 490, n° 610 ; 1615 : alternances

1. Bogdan, *Braşov*, p. xxxı, Vondrák, *Altkirchensl. Gr.*, p. 144-145 et V. Jagić, *Arch. f. slav. Phil.*, XXXVII, p. 535.

o/oa, **Arch. ist.**, I¹, 128, n° 186 ; c. 1600 : *omeni*, **SD**, VI, p. 550 ; 1612 : notation par *o*, **Arch. ist.**, I¹, 71, n° 83.

N.-Ouest de la Moldavie, 1617 : notation par *o*, **LB**, n° 45 et 46.

Bessarabie (Tighina), c. 1587 : *o* partout, **SD**, V, p. 391.

d. Bacău. Bacău, 1609 : *oa* partout, **DR**, 13, n° 14 ; Bălăceni, 1616 : *scri-soarea*, p. 30, l. 1, **DR**, 29, n° 34.

d. Botoșani. Botoșani, 1615 : alternances *o/oa*, **DR**, 29, n° 33 ; Ștefănești, 1614 : *o* partout, **DR**, 23, n° 25.

Cîmpulung, commencement du XVII^e s.-c. 1620 : alternances *o, ô/oa* ; voir **LB**, introd., § 33.

Cuciur (Bucovine, d. Coțmanilor), 1621 : *oa* partout, **DR**, 58, n° 66.

d. Iași. 1628 : *fomețea*, **SD**, V, 14, n° 60 ; Cotnari, 1618 : alternances *o/oa* (*noastră* et *noastră*), **DR**, 42, n° 48 ; Cucuteni, 1600 : *scrisoare*, l. 11-12, **DR**, 5, n° 6 ; Iași, c. 1600 : alternances *o/oa*, **SD**, XI, 273, n° 12 ; 1608 : **SD**, V, 80, n° 12 ; 1608-1617 : **SD**, XI, 276, n° 22 ; 1612 : *oa* partout, **DR**, 17, n° 19 et 18, n° 20 ; 1616 et 1617 : **DR**, 30, n° 35 et 32, n° 37 ; 1617 : **Arch. ist.**, I¹, 13, n° 10 ; 1619 : **DR**, 47, n° 54 ; 1620 : **DR**, 55, n° 64 ; *o* partout, 1618 : **DR**, 40, n° 45 ; **SD**, V, 82, n° 19 ; alternances *o/oa*, 1619 : **Arch. ist.**, I², 6, n° 278.

Lucaveț (Bucovine), commencement du XVII^e s. : notation par *o*, **LB**, n° 25.

M^{re} de Moldovița, 1601-1602 : *vostre* et *voastră*, **LB**, n° 28.

d. Putna. Coțofenești, 1592 : *oa* partout, **Arhiva**, I, p. 248-249 ; Făurei (?), 1592 (?) : **DR**, 2, n° 3 ; Ruginești, 1603 : **DR**, 7, n° 8.

Rădăuți, 1609-1615 : notation par *o*, **LB**, n° 39 ; 1628 : *scrisoare* partout, *noastră*, l. 2, *oameni*, l. 6, *noastră*, l. 15, **DR**, 146, n° 161.

d. Roman. 1605 : *oa* partout, **DR**, 7, n° 9 ; Brițcani, 1575 : **DH**, XI, p. 197, n. 5.

d. Suceava. Stolniceni, 1619 : *oa* partout, **DR**, 43, n° 49 ; Suceava, commencement du XVII^e s. : alternances *o/oa*, **LB**, n° 20 ; 1601 : notation par *o*, **LB**, n° 27 ; 1620 : *o* partout, **DR**, 55, n° 63.

M^{re} de Voroneț, 1616-1631 : *o* partout, **LB**, n° 44.

S. DE LA TRANSYLVANIE. Făgăraș, 1599 : *noastră*, **LB**, n° 6 ; Săliște (d. Sibiiu), 1601-1602 : *fome* (= foame), **SD**, IV, 15, n° 26.

S. DE LA TRANSYLVANIE. VALACHIE. Dans les livres imprimés par Coresi on trouve des alternances *oa/o, ô* (Densusianu, *Hist.*, II, p. 48).

VALACHIE. Sans localisation précise, 1560 : *Brânzoae*, **CB**, I, 245, 12 ; 1563 : alternances *o/oa*, **CB**, I, 248, 16.

d. Dimbovița, c. 1595 : notation par *oa*, **CB**, I, 63, n° 10 ; Tîrgoviște,

1556: *Scărișoară*, **CB**, I, 244, 10 ; 1582 : notation par *oa*, **CB**, I, 256, 28.

Galați, 1571 : alternances *oa/o*, **CB**, I, 18, n° 2.

Gorj. Tîrgu-Jiu, 1591 : notation par *oa*, **CB**, I, 56, n° 9.

d. Ilfov. București, 1563 : *Butișoară* (n. de lieu), **CB**, I, 246, 15 ; 1571 : *comōară*, **CB**, I, 251, 19 ; 1573 : *seliștoōara*, *potcoavă*, **CB**, I, 252, 21 ; 1576 : *comoară*, *butișoară*, **CB**, I, 253, 23 ; 1579 : *coada*, **CB**, I, 253, 25 ; 1580 : *cășcoare*, **CB**, I, 254, 26 ; 1581 : *coada* et *cășciure* (= căscioare), **CB**, I, 255, 27 ; Berilești, c. 1608 : notation par *o*, **CB**, I, 168, n° 29 ; c. 1609 : **CB**, I, 173, n° 30 ; Budești, avant 1600 : notation par *o*, **CB**, I, 94, n° 16 ; Cureștii ou Bogata, 1606 : notation par *oa*, **CB**, I, 155, n° 27.

d. Mehedinți. Cernet, 1599 : alternances *oa/o*, **CB**, I, 88, n° 15 ; Negești, 1549 : notation par *oa*, **CB**, I, 242, 28.

d. Muscel. Beleții, c. 1600 : notation par *o*, **CB**, I, 101, n° 17 ; Cîmpulung, 1521 : *tote*, *omini*, *vostre*, **LN** ; Corbii de piatră, 1636 : notation par *o*, **CB**, I, 231, n° 33 ; Vlădești, 1583-1585 : alternances *oa/o*, **CB**, I, 38, n° 6.

d. Prahova. Glodeni. 1596 : notation par *o*, **CB**, I, 66, n° 11 ; notation par *oa*, **CB**, I, 72, n° 12.

d. Vilcea. 1608 : notation par *oa*, **CB**, I, 159, n° 28 ; Bistrița, 1573 : notation par *oa*, **CB**, I, 23, n° 3 ; Buneștii de jos, 1597 : alternances *oa/o*, **CB**, I, 80, n° 14.

d. Vlașca. 1604 : notation par *oa*, **CB**, I, 135, n° 24 ; Mircești, 1606 : notation par *o*, **CB**, I, 151, n° 26.

BANAT. **PO** : alternances *oa/o*, *ō* (Densusianu, *Hist.*, II, p. 48). Exemples de notations par *o*, *ō* : *tōte*, p. 48 ; *ōmeny*, p. 66 ; *nōstre*, p. 82 (Cipariu, *Analecte*). **T** note régulièrement [*wɑ*] par *o* : *tota*, 146, 8 ; *omeny*, 146, 9 ; *morte*, 148, 14 ; *flore*, 148, 2 ; *se more* (= să moară), 148, 4 ; *nu pote*, 148, 4 ; *nopte*, 150, 3, etc.

Commentaire

M. Densusianu suppose que les alternances expriment un [ō]. Les textes qui emploient la notation par *o* proviendraient des régions qui ne connaissent pas la diphtongue [*wɑ*] (*Hist.*, II, p. 48) ¹. M. Candrea est du même avis : la région rhotacisante connaissait au xvi^e siècle l'[ō], attesté aujourd'hui dans la Țara Oașului (*Psalt.*, I, p. CXLII-CXLIII).

Les faits ne justifient pas cette interprétation. En effet, si l'on admet que les alternances notent un phonème intermédiaire, il s'ensuit que ce phonème était commun à l'ensemble du domaine daco-roumain au xvi^e siècle, puisque

1. Sur la nature de cette diphtongue, v. ci-dessous, ch. VIII, 1 et fig. 12 et 12 bis.

nous retrouvons cette notation dans toutes les régions. Quant à la théorie elle-même, voir ci-dessus, p. 52, n. 2. Je vois dans la notation par *o*, *ō* un fait d'écriture. L'emploi de ces lettres était dicté par une règle orthographique transposée du slave en roumain, mais la notation de la diphtongue par *o*, *ō* est une innovation des scribes roumains (dans la graphie cyrillique *o* et *w* notent des monophthongues; cf. Bărbulescu, *Fonetica alfabetului cirilic*, p. 404-407).

Certaines régions connaissaient-elles l'[*] au xvi^e siècle ? C'est bien possible. Mais on ne saurait préciser quelles étaient ces régions, parce que, en regard des textes qui emploient la notation par *o*, *ō*, il y en a d'autres, provenant de la même région, voire de la même localité, qui emploient la notation par *oa*.

V

*U EN FIN DE MOT

La fin de mot est indiquée par les lettres *u*, *ъ*, *ь*, *ѣ* et *o*.

N. DE LA TRANSYLVANIE. Dans **CV** la fin de mot est notée par *u*.

Dans deux cas le jer mou est substitué à cette lettre : *bicleșigъ*, *tuturorъ* (Densusianu, *Din istoria amușirei lui u final în limba română*, Bucarest, 1905, dans *AARom.*, XXVII, littér., p. 2).

Dans **S**, cop. A, *u* est noté régulièrement après un groupe de consonnes.

Après une consonne simple, on relève l'emploi des jers et dans 20 cas la notation par *u* (Candrea, *Psalt.*, I, p. xxxi-xxxii). Les notations des copistes B et C sont capricieuses; ils emploient *u* et les jers, indifféremment (Densusianu, *op. cit.*, p. 4 ss.).

H, **V** (Candrea, *ibid.*, p. xlv-xlvi) et les gloses **B** présentent un état analogue (Densusianu, *ibid.*, p. 21 ss.).

Bistrița, 1600 : *amo* et *amu* (*trimis*), *amu scăpat*, *m'amu rugatu*, *dereptu*, *m'a prinsu*, *dzacu*, *sămtu*, **LB**, n° 8; commencement du xvii^e s. : *dziso*, *a dato*, *rogămo*, *i-a liuato*, *l-au năimito*, **LB**, n° 18.

Suciul de sus (d. Solnoc-Dobîca), 1608 : *căndu*, **LB**, n° 36.

MOLDAVIE. Sans localisation précise, 1602 : *căndu*, **CB**, I, p. 112; -*u* après groupe de consonnes, **CB**, I, p. 117; (écrit à Tîrgoviște) : -*u* après groupe de consonnes et *satu*, **CB**, I, p. 122; 1621 : notation par -*ь*, **CB**, I, p. 225.

d. Bacău, 1581 : -*u* après groupe de consonnes et [w] noté par *u* (*mieu*, *scriu*), **CB**, I, p. 28.

Cîmpulung, commencement du xvii^e s.-1616. a. Notation par *o* : *Cămpol<un>go*, *jeloito*, *Iôno*, *bătrăneloro*, *forato*, *irelo*, *brăbătesco*, *altolo*, *dereptolo*,

dă<n>so, au kemato, l-au eritato, Văscăno, Platono, au grăbitō, i-au tăiatō, au loatō, sânto, cōr(in)dō, diiacolo (= diacul), adevăratō, domno, Cămpulungo, ôprento (= oprit), făcunto (= făcut), dumne<lo>ro, sânto (LB, n^{os} 9, 10, 37, 38, 41, 42).

b. Notation par -u : Ianășu, au fostu, elu, a mârșu, Cămpul-lungu, au fōstu, i-au turnatu, au mănătu, au venitu, pre rându, sântu, negoțu, mă ↑kinu, s'au ↑ndereptatu, târgu, ačestu, trecu, să hrănescu, să jeluescu, bunu, am gășitu, ședu, birăulu (LB, n^{os} 3, 17, 32, 34, 35, 37, 42).

d. Iași. M^{re} Galata, 1588: -u après groupe de consonnes et après consonne simple (susu, stogu), Ъ (egumenъ, oșelъ), notation zéro (covor, etc.); notation par -u, Ъ et notation zéro dans les mêmes mots : auru, aurъ ; covoru, covor ; fānu, fān, CB, I, p. 192 ss.

Suceava, 1595 : au fostu partout, LB, n^o 4 ; 1592-1597 : rumănescu, armenescu, am ↑nșelesu, LB, n^o 5 ; 1597 : amu, CB, I, p. 76.

d. Tutova. Bîrlad, 1588 : fușetū et [w] noté par u dans stau, CB, I, p. 51 ; 1603 : notation par -z, CB, I, p. 130.

S. DE LA TRANSYLVANIE. VALACHIE. Coresi emploie surtout la notation par ꙗ, par les jers, la notation zéro et rarement la notation par u.

VALACHIE. Dans LN (Cîmpulung, 1521) la règle est d'employer la notation zéro : lucrul, Turčilor, cum (2 fois), auxil, ↑păratul, eșit, venit ; seul cum est noté deux fois cumu ; Ъ apparaît à la fin des mots suivants : amъ, prinsъ, vorъ, sântъ, ↑șeleptъ.

Voici les notations que l'on peut relever dans CB, I :

d. Dimbovița, c. 1595 : -u après groupe de consonnes, p. 63 ; Tîrgoviște, 1601 : fostu, p. 108 ; 1605-1608 : -u après groupe de consonnes et stătătoru, p. 145.

d. Ilfov. Budești, avant 1600 : -u après groupe de consonnes et lăsatu, p. 94 ; Cureștii ou Bogata, 1606 : -u après groupe de consonnes et après consonne simple, direptъ, p. 155 ; Berilești, c. 1608 : -u après groupe de consonnes et latu, p. 168 ; 1609 : -u après groupe de consonnes et rogămu, cuvântъ, p. 173.

Galați, 1571 : notation zéro, les fins de mots étant notées au-dessus de la ligne, p. 18.

d. Gorj. Tg. Jiu, 1591 : même observation, p. 56.

d. Mehedinți, 1599 : cumu, p. 88.

d. Muscel. Vlădești, 1583-1585 : -u après groupe de consonnes et luatu, țelu, etc., p. 39 ; Beleți, c. 1600 : Ъ partout, p. 100 ; Corbi de piatră, 1636 : -u après groupe de consonnes et pusu, p. 231.

d. Prahova. Glodeni, 1596 : -u après groupe de consonnes, p. 66 ; même observation et datu, făcutu, etc., p. 72.

d. Vlcea. Bistrița, 1573 : $[-w]$ noté par u : *eu, grău, au*, p. 23 ; Bunești de jos, 1597 : $-u$ après consonne simple (*amu, cumpăratu*, etc.), p. 80 ; 1608 : $-u$ après groupe de consonnes et *călcatu* ; notation par $-z$: *avut^z, luat^z*, p. 159.

d. Vlașca. Mircești, 1606 : $-u$ après groupe de consonnes et *tatălu, lucu* (= loc), etc. ; notation par $-o$: *amo scriso, șerbo, dato, pe^ttro, rămaso*, p. 151.

BANAT. PO : alternances u/z , z (Densusianu, *Hist.*, II, p. 94-95).

T : la fin de mot est indiquée par u ou bien n'est pas indiquée du tout. Voici une série d'exemples :

a. Notation par u . 1. après groupe de consonnes : *kendu* (= cînd), 146, 11 ; *suentu* (= sfînt), 152, 5 ; 7 ; 154, 7 ; 8 ; 156, 1 ; *ueselindu* (= veselind), 158, 13. 2. après consonne : *christinu*, 148, 1 ; 2 ; *hommu* (= om), 148, 2 ; *adc^zutoru* (= ajutor), 154, 6 ; *darulu*, 158, 8 ; *okiloru*, 146, 7 ; *roditoru*, 154, 6 ; *pucynellu*, 146, 5 ; *slobo^zitu*, 153, 8 ; *s^zpurkatu*, 160, 4 ; *uaku* (= veac), 154, 9.

b. Notation zéro. 1. après groupe de consonnes : *kend* (= cînd), 148, 12 ; 160, 3 ; 166, 9 ; *kunoskend* (= cunos^cînd), 162, 9 ; *derept*, 158, 7 ; 10 ; 160, 7 ; 166, 10 ; *suent* (= sfînt), 158, 16 ; 160, 6 ; *uiselind* (= veselind), 146, 5 ; *purczekend* (= purce^cînd), 146, 8 ; *pament*, 148, 3 ; 160, 1 ; *astept*, 162, 2 ; *prind*, 164, 6 ; *rasipešk*, 164, 6. 2. après consonne : *om*, 148, 3 ; *adc^zutor*, 149, 1 ; 162, 3 ; *ferikat*, 156, 14 ; *uak*, 166, 1 ; *drakul*, 152, 8 ; *trupul*, 160, 4 ; *peccat* (= păcat), 162, 3 ; *kum*, 146, 5 ; 148, 5 ; 156, 13 ; 164, 3.

Commentaire

M. Densusianu a tiré de ces faits la théorie suivante, relative à l'amuissement de $[u]$ final issu de $-o$ et de $-u$ latins :

$[-u]$ s'est amui d'autant plus rapidement qu'il était plus éloigné de l'accent dynamique. Le témoignage si différent des textes s'expliquerait par le fait qu'ils proviennent de régions qui se trouvaient à des degrés divers d'évolution ; dans certaines régions, $[-u]$ s'était conservé, tandis que dans d'autres il s'était réduit à $[u]$ ¹.

M. Densusianu enseigne (*Hist.*, II, p. 94) que $[u]$ s'était conservé au xvi^e siècle, tout comme aujourd'hui, après voyelle ou après consonne + $[l]$ ou $[r]$, par ex. dans les mots *bou, codru, implu* (vb.). Ces faits n'ont cependant rien à voir avec le phénomène qui est analysé ici. Dans *bou* nous avons affaire à une semi-voyelle qui forme le deuxième élément d'une diphtongue

1. C'est aussi l'avis de M. Pușcariu, *Litteraturblatt f. germ. u. rom. Phil.*, XXVI, col. 337-338.

décroissante, tout comme dans [rîw, grîw], etc. Dans *codru* et *implu*, -[u] n'est pas sonante et la voyelle a conservé sa valeur pleine ; la nature de l'articulation consonantique qui précédait la voyelle finale explique suffisamment cette conservation pour qu'il soit utile d'insister.

Il s'agit, dans notre cas, de savoir si l'ancien -[u] après consonne s'était conservé avec sa valeur pleine au xvi^e siècle, ou bien s'il s'était amui par suite de la tendance à la fermeture et à l'abrègement des finales non accentuées.

Un premier point qu'il convient de fixer, c'est que l'article masculin et neutre -l est noté l (et non lu) dans les chartes latines provenant de la Hongrie dès le xiii^e siècle, par ex. *Butul* (n. pr.), 1209, *Budul*, 1252 (Densusianu, *Hist.*, I, p. 393), et h dans les chartes slaves, par ex. dans l'acte de donation du Tsar Étienne Dušan (1348) : *Doiulb*, *Daiulb*, *Drajulb*, *Hranulb*, *Oparitulb*, *Nëgulb*, *Stanulb*, etc. (Hasdeu, *Arch. ist.*, III, p. 179).

D'autre part, une série de mots roumains employés dans les chartes slaves provenant de la Moldavie ne montre pas la conservation de l'[-u]. Voici quelques exemples tirés des chartes publiées par I. Bogdan dans *Documentele lui Ștefan cel Mare*, I-II, Bucarest, 1913 : *brad* (Suceava, 1490), I, p. 439 ; *bradul mueriei* (Suceava, 1491), I, p. 488 ; *buor* (ibid.), I, p. 440 ; *lac* (Suceava, 1468), I, p. 127 ; *nepot*, I, p. 144, 301 et 397 (Suceava, 1466, 1487 et 1490).

Ces mots sont orthographiés aussi à la manière slave, c'est-à-dire que la fin du mot est marquée par les jers¹ : *būdōr* (Suceava, 1479), I, p. 221 ; *cumnatъ* (Suceava, 1470), I, p. 152 ; *nepotъ* (ibid., 1488 et 1490), I p. 354 et 442 ; *runcъ* (ibid., 1502), II, p. 210.

Ces notations sont en contradiction avec les notations des textes moldaves du xvi^e siècle énumérées ci-dessus, p. 72-73. Si l'[-ŭ] avait été conservé au xvi^e et au xvii^e siècle, comment se fait-il qu'il ne soit pas noté à la fin du xv^e siècle ; ou bien ne faut-il pas admettre que la notation par u n'avait aucune valeur phonétique ?

Si nous nous reportons maintenant aux textes du xvi^e siècle, il convient de baser notre recherche sur ceux de ces textes qui ne sont pas des copies.

1. Les notations *buoru* (Suceava, 1488), I, p. 334, *cutulu* (ibid., 1468), I, p. 130 et *pisu* (ibid., 1489), I, p. 374, n'intéressent pas la phonétique roumaine. L'introduction de l'-u est un fait de morphologie slave, ces mots ayant été traités de la même manière que les mots slaves et déclinés en cette qualité (thème en -b) ; dans le cas présent l'introduction de l'-u est régie par la prép. *na*, qui demande le locatif, par ex. *na pisu* « à la crête » ou bien *șto est na nem buoru* « (un chêne) sur lequel se trouve le buor » (marque servant à délimiter deux propriétés, borne frontière).

Leur examen ne confirme pas la théorie de M. Densusianu, pour les raisons suivantes :

L'indice d'évolution phonétique, dans notre cas, serait, suivant M. Densusianu, la notation par les jers. Cette notation exprimerait l'[*i] bref, tandis que la conservation de l'[*u] serait indiquée par la lettre *ș*.

Mais si l'on examine des textes provenant d'une localité quelconque, dans les mêmes limites chronologiques, par exemple les pièces écrites à Cîmpulung (Bucovine) énumérées ci-dessus, p. 72-73 ou bien un texte tel que l'inventaire des biens appartenant au M^{re} de Galata (d. Iași; *CB*, I, p. 192 ss.), on est en droit de se demander comment il est possible de trouver dans ces textes un état phonétique tellement différent, à moins d'admettre :

1. que la notation par *u* était traditionnelle et que la notation par les jers représentait la réalité phonétique, à savoir [i], ou bien

2. que l'on notait par *u* l'[*i] et que la notation par les jers n'avait aucune valeur phonétique.

Examinons ces deux hypothèses.

Il convient, tout d'abord, de relever les observations de M. Bărbulescu, *Fonetica alfabetului cirilic*, p. 306-321. M. Bărbulescu a montré avec raison que l'emploi des jers dans les textes roumains, à l'intérieur du mot, pour marquer la coupe, ou à la finale, correspondait à une règle orthographique transposée du slave. Or, déjà en v. slave, les jers « n'étaient plus des *i*, ni des *u*, même très brefs » (Meillet, *Le slave commun*, p. 95). Par conséquent, l'emploi de *ъ* et de *ь* dans les textes roumains du xvi^e siècle ne correspondait à aucune nécessité phonétique. Et M. Bărbulescu fait remarquer, *op. cit.*, p. 313-314, que la transcription des jers par *ъ* (en écriture phonétique) est impropre, puisque en slave leur valeur phonétique correspondait à zéro.

D'autre part, *ibid.*, p. 311-312, il est montré que *ș* notait ou bien la semi-voyelle [w] dans *eu dau* « je donne », par exemple, ou bien l'[*u] plein dans *buň* « bon ».

M. Densusianu a recueilli des exemples tout à fait convaincants d'emploi des jers avec une valeur purement orthographique.

Quel est, alors, l'indice qui permet de distinguer l'emploi de ces signes avec une valeur phonétique de leur emploi sans valeur phonétique ? Cet indice est donné à M. Densusianu par l'histoire de la langue : théoriquement l'amuissement est dû à la position de l'accent d'intensité. Si l'on trouve, par conséquent, des exemples qui confirment la théorie, il en résulte que *ъ*, *ь* notaient l'[*i] toutes les fois que cette notation concorde avec l'enseignement tiré de l'histoire de la langue.

Il convient de faire intervenir ici les considérations relatives à la nature de

l'articulation de la voyelle en fin de mot : existe-t-il des [u] brefs finaux après consonne en roumain ? Je n'en connais pas, pour ma part. Il y a, cependant, une articulation qui ressemble à ce phonème et qui peut même passer pour un [u] plein.

Au cours des recherches expérimentales relatives à la nasalité en roumain, j'ai été amené à prendre comme exemples des mots terminés par des occlusives. J'ai constaté, dans certains cas, que l'explosion consonantique était accompagnée de vibrations vocaliques (on les aperçoit nettement dans les fig. 2-6 sur la ligne qui correspond au souffle recueilli au sortir de la bouche à l'aide d'une embouchure); il s'agit en l'espèce de vibrations vocaliques pri-

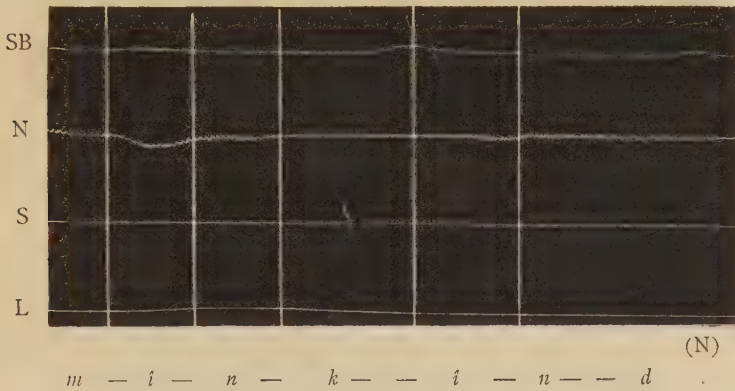


FIG. 2.

mîncînd

Vibrations vocaliques après l'explosion du -d (ligne S).

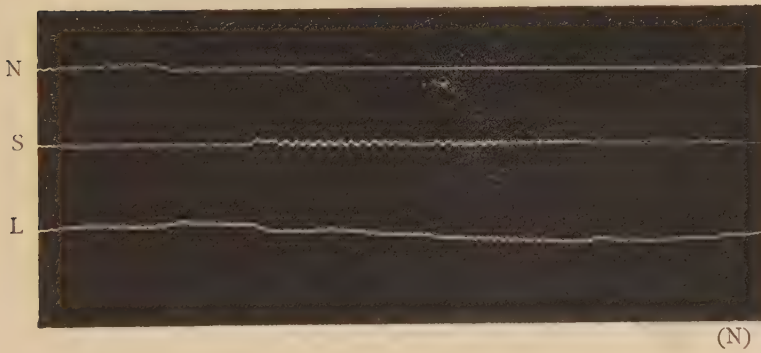


FIG. 3.

împărat

Vibrations vocaliques après l'explosion du -t (ligne S).

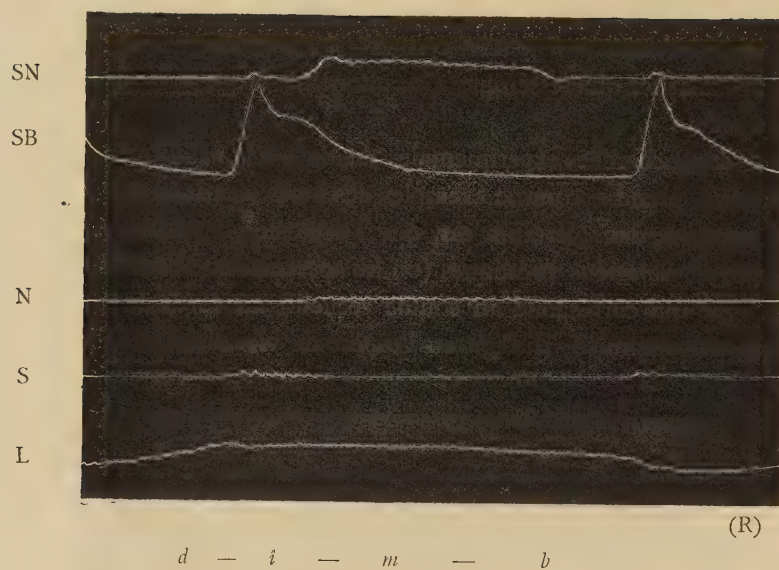


FIG. 4.

dîmb

Vibrations vocaliques après l'explosion du -b (ligne S).

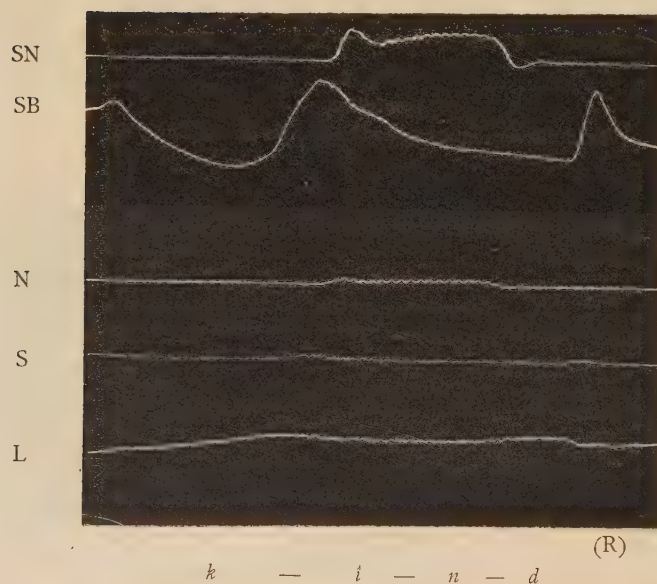


FIG. 5.

kînd

Vibrations vocaliques après l'explosion du -d (ligne S).

vées d'harmoniques¹. L'abbé Rousselot a observé un fait analogue en étudiant l'articulation des consonnes finales du français. « On reconnaît l'explosion sonore, nous dit-il, à la simplicité de la courbe, la voyelle à sa complexité » (p. 76)². L'interprétation de nos tracés ne fait donc pas de doute : les explosives finales enregistrées par nous sont accompagnées d'une émission vocalique de timbre indéterminé. Ces vibrations vocaliques sont-elles perceptibles à l'oreille ? Nous sommes en droit de l'affirmer catégoriquement. C'est ainsi qu'il faut interpréter la notation par -u des prononciations relevées en

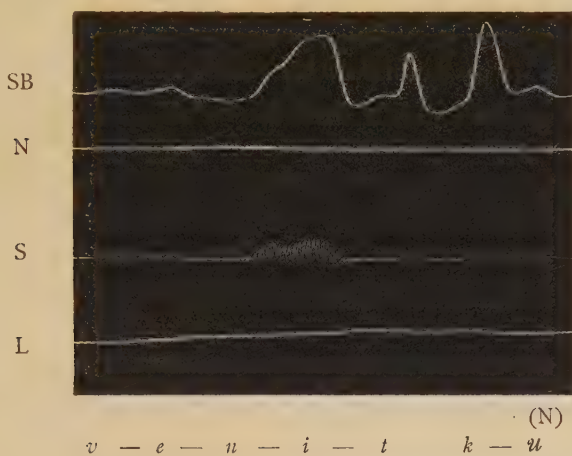


FIG. 6.

venit cu

Vibrations vocaliques après l'explosion du -t (ligne S).

Bucovine et en Transylvanie, dans les mots dont la structure phonique comporte à la finale une consonne + une explosive : *găsescu, pascu, albu, sintu, pămîntu* (Densusianu, *Din ist. amuzîrei lui u final*, p. 30). Dans la Țara Oașului M. Candrea a enregistré à la fin du mot, après une consonne ou un groupe de consonnes, [-u] et [-ũ]. Le nom de nombre *opt* est prononcé (w)optu. Le même individu prononce *făku, făkü* et *făk* (Candrea, *Oaș*, p. 10 et *Psalt.*, I, p. xci). Dans les monts Apuseni (Transylvanie) M. Papahagi a relevé « une faible résonance vocalique » à la fin des mots (*eu*) *iestü*,

1. Pour la comparaison, v. Rousselot-Lacotte, *Précis de prononciation française*², fig. 79 (2) : -a après l'explosion du b, dans *ab*. Cf. Rousselot, *Principes*, p. 513 ss. (observations sur la détente des sonores finales non accompagnées de vibrations laryngiennes).

2. Rousselot, *Syllabation des consonnes finales*, *Rev. de phonétique*, IV, p. 74 ss. La comparaison du tracé des mots *infect* et *abîme*, avec -a final (Rousselot, *ibid.*, fig. 66 et 67) et de nos tracés est probante : dans les deux cas l'émission vocalique est marquée par des courbes complexes que l'on aperçoit sur la ligne qui correspond au souffle bucal. Au contraire, dans *ablatif* (Rousselot, *ibid.*, fig. 68) l'explosion de l'f n'est pas suivie d'une émission vocalique.

mă'mbetü, serinü, verinü (*Grăi și suflet*, II, p. 47). Dans le Maramureș *-[ü]* final apparaît dans les mots *altu* et *optu* (Papahagi, *Maramureș*, p. LVI, § 11). M. Capidan a relevé la présence de *-[u]* après groupe de consonnes en megléno-roumain (*Meglenorom.*, p. 120).

S'agit-il, dans ces cas, de la conservation de l'*-[u]* issu du latin ?

On ne saurait l'affirmer, puisque la nature de l'articulation de la consonne finale explique suffisamment la production de ce phonème. Je serais très embarrassé pour le noter. De fait, il y a des textes qui le notent par *u*, par les jers, et d'autres qui ne le notent pas du tout. Ces notations différentes mettent bien en évidence la difficulté d'exprimer ce phonème par l'écriture. Mais nous ne sommes pas autorisés à admettre que les scribes du xvi^e siècle notaient par *u* le *[u]* plein. La notation par *z*, *ь* n'a de valeur phonétique que là où elle remplace la notation par *u* ; cette constatation amène un résultat pratique, à savoir la possibilité de poser le principe suivant : seules les notations employées pour noter la fin des mots qui comportaient une consonne + une explosive ou une consonne explosive ont une valeur phonétique, dans ce sens qu'elles expriment un phonème difficile à déterminer ; dans tous les autres cas, ces notations sont un fait d'écriture.

On trouve à côté de ces notations l'emploi de *ж* à la finale, habitude orthographique qui caractérise les textes moyen-bulgares, et l'emploi de *o* ; cette notation est employée dans les textes provenant de la Bucovine et du Nord de la Transylvanie. Il n'y a pas de preuves qui nous permettent d'assigner à cette orthographe une origine russe ou ukrainienne, comme le voudrait M. Bărbulescu, *op. cit.*, p. 315-317. La présence de cette notation en Valachie (d. Vlașca, *CB*, I, p. 151) fait difficulté pour cette hypothèse. La notation s'explique d'une manière satisfaisante si l'on tient compte du fait que l'*[u]* est noté par *o* dans ces textes : il s'agit, par conséquent, de la substitution de la notation par *o*, à la finale, à la notation par *u* (v. les exemples recueillis ci-dessus, p. 74 ; le texte de *CB* cité est caractérisé justement par cette notation : *molți, boni*, etc. = *mulți, buni*, etc.).

En général, tous les textes notent l'explosion produite par la détente des occlusives finales. Cette notation apparaît même dans les mots où *-[u]* n'est confirmé ni par l'étymologie, ni par la nature de la consonne finale, par ex. dans **PO** : *denъ, dinъ* (v. ci-dessus, p. 61-62), *orașu* < hong. varos, et dans **T** : *akmussu* (= acmuș), 148, 1 ; 2 ; 150, 7 ; *kipu* < hong. kép, 156, 1. Il est clair que la présence de la notation par *u* ou par les jers, dans ces cas, est due à une règle orthographique, ces lettres étant employées comme diviseurs de mots extrêmement utiles dans une écriture qui ne laisse pas de blancs entre les mots.

CHAPITRE V

FAITS DIALECTAUX

Je me propose d'examiner dans ce chapitre les faits qui ne sont pas communs à tous les textes ; ils caractérisent certaines régions et nous permettent d'établir les traits distinctifs des parlers daco-roumains du xvi^e siècle.

I

VOYELLES

[o]

[o] accentué est noté par *u* ou bien par l'alternance *o/u* dans les textes suivants :

N. DE LA TRANSYLVANIE. **S**, cop. A : deux cas de notation par *u* (Candrea, *Psalt.*, I, p. xxxi).

H et **V** : alternances *o/u*.

S, cop. B et C, **CV**, **TB**, **TM** et les gloses **B** présentent des notations par *o* (Candrea, *ibid.*, p. cxxxvii).

Maramureș. Săliște, 1593 : *Moldūa* (= Moldova), **LB**, n° 2.

MOLDAVIE. La notation par *u* apparaît dans le N.-Ouest de la Moldavie et en Bucovine, à Cîmpulung, au m^{re} de Moldovița et à Rădăuți (v. **LB**, introduction, § 24).

Sans localisation précise, 1591 : *tutururu*, **DH**, XI, 233, n° 358.

Iași, 1626 : *apui*, **DR**, p. 96, l. 14.

d. Neamț. București (auj. Buhuș), 1598 : *tut* (= tot), p. 5, l. 7, *aculea*, p. 5, l. 1, **DR**, 4, n° 5.

S. DE LA TRANSYLVANIE. d. Sibiiu. Săliște, 1628 : *lucu* et *locu*, **SD**, IV, 16, n° 27.

Commentaire

Nous avons examiné ci-dessus, p. 54, la notation analogue de [o] inac-

centué. Ici aussi l'écriture indique par l'emploi de la lettre *u* la fermeture de l'[o] accentué ; mais ces faits ne caractérisent pas tous les parlers du xvi^e siècle. La notation par *u* dans *tute*, *au fust* (= au fost), *u* (n. de nombre) que l'on retrouve en Valachie (Mircești, d. Vlașca, 1606 ; CB, I, 151, n° 26) ne saurait être prise en considération. Dans *tute*, *u* note la diphtongue [wɔ] ; son emploi s'explique par le fait que cette diphtongue est notée dans ce texte par *o*, et nous avons vu p. 54 que [o] est noté quelquefois par *u*. Il s'agit, par conséquent, d'une fausse analogie : puisque [wɔ] = *o* et [o] = *u*, donc [wɔ] = *u* (cf. un cas analogue dans PO, Densusianu, *Hist.*, II, p. 90). La notation par *u* du n. de nombre *o* se réfère à [o] inaccentué. Il faut dire, d'ailleurs, que ce texte est dû au prêtre Tiful, bien connu par ses notations bizarres¹ ; la graphie *au fust* doit être expliquée en tenant compte de la confusion des lettres *o* et *u*, qui est de règle dans ce texte (v. p. 54) ; la notation par *u* est donc un fait d'écriture. Pour *Moldūa*, v. p. 93 (traitement de *v*), il n'est pas certain que l'accent dynamique frappait la deuxième syllabe de ce mot.

[ă]

I. L'alternance morphologique nom.-acc. sing. [a] : gén.-dat. sing. et nom.-acc. pl. [ă] qui caractérise la déclinaison des substantifs féminins qui font le pluriel en -i (*carte* « livre » : *cărței*, pl. *cărți*) est supprimée dans une série de textes. Dans ces textes [ă] accentué est noté par *a* (*cărței*, pl. *cărți*).

N. DE LA TRANSYLVANIE. S, cop. B : notation par *a* ; cop. A et C : notation par *ă* (Candrea, *Psalt.*, I, p. xxxii, xxxviii et cxxix).

H et CV : notation par *a*.

V : alternances *a/ă*.

TM : notation par *ă* ; un seul exemple de notation par *a* (Candrea, *ibid.*, p. cxxviii-cxxix).

MOLDAVIE. Sans localisation précise, 1593 : *parți*, DH, XI, p. 349, n° 483. d. Iași. M^{re} Galata, 1588 : le pl. de *carte* est noté *cărți* ; au gén.-datif on a *cărții*, CB, I, p. 194 (71).

S. DE LA TRANSYLVANIE. VALACHIE. Dans les livres imprimés par Coresi on trouve la notation par *ă*. Cipariu, *Principia*, p. 122-124 a relevé les cas suivants de notation par *a* : *afumari*, C² ; *arătari*, CC² ; *judecatele*, C² ; *sănătateii*, CC¹ ; *fălçile*, C² ; CC².

BANAT. PO : notation par *ă* ; quelques exemples de notation par *a* : *adunari*, *mariei* « mer », Cipariu, *l.c.*

1. Cf. A. Philippide, *Ist. limbei române*, p. 240 ss.

Commentaire

Dans les exemples que nous venons d'énumérer, la variation de timbre de la voyelle accentuée constitue l'alternance morphologique double nom.-accusatif sing. [*a*] : gén.-datif sing. et nominatif-accusat. pl. [*ă*]. L'influence analogique de la forme du nominatif-accusatif singulier rend compte des notations par *a* au lieu de *ă* dans les formes du génitif-datif singulier et du nominat.-accusatif pl., en tant que faits d'écriture. On est en droit de se demander, cependant, si dans le Nord de la Transylvanie cette notation, employée constamment dans **H** et **CV**, ne traduit pas un fait de langue ; les sujets parlants auraient unifié la catégorie grammaticale par la substitution du timbre clair au timbre obscur de la voyelle du cas oblique et du pluriel.

II. [*ă*] inaccentué (ex. *blăstema, lăsa*) est noté par *a* dans les textes suivants :

N. DE LA TRANSYLVANIE. **S**, cop. B : notation par *ă* ; cop. C : alternances *a/ă* (Candrea, *Psalt.*, I, p. xxxvi).

H : alternances *a/ă* (*ibid.*, p. xlix).

V : notation par *ă* ; la notation par *a* est employée rarement.

CV : notation par *ă* ; un seul exemple de notation par *a* (↑*parate* ; Candrea *ibid.*, p. cxliii, Densusianu, *Hist.*, II, p. 75).

EP : notation par *a* : *împarația, pașaste, masură, masurați, cazu, cazură, casa-toriu*, etc. (p. 36).

Gloses **B** : alternances *a/ă* ; notation par *a* : *sa țină, bagat, ca* (= *că*), *branăscă* (p. 744).

MOLDAVIE. N.-Ouest de la Moldavie, 1617 : *daca, pâna* et ↑*kynăcone, sănătoș*, **LB**, n° 46.

Cîmpulung, 1621 : *șadea*, **DB**, II, 3, n° 162.

d. Iași. M^{re} Galata, 1588, **CB**, I, p. 179 ss. : *manastire*, p. 192, 8 ; *manas-tirei*, 204, 292 ; *sacure*, 194, 67 ; *icoana*, 195, 84, 85 et passim ; *margaritar*, 195, 88 ; *sapate*, 195, 91 ; *sărma*, 196, 123 ; 197, passim ; *vladica*, 201, 220 ; *arama*, 203, 287 ; *cupa*, 204, 301 et 309 ; *jumatate*, 206, 343 et 345 ; *giuma-tate*, 210, 443 ; 212, 475 ; *fanina*, 206, 350 ; *malaiu*, 207, 379 ; 209, 416, 210, passim ; *calușei*, 208, 393 ; *armasariul*, 208, 401 ; *madzare*, 209, 417 ; *Draganești*, n. de lieu, 211, 466.

Lucaveț (Bucovine), commencement du xvii^e s. : *vatamanilor*, **LB**, n° 25.

S. DE LA TRANSYLVANIE. Făgăraș, 1599 : *pâna* et *ăcștă, nostră*, **LB**, n° 6.

S. DE LA TRANSYLVANIE. VALACHIE. La notation par *ă* est employée couramment dans les livres imprimés par Coresi. M. Densusianu, *Hist.*, II, p. 103-104 a relevé aussi quelques exemples de notation par *a*.

BANAT. **PO** : notation par $\ddot{a}$; la notation par $\tilde{a}$ est employée rarement (Densusianu, *l.c.*).

Commentaire

Parmi ces notations, il y en a qui sont des faits d'écriture. Ainsi, la notation par *a* s'explique par la transposition de l'orthographe des mots slaves tels que *monastyrji*, *vladyka*, *vatamanü* (petit-russe) ou bien dans les dérivés comme *călușei* « petits chevaux », noté *calușei* par analogie avec la forme *cal*, où l'[a] est étymologique.

Restent à expliquer les autres cas. Ce sont des faits de langue ; le timbre obscur de la voyelle inaccentuée a été assimilé par le timbre clair de la voyelle frappée par l'accent dynamique, qui se trouvait en position forte : ainsi *jumă-tate* → *jumalate*, *dacă* → *daca*, etc. C'est une loi phonétique qui caractérise les parlers moldaves de nos jours. Les alternances sont dues à la rencontre de deux orthographes, dont l'une (la notation par $\ddot{a}$) ne correspondait pas à la réalité phonétique. Il est moins sûr que cette explication soit valable pour les textes où la notation par *a* est employée rarement ; peut-être s'agit-il, dans ces cas, d'un phénomène graphique ou d'un fait de parole qui n'a pas eu de suites. MM. Candrea (*Psalt.*, I, p. CXLIII) et Densusianu (*Hist.*, II, p. 75) supposent que les alternances traduisent un phonème intermédiaire, noté *q* par M. Candrea. Nous avons examiné à la p. 52, n. 2 le principe qui est à la base de cette interprétation. M. Densusianu, *op. cit.*, p. 103-104 a bien mis en évidence le mécanisme du phénomène ; mais s'il y a eu assimilation, l'explication donnée *ibid.*, p. 75 est inutile.

II

DIPHTONGUES

[iɣ]

[i] accentué + [n] est diphtongué en [iɣ] dans les textes suivants :

S. DE LA TRANSYLVANIE. VALACHIE. Dans les livres imprimés par Coresi, M. Densusianu, *Hist.*, II, p. 53 a constaté la diphtongaison de l'[i] dans les mots *ciine*, *mîine*, etc. La non-diphtongaison apparaît aussi dans ces textes, mais plus rarement.

VALACHIE. Sans localisation précise, 1563 : *căinelui* (2 fois), **CB**, I, 248, 16.

BANAT. **PO** : notations analogues à celles employées par Coresi (Densusianu, *l.c.*).

Commentaire

Cette innovation phonétique caractérise les parlers du Sud de la Transylvanie, de la Valachie et de l'Olténie (cf. en Bucovine *păne* et *căni*, **LB**, n^{os} 26 et 27). Les notations par *i* employées par Căresî sont dues aux originaux provenant du Nord de la Transylvanie, à moins qu'elles ne traduisent un flottement de la langue, comme dans **PO**.

[ay], [uy]

[a] et [u] accentués suivis de [n], [r] ou [l] sont diphtongués en [ay], [uy] dans les textes suivants :

N. DE LA TRANSYLVANIE. **S**, cop. C : *căraire*, *căntaire*, *păduire*, *minuine*, etc. (= *cărare*, *cîntare*, *pădure*, *minune*). Voir Candrea, *Psalt.*, I, p. xxxvii. *buinb*, *buine* (= *bun*, *bune*), **EP**, p. 36.

Ms. de Năsăud (copié au xvi^e siècle) : *saile*, *taile* (= *sale*, *tale* ; Drăganu, *Dacoromania*, III, p. 476).

MOLDAVIE. Sans localisation précise, 1593 : *mairi* (pl. ; copie d'une lettre écrite par un inconnu à Pierre le Boiteux), **DH**, XI, 349, n^o 483.

VALACHIE. *maire*, **EL** (Drăganu, *Dacoromania*, III, p. 499).

Commentaire

Ces faits sont examinés ci-dessous, ch. VIII, II.

[qw], [ew], [ɛw], [iw]

Quelques textes notent par la lettre *v* le deuxième élément des diphtongues [qw], [ew], [ɛw], [iw] :

N. DE LA TRANSYLVANIE. **S**, cop. C : *tăv* (= *tău*), Densusianu, *Hist.*, II, p. 50.

MARAMUREȘ. Glod, s. d. : *săvu* (= *său*), **SD**, XVII, n^o 393 ; d. Sătmar. Petreu, 1629 : *ev* *fac* (= *eu fac*), *nu mi-av* *vrut* (= *nu mi-au vrut*), *sav* (= *sau*), *iav* (= *eu*), **DB**, I, 69, n^o 90.

MOLDAVIE. Sans localisation précise (textes écrits par le prince Pierre le Boiteux), 1593 : *iavu* (= *eu*), *mevu* (= *meu*), *răvu* (= *rău*), **AARom.**, XX, hist., p. 444 et 450 (XV) ; *iavu*, p. 342, *evu*, p. 343 (= *eu*), **DH**, XI, 342, n^o 471 ; c. 1594 : *iavu* (= *eu*), *avor* (= *aur*) partout, **DH**, XI, p. 396.

Bucovine. Cîmpulung, 1637 : *nu știv* (= *nu știu*), **DB**, I, 59, n^o 79 ; 1640 : *dav* (= *dau*), **DB**, I, 73, n^o 97. Lucaveț, commencement du xvii^e siècle : *av dat*, *av eșit*, *av făcut*, *av cumțărat*, *sav* (= *sau*), **LB**, n^o 25.

Commentaire

Ces graphies approximatives expriment la semi-voyelle [w]. On retrouve des notations analogues dans un texte roumain écrit par un Italien en 1770 : *ievu* (= eu) partout, **AARom.**, XX, hist., p. 201-203. Pour un demi-lettré ou un étranger la difficulté de noter ce phonème transparaît dans l'écriture.

III

VOYELLES EN HIATUS

Le hiatus [i] | [ă], [u] | [ă], [o] | [ă] a été résolu par la suppression de la coupe syllabique et le développement de la semi-voyelle [w] entre les deux voyelles ; la voyelle finale a formé diphtongue, avec [w] comme premier élément.

MM. Candrea, *Psalt.*, I, p. CLIII-CLIV, et Densusianu, *Hist.*, II, p. 99-100 ont réuni les notations qui expriment ce procès. Voir aussi *LB*, introduction, § 35.

J'en'examinerai ici que la notation par *v* du phonème de transition [w], notation qui exprime le passage de [w] à [v] par le rétrécissement de la partie postérieure du canal buccal, arrivé à sa limite de fermeture.

MARAMUREȘ. Budești, 1619-1620 : *a lov* < *a* > et *a loa*, **SD**, XVII, n° 208 ; Borșa, 1770 : *doavo* (= două), **SD**, XVII, n° 140 ; Călinești, 1764 : *luva* et *lua*, **SD**, XVII, n° 229 (p. 69).

N. DE LA TRANSYLVANIE. *luva* (= a lua), *luvară*, *plovă* (= plouă), *dzuva* (= dziua) et *ploa* (= ploua, vb.), **EP**, p. 36.

BANAT. Dans **PO** M. Densusianu, *Hist.*, II, p. 50 a relevé la notation *ziva* (= ziua).

Commentaire

D'après J. Bogdan, *Conv. literare*, XXV, p. 38-39 les notations de **EP** s'expliqueraient par le fait que le traducteur de ce texte serait petit-russien. M. Densusianu, *op. cit.*, p. 50, a rapproché ces graphies de la prononciation (a) *luva* signalée de nos jours dans le parler des Roumains émigrés en Serbie (v. Giuglea-Vilsan, *Rom. din Serbia*, glossaire, s.v.), en Olténie (d. Mehedinți, *Graiul n.*, I, p. 9, n° XIII) et en Transylvanie, dans les districts Mureș-Turda et Cluj (Drăganu, *Dacoromania*, III, p. 477). M. Drăganu suppose qu'en Transylvanie ce phonétisme serait dû à l'influence du hongrois ; j'y

vois, pour ma part, un fait de parole qui explique aussi la notation de **PO**. C'est pourquoi cette innovation est attestée si rarement.

On ne saurait interpréter de la même façon les notations suivantes :

Bucovine. Cîmpulung, 1637 : *am avudzit, să ne lăvu(dă)m*, **DB**, I, 59, n° 79 ; 1640 : *am avudzit*, **DB**, I, 73, n° 96.

Rien ne justifie, dans ces cas, l'insertion du [v] issu de [w], les deux voyelles étant restées disjointes et non rapprochées dans la même syllabe (cf. J. Popovici, *La Parole*, année 1903, p. 250-251). Le rôle de cette notation est de marquer justement le hiatus. Des notations analogues apparaissent dans les textes dus au prince Pierre le Boiteux, par ex. *avuzi* (= *auzi*), **AARom.**, XX, hist., p. 444.

IV

CONSONNES

Palatalisation des labiales

Le passage de l'occlusive labiale [p] à l'occlusive gutturale mouillée [k̠] et des fricatives labio-dentales [f] et [v] aux constrictives spirantes [ç] et [y] est noté respectivement par les lettres *k*, *h*, *ϕ* (très rarement ; cf. p. 30) et zéro (dans le cas [v] + [y]). On trouve aussi des notations par *bk* dans le cas [p] + [y].

N. DE LA TRANSYLVANIE. **S**, cop. **A** : la fricative labio-dentale sourde du vb. *a fi* est notées par *f*, sauf dans quelques cas où la lettre *h* est substituée à la précédente : *a hi*. Les copistes **B** et **C** emploient la notation par *f* (Candrea, *Psalt.*, I, p. xxxii).

V : *fier* est noté *heru* une seule fois (Candrea, *ibid.*, p. cliv).

Gloses B : notation par *f* et par *h* : *va hi, hiăstră, hiecarele, hieșcum, nerăshirat, a fi, fie, fiind, firu, fîastru* (p. 745).

Bistrița, 1641 : *a hi* partout, **DB**, I, 8, n° 13.

Coșna (d. Cojocna), c. 1650 : *vor hi, aș hi*, **DB**, I, 96-97, n° 128.

Feldra (d. Bistrița-Năsăud), 1639 : *a fi* partout, *hierile* (p. 929) et *fierile* (p. 928), **Conv. literare**, XXXVIII, p. 927-934.

Rodna, c. 1716 : *her* (= *fier*), **DB**, II, 102, n° 370.

MARAMUREȘ. Budești, 1619-1620 : *hie* et *fie*, **SD**, XVII, n° 208.

Berbești, 1759 : *hie*, **SD**, XVII, n° 74.

Borșa, 1717 : *hie* partout, **SD**, XVII, n° 130 ; 1747 : *fie* et *hie*, n° 126 ; 1772 : *hie*, n° 124 ; 1784 : *fie* et *hie*, n° 166 ; 1788 : *fie* et *hie*, n° 165.

Botiza, 1771 : *fie* et *hie*, **SD**, XVII, n° 169.

Breb, 1746 : *fie* et *hie*, **SD**, XVII, n° 178.

Budești, 1647 : *fie* et *hie*, **SD**, XVII, n° 194 ; à partir de 1699 : *hi-voiu*, n° 212.

Cornești, 1821 : *fierbe* partout et *herbe* (p. 79), **SD**, XVII, n° 274.

Glod, 1700 : *Hilip*, *să hie*, **SD**, XVII, n° 389 ; 1741 : *să hie*, *hiru*, n° 392 ; 1762 : *să fie* et *să hie*, n° 387 ; 1767 : *mneu* (= *meu*), n° 391.

Moisei, 1717 : *să hie* et *să-i-fie*, **SD**, XVII, 235, n° 6.

Nănești, à partir de 1784 : *mneu*, **SD**, XVII, n° 509.

M^{re} Peri, c. 1700 : *să hie*, **SD**, XIII, n° 475 (p. 143).

Poeni, 1785 : *să hie*, *a hi* et *fînd*, **SD**, XVII, n° 552.

Săcel, 1732 : *fie* et *va hi*, **SD**, XVII, n° 590.

Săliște, 1748 : *hie*, **SD**, XVII, n° 605 ; 1752 : *să hie* partout, n° 599 ; 1753 : *să fie*, n° 607 ; *să hie*, n° 610 ; 1766 : *Hilipu*, *să fie*, n° 602 ; 1782 : *să hie* et *fie*, n° 606.

Sat Șugatag, 1761 : *Hilipu*, *să fie*, **SD**, XVII, n° 637.

Seieu, 1746 : *să fie* et *a hi*, **SD**, XVII, n° 647.

Vișăul de mijloc, à partir de 1645 : *să hie*, **SD**, XVII, n° 775.

MOLDAVIE. Sans localisation précise, 1591 : *nitrăpolit* (= mitropolit), **DH**, XI, 218, n° 351 ; 1593 : *a hi*, *Filip*, **DH**, XI, 349, n° 483 ; *a hi*, *va fi*, **DH**, XI, 369, n° 515 ; 1608 : *Hilip*, **SD**, V, 11, n° 50 ; 1626 : *să hie*, p. 131, l. 30, *va hi*, p. 132, l. 13, 16, 28, 34, 38, *să hie*, p. 133, l. 10 et *a fi*, **DR**, 131, n° 146 ; 1626-1627 : *Hilip*, **DR**, p. 144, l. 1 ; 1633 : *hie* *ține* *va fi*, *să hie*, *vor hi*, **SD**, V, 21, n° 94 ; c. 1636 : *a hi* et *să fii*, **SD**, XI, 50, n° 16 ; 1654 : *a hi*, **SD**, IV, 31, n° 40 ; 1768 : *kiu* (*de sucmani* ; = *piuă*), **SD**, VI, 65, n° 7.

Dans l'inventaire des biens des monastères moldaves, écrit en 1742 et publié par I. Bogdan (*Buletinul Comisiei istorice a Romîniei*, I, Bucarest, 1915, p. 217 ss.), on peut relever les exemples suivants (le texte publié est une copie due à deux mains différentes) : *kiuă* (= *piuă* « mortier à piler »), noté *kiă* et *kio*, p. 241, 253, 278 ; *piule*, (pl.) p. 233 ; *kiper* (= piper « poivre »), 226, 227, 231, 236, 245, 251, 255, 262, 269 ; *her*, *heru* (= fier « fer »), 227, 239, 244, 245, 248, 255, 259, 265, 266, 275.

N.-Ouest de la Moldavie, 1617 : *va hi*, **LB**, n° 46.

d. Bacău. Bacău, 1609 : *a hi* partout, **DR**, 13, n° 14 ; Grozești, c. 1700 : *kerdut* (= *pierdut*), *Revista istorică*, II, p. 142, n° III ; Tg. Ocna, 1656 : *hier* et *a fi* partout, **SD**, X, 30, n° 2.

Botoșani. Botoșani, 1615 : *Hilip*, l. 1, *să hie*, l. 10, **DR**, 29, n° 33 ; Ștefănești, 1614 : *să le fie*, l. 11, *Hilip*, l. 17, **DR**, 23, n° 25.

Bucovine. Cîmpulung, commencement du xvii^e s.-1640 : *voi hi*, *va hi*, *vor hi*, *să hii*, *să hie*, *să himb*, *să hiți*, *aș hi*, *a hi*, **LB**, n°s 11, 13, 15, 16, 31,

47, 48, 49 ; **DB**, I, 18, n° 22 ; 38, n° 51 ; 49, n° 65 ; 50, n° 66 ; 55, n° 71 ; 59, n° 79 ; 64, n° 86 ; 64, n° 87 ; 73, n° 96 ; **DB**, II, 3, n° 162 ; commencement du XVII^e s. : *vor hi* et *să fii*, **LB**, n° 15 ; *să vie* (= *să hie*), **LB**, n° 10 ; 1636 : *vor hi* et *să fii*, **DB**, I, n° 68 ; 1637 : *ine* (= *vine*), **DB**, I, 59, n° 79 ; 1640 : *să nu in* (= *vin*) et *va vini*, **DB**, I, 73, n° 96 ; 1641-1649 : *hier* (= *fier*), **DB**, II, 7, n° 170 ; 1693 : *her*, **DB**, II, 89, n° 341 ; 1728 : *hieștiține* et *a fi*, **Stefanelli**, p. 32 ; 1784 : *pkiatra* (2 fois = *piatră*), **Stefanelli**, p. 148 ; 1787 : *Pkinăt* (n. de lieu = *Pinet*), **Stefanelli**, p. 170 ; 1802 : *hină* (2 fois = *fină*) et *fičior* (la pièce est une copie datant de 1842), **Stefanelli**, p. 308 ; 1824 : *keptar* (= *pieptar*), **Stefanelli**, p. 384, n° 272.

Cuciur, 1621 : *să hie* partout, **DR**, 58, n° 66.

M^{re} Homor, c. 1640 : *va hi*, **DB**, I, 70, n° 93.

Lucaveț, commencement du XVII^e s. : *herul*, **LB**, n° 25.

M^{re} de Moldovița, 1628 : *să fie* et *a hi*, **DB**, I, 43, n° 59.

Suceava, 1595 : *va hi* et *să fie*, **LB**, n° 4 ; commencement du XVII^e s. : *herul* et *fer* (2 fois), *să fie*, *să fiți*, **LB**, n° 19 ; 1615 : *va hi*, **LB**, n° 40 ; 1622 : *vor hi*, *va hi* et *fiți*, **DB**, I, 41, n° 54 ; 1625 : *a hi* partout, **DR**, 98, n° 109 ; 101, n° 113 ; 1629 : *Hilip*, *vor hi*, *să hiț*, **DB**, I, 45, n° 60 ; à partir de 1638 : *va hi*, **DB**, I, 62, n° 83 ; 1638-1643 : *ar hi*, **DB**, I, 66, n° 88.

M^{re} Sucevița, 1615 : *să-i hie*, **DR**, 28, n° 32, l. 17.

M^{re} de Voroneț, 1616-1631 : *a hi* partout, **LB**, n° 44 ; 1635-1645 : *Hilip*, **DB**, I, 57, n° 76.

Iași, c. 1600 : *a hi* partout, **SD**, XI, 273, n° 12 ; 1609 : *să hie*, **SD**, V, 80, n° 11 ; c. 1610 : *Hilep*, **SD**, XI, p. 119, n. 1 ; 1612 : *vor hi*, l. 18, *să fie*, l. 19, **DR**, 17, n° 19 ; 1619 : *să hie* partout, **DR**, 49, n° 56 ; 1620 : *să hie*, **DR**, p. 56, l. 32, 34 ; **DR**, 57, n° 65, l. 6-7 ; 1621 : *a hi*, l. 14, **DR**, 59, n° 67 ; *vor hi* partout, *ii* (= *viei*), l. 10, 13, *vie*, l. 7, *vii*, l. 10, 11, **DR**, 62, n° 70 ; 1621-1629 : *a hi* partout, **DR**, n°s 72, 74, 84, 85, 86, 101, 104, 105, 106, 134, 135, 137, 138, 148, 149, 152, 159, 163, 173 ; 1631 : *va hi*, *să hie*, **DB**, I, 48, n° 63 ; 1635 : *Hilimon*, **SD**, V, 83, n° 26 ; 1649 : *hii* *astră*, **SD**, V, 220, n° 40 ; 1656 : *hearăl* < *e* > (*morei*), **SD**, XI, 258, n° 5.

d. Neamț. M^{re} Neamț, 1616-1617 : *va hi*, *fie*, **SD**, VI, 63, n° 1 ; M^{re} Pîngărați, 1644 : *kičorul* (3 fois = *piciorul*), **Arch. ist.**, I^r, 87, n° 112.

d. Putna. Făurei (?), 1592 (?) : *a hi*, **DR**, 3, n° 3.

d. Roman. Roman, 1608 : *să-i hie*, **DR**, p. 12, l. 4 ; 1627-1628 : *să hie*, **DR**, 156, n° 172, l. 10 ; Săcueni, 1607 : *să hi* < *e* >, **DR**, p. 11, l. 6.

Tg. Siretului, 1643 : *hii* (*di suflet*), **SD**, V, 219, n° 37.

d. Suceava. M^{re} Slatina, commencement du XVII^e s. : *să hiți*, **LB**, n° 23.

d. Vaslui. Toderești (probablement d. Vaslui), 1624-1625 : *să hie, va hi, să hii*, **SD**, V, 16, n° 71.

Bessarabie. Tighina, c. 1587 : *să no vă hee, să hefi*, **SD**, V, p. 391.

Commentaire

M. Densusianu, *Hist.*, II, p. 112, soutient que la palatalisation des labiales, étant une innovation très ancienne, aurait dû transparaître dans la graphie pour toute la série des occlusives labiales et des fricatives labio-dentales. Or, seule la fricative sourde est notée par *h*. M. Densusianu en conclut que les scribes, soucieux de se conformer à l'usage de la langue écrite, avaient reculé devant la notation par *k*, *g*, etc., ces phonèmes étant trop éloignés des sons primitifs, tandis que *[ç]* s'éloignait moins de *[f]*.

Les faits ne justifient pas cette interprétation.

Si les scribes avaient reculé devant la représentation graphique des occlusives ou des fricatives palatalisées, on se demande pourquoi ils ont noté le rhotacisme, innovation tout aussi aberrante. M. Densusianu laisse entendre que les clercs se conformaient à l'usage de la langue écrite ou du moins de la langue commune. Mais une telle influence n'est pas attestée pour le xvi^e siècle (cf. p. 52). Enfin, on n'aperçoit pas les raisons qui justifieraient la distinction que M. Densusianu veut établir entre le traitement *[ç]*, d'une part, et les autres traitements, d'autre part.

Selon M. Pușcariu, *Zur Rek.*, p. 35, les parlers du Nord de la Transylvanie ne connaissaient pas ce phénomène au xvi^e siècle.

Cette explication correspond, en partie, à la réalité des choses. Les faits confirment la théorie exposée jadis par A. Lambrior, *Romania*, VI, p. 443-446. Lambrior soutenait que dans la série des occlusives labiales et des fricatives labio-dentales, la palatalisation s'était produite indépendamment dans chacun des membres de la série, sans qu'il en résultât nécessairement aucun changement pour les autres membres de la série.

D'autre part, Lambrior faisait ressortir la faiblesse articulatoire de l'*[f]* par rapport à *[p]* ou à *[b]*; et il concluait : « l'ébranlement a commencé par la plus faible des labiales, par l'*f* » (p. 446).

En parcourant l'énumération des exemples donnés ci-dessus, p. 87 ss., une première constatation qui s'impose est la suivante : au xvi^e siècle seule la fricative labio-dentale sourde est altérée dans le Nord de la Transylvanie, le Maramureș et la Moldavie. Il faut attendre le xvi^e siècle pour recueillir un exemple du traitement *[k] < [p]* en Moldavie et quelques exemples de l'altération du *[v]* en Bucovine. Au xviii^e siècle les exemples du traitement

[*ĕ*] deviennent plus nombreux, et d'autre part on peut relever dans le Maramureş des notations par *mn*, première étape de la palatalisation de l'[*m*].

REMARQUE. — Je n'ai trouvé aucun exemple de l'altération du [*b*] en [*g*]. Il faut voir dans la graphie *se ghirăiascu* (**DH**, XI, 342, n° 471, Pierre le Boiteux) le vb. (*a*) *grăi* et non le vb. (*a*) *birăi* (?), selon l'hypothèse de M. Puşcariu, *Zur Rek.*, p. 35. On retrouve, en effet, l'insertion d'un *i* entre deux consonnes dans d'autres textes écrits par Pierre le Boiteux : *viledica* (= *vlădica*), **DH**, XI, 443, n° 583, *sîpui* (= *spui*) et *sikiris* (= *scris*), **DH**, XI, 218, n° 351. Cf. *şicoală*, fait de parole attesté dans le d. Mehedinţi (*Grăiul n.*, I, 4, n° III).

Quant à la graphie *nitrăpolit*, qui indiquerait l'altération de l'[*m*], il faut dire que cette notation apparaît dans un texte écrit par Pierre le Boiteux, et nous savons que le plus souvent ses notations n'ont aucune valeur phonétique (cf. Densusianu, *l.c.*).

[*dʒ*] et [*ʒ*]

Un trait caractéristique des parlers du Sud de la Transylvanie et de la Valachie, par rapport à ceux du Nord de la Transylvanie et de la Moldavie, est constitué par le traitement différent de [*d*] + [*e*], [*i*] dans les mots issus du latin ; à la sifflante sonore des parlers du Sud, notée par *ɜ*, correspond la mi-occlusive sonore [*dʒ*], notée par *s* dans le groupe du Nord. La sifflante sonore des emprunts n'a pas subi de modifications ; elle est notée par *ɜ*.

N. DE LA TRANSYLVANIE. MOLDAVIE. Tous les textes du N. de la Transylvanie, du Maramureş et de la Moldavie témoignent du traitement [*dʒ*], noté par *s* (Candrea, *Psalt.*, I, p. CLIV-CLV, Densusianu, *Hist.*, II, p. 112-113). M. Candrea, *l.c.*, a enregistré un seul exemple de notation par *ʒ* au lieu de *dʒ* dans **S**, cop. C.

EP (p. 37), **Gloses B** (p. 742) : notation par *dʒ*.

J'ai recueilli une série d'exemples de notation par *ʒ* en Moldavie. En voici l'énumération :

MOLDAVIE. Sans localisation précise, 1593 : *să crează* et *slobodʒit*, **DH**, XI, 320, n° 449 (Luca Stroici) ; 1615 : *ʒ* partout, **Arch. ist.**, I^e, 128, n° 186 ; 1654 : *dumnedzău* et *ʒis*, **SD**, IV, 30, n° 40 (V. Lupu).

d. Bacău, 1581 : *treiʒăci*, *veʒut*, **CB**, I, 28, n° 5 ; Tg. Ocna, 1638-1643 : *dʒiçi* et *ʒis*, **SD**, X, 56, n° 1 ; 1680 : *să deşchiză* (2 fois), **SD**, X, 112, n° 6.

Bucovine. Cuciur, 1621 : *văʒut*, **DR**, 58, n° 66, l. 20.

d. Iaşi. Cucuteni, 1600 : *ʒeçe*, **DR**, 5, n° 6, l. 18 ; Iaşi, après 1606 : *ʒiçe*, *spânzura*, **AARom.**, XX, hist., p. 492 ; 1612-1618 : *ʒ* partout, **DR**, nos 19, 35, 37, 45 ; 1620 : *vânzare* et *vândzare*, **DR**, 57, n° 65, l. 7.

d. Putna. Făurei (?), 1592 (?) : *aşezatu*, **DR**, 3, n° 3, l. 24.

Roman, 1605 : *am văʒut*, **DR**, p. 8, l. 4.

d. Suceava. Stolniceni, 1619 : ζ partout, **DR**, 43, n° 49 ; Suceava, 1620 : ζ partout, **DR**, 55, n° 63.

Troțuș, 1591 : ζ partout, **Arch. ist.**, I¹, 105, n° 144.

S. DE LA TRANSYLVANIE. VALACHIE. ζ apparaît dans les livres imprimés par Coresi et dans les textes de **CB**, I ; **LN**, par exemple, note régulièrement ζ dans *aužit* (2 fois) et *văžit*.

Les alternances $\zeta/d\zeta$ qui apparaissent dans **TB** (v. **CB**, II, p. 294, 375, 428 et 479) et dans certains textes de **TM** (*ibid.*, n° II, p. 85 et V, p. 160) peuvent s'expliquer par le fait que le parler des copistes connaissait la sifflante sonore, en opposition avec le texte qu'ils avaient sous les yeux, caractérisé par $[d\zeta]$. Dans **TM**, n° III, p. 109 et IX, p. 232, $[\zeta]$ a été substitué partout à $[d\zeta]$. La notation *zilele* due au prêtre Grégoire (**CB**, II, p. 107) justifie cette interprétation. Il en résulterait que le territoire avec $[\zeta]$ englobait au XVI^e siècle le village de Măhaci (d. Turda-Arieș).

J'ai relevé l'emploi constant de ζ à Alba-Julia, en 1660, **SD**, XII, 280, n° 8.

BANAT. **PO** présente aussi des alternances, et il est beaucoup plus malaisé de les expliquer. L'emploi des lettres **s** et **z** dans ce texte ne correspond à aucune règle : à côté des graphies *dummedzeu*, *vădzu* on relève l'emploi de ζ dans les mêmes mots et à l'initiale : *zise*, *ziö* (Cipariu, *Analecte*, p. 46).

Commentaire

On peut émettre plusieurs hypothèses au sujet des alternances de **PO**, sans avoir le moyen d'en contrôler aucune. La notation par **s** correspondait à la réalité phonétique, puisque $[d\zeta]$ est attesté aujourd'hui dans le Banat. Il se peut que dans un texte imprimé l'emploi de la lettre **z** ait été réglé par des nécessités typographiques. Il s'agirait, dans ce cas, d'un fait d'écriture¹. Dans les textes manuscrits j'ai constaté à plusieurs reprises des graphies ambiguës, susceptibles d'être interprétées de deux façons, sans que l'on puisse choisir entre la transcription par $[d\zeta]$ ou par $[\zeta]$.

$[dj]$ et $[j]$

L'opposition entre $[d\zeta]$ et $[\zeta]$ se répète, à peu d'exceptions près, pour $[dj]$ et $[j]$ dans les mots issus du latin et dans les emprunts anciens. Ici encore, on

1. Cette hypothèse est confirmée par une remarque de M. Roques, *Palia d'Orăștie*, I, p. xxviii : « Dans les capitales le **s** paraît avoir manqué ; nous n'en avons trouvé qu'un exemple... et il faudra tenir compte de ce fait en étudiant l'emploi relatif de **s** et de **z** dans la Palia. »

peut poser l'opposition très marquée entre les parlers du Nord de la Transylvanie et de la Moldavie qui connaissent le traitement [dj] noté par *ğ*, et les parlers du Sud de la Transylvanie et de la Valachie qui notent la chuitante sonore par la lettre *ж*.

N. DE LA TRANSYLVANIE. Notation constante par *u* (Candrea, *Psalt.*, I, p. CLXVI, Densusianu, *Hist.*, II, p. 122-123). **Gloses B** : notation par *ğ* (p. 745). J'ai relevé dans **LB**, introduction, § 38 quelques exceptions à cette règle. En voici d'autres.

Bistrița, 1641 : notation par *ğ* et par *j* : *jos*, p. 9 ; *ajungă* et *ăgiunsu*, p. 10, **DB**, I, 8, n° 13.

MARAMUREȘ. Giulești, 1764-1774 : *ğumătate*, *ğurat*, p. 246 et *joi*, *jupâneasa*, *ğupăniasa*, p. 250, *jupânului*, p. 251, **SD**, XII, p. 242-268.

MOLDAVIE. Sans localisation précise, 1594 : *jupânul*, *jupâneasa*, **DH**, XI, 490, n° 610 ; 1652 : notation par *ğ*, *ğiupânul* et *jupânul*, **SD**, X, 95, n° 4.

Iași, c. 1644 : *jupan*, *ğiudeț* et *ăgiunği*, **SD**, X, 92, n° 1.

d. Neamț. Mr^e Pingărați, 1644 : *preğur* et *prejur*, **Arch.ist.**, I^r, 87, n° 112.

Suceava, 1625 : *jupâneasa*, **DR**, 101, n° 113, l. 18 ; 1629 : *ğiupânul* et *jupânul*, *județul*, **DB**, I, 44, n° 60.

S. DE LA TRANSYLVANIE. VALACHIE. Notation par *j* dans les livres imprimés par Coresi.

d. Sibiiu. Săliște, 1601-1602 et 1628 : notation par *j* dans *jude*, **SD**, IV, 15, n° 26 et 16, n° 27.

Dans **TB** et **TM** on trouve des notations par *ğ*, excepté dans les textes suivants, où l'on relève l'emploi des alternances *ğ/j* : **TM**, n°s II, p. 86 ; III, p. 110 ; **TB**, n°s II, p. 375 et IV, p. 478.

VALACHIE. La notation par *ğ* apparaît à Galați, en 1571 : *ğupăněsa*, **CB**, I, 18, n° 2 (cette ville est sur la frontière entre les parlers moldaves et valaques).

BANAT. Alternances *ğ/j* dans **PO**.

Commentaire

Dans la majorité des exemples la notation par *ж* est affectée au mot *jupîn* ; il est licite de voir dans cette graphie une simple transposition de l'orthographe du mot slave *županŭ*. Les autres cas aberrants sont des faits d'écriture. L'interprétation des alternances de **PO** est analogue à celle qui a été donnée ci-dessus, p. 92.

[v]

Il y a quelques textes qui ne notent pas le [v] intervocalique dans le nom de la Moldavie : *Moldova*.

TRANSYLVANIE. d. Bistrița-Năsăud. Nușfalău, après 1650 : *Moldua*, **DB**, I, 100, n° 134.

Bălgrad, c. 1627 : *Moldua*, **DB**, II, 4, n° 163.

Maramureș. Săliște, 1593 : *Moldua*, **LB**, n° 2.

MOLDAVIE. M^{re} de Moldovița, 1592 : *Muldūdei*, **LB**, n° 1.

Commentaire

Ces notations expriment la vocalisation de la fricative labio-dentale sonore (suppression de l'occlusion consonantique et désserrement progressif du canal buccal)¹. Mais l'existence de la semi-voyelle [w] qui relie l'[u] à la voyelle finale et forme le premier élément de la diphtongue [wa] (soit *Molduwa*) n'est pas assurée ; en effet, il se peut que la coupe du mot ait été placée après l'[u] ; les deux voyelles auraient formé chaînon rompu : > | < (u | a), comme aujourd'hui dans le Maramureș, où M. Papahagi a relevé la prononciation *Moldua* (*Maramureș*, p. LX et 171⁴⁸).

Le traitement [u] de l'[o] (*Moldua*) est inexplicable si l'on part d'un [o] accentué ; l'[o] inaccentué des emprunts subit, en échange, le même traitement [u] que l'[o] de l'ancien fonds (*Densusianu, Hist.*, II, p. 91). Il résulte de ces considérations que l'accent dynamique devait frapper la première syllabe du mot : *Moldova*.

Il est peu probable que la notation par *u* soit un fait d'écriture ; mais cette constatation n'exclut pas la possibilité de la coexistence de deux prononciations : *Moldu(v)a* et *Moldova*.

Dentales

[r̥]

L'existence de l'[r̥] lingual roulé est attesté dans les textes du xvi^e siècle soit par le redoublement de la lettre *r*, soit par l'emploi d'un signe spécial. M. Candrea a étudié dans le détail la forme de ce signe et les règles qui ont présidé à son emploi dans *Psalt.*, I, p. x, xxxiv, xlii, xlv, xlix, lxxxvii-lxxxviii et cxviii. On le trouve dans **S**, **H**, **V**, **CV** et dans **AI**. Le redoublement est employé dans **H** (Candrea, *Psalt.*, I, p. xlix) et dans les **gloses B** :

arrăta, p. 729 ; *ocârrește*, *sorroči*, *arrucat*, 730 ; *rrând*, 731 ; *arrătat*, *rrând*, 732 ; *rrăd* (= *rînd*), *tărrătare*, 733 ; *arratâ*, *rrășpos*, 734 ; *arrâte*, *arrătate*, *rrău*, 735 ; *rrău*, *rrădul*, *rrășpondere*, 736 ; *poșorrb*, *doarră*, *rrădure*, *sorročaște*,

1. Cf. d. Neamț. Călugăreni, 1625 : *am aut* (= *am avut*), **DR**, 110, n° 123, l. 8.

rrăpezi, 737 ; *rrătăcetoare*, *rrăsare*, 738 ; *părrăsêște*, 739 ; *urrătos*, *țărran*, *să părrăsască*, *săborrolui*, 740.

MOLDAVIE. Hasdeu a relevé dans la *Cazania* imprimée par le métropolitain Varlaam en 1643 les notations *rrA*(=rea), *rrèle*, *rrêpede* (CB, I, p. 249-250). Une chronique copiée à Cașin (d. Bacău) en 1673 présente des notations analogues : *rrea*, p. 207, 208 et 211, *rreale*, p. 208 et *reale*, p. 207, SD, IX, p. 190-213.

VALACHIE. Cette graphie apparaît aussi dans un texte valaque de l'époque de Mathieu Bassarab (1632-1654), signalé par Hasdeu dans CB, I, l. c. : *rruğină*, *rrupe*, *rrăurêză*, *rroasă*, *rrădê*, *rrăuri*, *rrazele*.

Il convient d'examiner ici le traitement des voyelles postérieures fermées [ă] et [î] après la linguale roulée.

I. [e] accentué après [r] dans les mots issus du latin est noté dans la majorité des textes du xvi^e siècle par *ă* (ex. : *rău*, *răbdare* « mal, patience », en opposition avec *reu*, *rebdare*). La notation par *e* est employée seulement dans les textes provenant du Nord de la Transylvanie et du Maramureș, à savoir :

S, cop. A : la notation par *e* est employée en règle générale. M. Candrea (*Psalt.*, I, p. xxx et cxxxii) a relevé trois cas de notation par *ă* dans le mot *rău* ; cop. B et C : notation par *e*.

H et **CV** : notation par *e* (Candrea, *ibid.*, p. XLIX, Densusianu, *Hist.*, II, p. 55).

V : notation par *ă* (Candrea, *ibid.*, p. cxxxii).

TM : alternances *e/ă*.

II. [i] accentué après [r] est noté d'habitude par les lettres qui indiquent le timbre [î]. Dans les textes dont l'énumération suit, la voyelle est indiquée par la lettre qui sert à noter la voyelle de timbre [i] (ex. : *rîu*, *rîde* « rivière, il (ou elle) rit », en opposition avec *riu*, *ride*).

N. DE LA TRANSYLVANIE. **S**, cop. A et C : alternances *ă/i* ; cop. B : notation par *i* (Candrea, *Psalt.*, I, p. xxxvi).

H et **CV** : notation par *i* (Candrea, *ibid.*, p. XLIX et cxxxvii).

V : notation par *ă* (*ibid.*, p. cxxxvii).

TM : alternances *ă/i*.

S. DE LA TRANSYLVANIE. VALACHIE. Notation par *i* (*rimă* « ver de terre ») dans **C**².

BANAT. Alternances *ă/i* dans **PO** (Densusianu, *Hist.*, II, p. 70).

Commentaire

On sait que l'[r] roulé a eu pour effet d'obscurcir le timbre de la voyelle suivante (dr. *rîu*, *rîpă*, *țărîină*, *urît*, *rău*, etc.), tandis que l'[r] n'a pas eu

la même action (dr. *peri*). Le témoignage du macédo-roumain (*arăw* = dr. *rău*, *arîw* = dr. *rîu*, *urîl* = dr. *urît*) postule pour ce traitement l'époque roumaine commune (Pușcariu, *Dacoromania*, I, p. 399). Mais dès cette époque il y avait des parlers daco-roumains qui montraient un traitement particulier ; dans ces parlers le timbre de la voyelle suivante n'avait pas subi de modifications, comme le prouve l'istro-roumain *rev* = dr. *rău*.

La question est de savoir si l'[r] roulé attesté dans les textes du Nord de la Transylvanie est le continuateur de l'[r̄] roumain commun, comme le suppose M. Densusianu, *Hist.*, II, p. 121.

Si l'on examine les exemples recueillis ci-dessus sous les points I et II, on constate que la notation par *ă* que l'on trouve dans **S** et dans **V** peut être due aux copistes. La graphie *rău* que l'on trouve à Săliște (Maramureș) en 1593 (**LB**, n° 2) peut être une habitude orthographique venue de la Moldavie, où cette notation exprimait la réalité phonétique (cf. *rău* à Cîmpulung, Bucovine, **LB**, n°s 13 et 35). Les notations concernant [i] accentué après [r̄] confirment cette interprétation : la notation par *i* apparaît dans la même région (Nord de la Transylvanie) ; elle prouve que l'obscurcissement de la voyelle accentuée ne s'était pas produit dans ces parlers. On est en droit d'en conclure que les parlers du Nord de la Transylvanie avaient conservé le timbre clair des voyelles accentuées après [r̄]. Cette conclusion est en opposition avec l'interprétation de M. Densusianu. En effet, si l'[r] roulé attesté par nos textes était le continuateur de l'[r̄] daco-roumain commun qui avait provoqué l'obscurcissement du timbre des voyelles [e] et [i], on n'aperçoit pas les raisons pour lesquelles l'[r̄], confiné dans un coin du domaine daco-roumain, aurait eu à une époque postérieure une action contraire et provoqué l'éclaircissement du timbre des voyelles accentuées (*rîw* → *riw* « rivière »).

Cette action de la linguale roulée est inconnue à la langue. Bien au contraire, l'[r̄] est soigneusement noté par *rr* dans la *Nouvelle Pédagogie* de Ucuta, dans le vocabulaire macédo-roumain de Cavalioti ou bien dans le lexique de Daniil (ex. : *rrău*, *arrădu*), et le timbre de la voyelle suivante est fermé ¹.

D'autre part, l'existence de l'[r̄] n'est pas attesté dans **PO**. Or, ce texte note le timbre clair après [r] (ex. : *riu*). Enfin, si les notations relevées par Hasdeu en Valachie expriment le phonème [r̄]², nous avons à enregistrer de nouveau une constatation négative, dans le sens que le timbre de la voyelle suivante n'a pas été modifié (ex. : *rrăde*).

1. Éd. P. Papahagi, dans *Scrittori aromâni în sec. al XVIII^{lea}*, Bucarest, 1909.

2. On est en droit d'en douter ; ces graphies ne sont confirmées ni par la phonétique locale, ni par le témoignage des autres textes provenant de la même région.

Il résulte de ces considérations :

a. que nous ne sommes pas autorisés à voir dans l'[\̥r] du Nord de la Transylvanie le continuateur d'un état phonétique ancien ;

b. que ce n'est pas l'[\̥r] qui a provoqué l'éclaircissement du timbre de la voyelle suivante.

Dès lors, l'explication suivante semble s'imposer :

une partie des parlers roumains, à l'époque de la communauté, avaient maintenu le timbre clair des voyelles accentuées [e] et [i] après [r], tandis que dans le reste du territoire et au Sud du Danube le timbre de ces voyelles avait été obscurci en [\̊ä] et en [\̊i] par l'action de l'[\̥r] précédent. Cette norme articuloire est postulée par l'[r] roulé, dans ce sens que l'articulation des voyelles postérieures fermées [\̊ä] et [\̊i] est contenue, de fait, dans l'émission de l'[\̥r], la langue n'ayant pas à se déplacer pour former le résonateur de la voyelle. Le passage de [e] à [\̊ä] ou de [i] à [\̊i] demande, au contraire, une modification de la position de la langue, et cette norme articuloire a été facilitée par l'articulation de la linguale vibrante [r].

Si les notations des textes provenant du Nord de la Transylvanie expriment un [r] roulé, il faut admettre que ce phonème n'a plus eu la même action sur le timbre des voyelles suivantes.

Rhotacisme

J'ai réuni dans mon *Étude*, p. 46-47, les notations qui expriment le rhotacisme dans les textes du XVI^e et du XVII^e siècle ; on voudra bien s'y reporter pour tout ce qui concerne cette innovation phonétique.

J'examinerai ici le passage de -[n]- à -[r]- dans la prép. *pînă*¹. L'apparition de la forme avec -[r]- dans des textes rhotacisants (*pîră*) est normale et n'appelle aucune observation spéciale. Il convient, par contre, d'expliquer le traitement -[r]- dans ce mot hors du territoire rhotacisant, car il n'apparaît pas que la Moldavie ait participé au rhotacisme au même titre que le Nord de la Transylvanie (v. *Étude*, p. 8).

Voici la répartition des faits :

MOLDAVIE. Sans localisation précise, 1763-1764 : *păn(ă)* et *păr(ă)* partout, SD, VII, 284, n° 3 (copie).

1. L'[-r]- de *pîră* n'est pas étymologique, comme l'a montré M. Procopovici, *Dacoromania*, II, p. 198. En effet, les graphies *pânără* et *pătră* de CV et de H (éd. Candrea, p. 1337, 1827-28, 1933, 2842) font difficulté à l'étymologie PORRO AD proposée par M. Pușcariu, *Et. Wb.*, n° 1319 ; la notation de la nasalité postule une [n] étymologique. Par conséquent, l'[r] de *pîră* a été produit par voie de rhotacisme.

A. ROSETTI. — *Recherches sur la phonétique du roumain.*

Botoşani, 1827 : *pără*, SD, V, 276, n° 177.

Cîmpulung, 1616 : *păr(ă)*, LB, n° 42 ; 1677-1788 : *păr(ă)* et *păn(ă)*, DB, II, 27, n° 210 ; *pîră*, Stefanelli, p. 52-53 ; p. 64, n° 47 ; p. 65 ; 103 ; 179.

Iaşi, 1643 : *păr(ă)* et *păn(ă)*, SD, IV, 25, n° 34.

Suceava, 1689 : *păn(ă)* et *păr(ă)*, SD, VII, 92, n° 14 ; 1761-1784 : *pîră*, Stefanelli, p. 62 ; 152.

Commentaire

Le passage de *-[n]-* à *-[r]-* ne peut pas être expliqué en Moldavie par la phonétique locale, le rhotacisme n'apparaissant pas dans d'autres mots.

D'autre part, si l'on prend en considération l'aire actuelle de *pîră*, l'on constate la présence du traitement *[r]* loin de la région où il a été normal. En effet, *pîră* est attesté en Moldavie dans les districts Covurlui, Tutova et Vaslui (*Graiul n.*, I, p. 314, n°s II et III ; 409, n° I ; 410, n° IV ; 492, n° XVIII) et en Transylvanie à Răşinari (d. Sibiiu ; V. Păcală, *Monografia comunei Răşinari, Sibiiu*, 1915, p. 132).

On est en droit d'en conclure que dans ces régions *pîră* est un emprunt.

Il convient de dire un mot de l'hypothèse de MM. Candrea et Densusianu (*Dict. etim.*, n° 549), selon laquelle l'influence de *pînă* aurait provoqué la substitution de *l'[-n]-* à *[-r]-* dans la prép. *fără* (où *l'[r]* est étymologique). Il y a des difficultés pour cette hypothèse : tout d'abord, la rencontre de ces deux mots « dans les mêmes chemins de la pensée » (M. Roques)¹ est peu vraisemblable. D'autre part, *fănă* apparaît là où l'on enregistre *pîră*² ; l'action de *pînă* est dès lors exclue.

V

GROUPES DE CONSONNES

[nt]

Dans un certain nombre de textes le groupe [nt] est noté par *ml*.

N. DE LA TRANSYLVANIE. Tous les textes rhotacisants notent la 3^e pers. du pl. de l'indicatif présent du verbe « être » par les graphies alternantes *sănt/sămt* (Candrea, *Psalt.*, I, p. CLXVIII).

1. Gilliéron et Roques, *Études de géographie linguistique*, p. 150.

2. Candrea, *Oaş*, p. 14 ; Hetcou, *Poesia populară din Bihor*, Beiuş, 1912, p. 56 ; Weigand, *Weigand's Jb.*, IV, p. 327, s. v.

Bistrița, commencement du XVII^e s. : *simt* partout, **LB**, n° 8; 1641 : *simt̃b*, **DB**, I, 8, n° 13.

Région de Bistrița, 1634 : *simt*, Rosetti, *Étude*, p. 72¹⁴.

MOLDAVIE. Sans localisation précise, 1593 : *sântu* (p. 317) et *sămtu* (p. 318), **DH**, XI, 317, n° 448 (Luca Stroici).

Cîmpulung, 1629 : *simt̃b*, **DB**, I, 58, n° 78; 1633 : *simtem*, **DB**, I, 50, n° 66; 1635-1645 : *sămtu*, **DB**, I, 52, n° 68.

d. Iași. Cotnari, 1618 : *sămtu*, **DR**, 42, n° 48, l. 12; Iași, 1621-1627 : *simtu*, **DR**, 65, n° 74; 91, n° 101; 137, n° 152 (l. 16, 18 et 26).

M^{re} de Moldovița, 1628 : *simt*, **DB**, I, 44, n° 59.

M^{re} de Putna, 1629 : *simtem*, **DB**, I, 46, n° 61; 47, n° 62.

Roman, 1605 : *sămtu*, **DR**, 7, n° 9, l. 28; 1616-1631 : *sămt̃b*, **LB**, n° 43.

Suceava, 1595 : *săm̃tă*, *sim̃t̃eți*, **LB**, n° 4; commencement du XVII^e s. : *sămtu* partout, **LB**, n° 19; à partir de 1638 : *simt*, **DB**, I, 62, n° 83.

M^{re} de Voroneț, 1616-1631 : *simteți*, **LB**, n° 44; 1635-1645 : *simt*, **DB**, I, 55, n° 72.

Bessarabie. Tighina, c. 1587 : *simtem*, *semtem*, **SD**, V, p. 391.

BANAT. M. Densusianu, *Hist.*, II, p. 126 a relevé la notation *sămt̃b* dans **PO**.

Commentaire

Il est aisé de décrire le phénomène dont nous venons de recueillir les exemples. Il s'agit de la différenciation du point d'articulation de l'[n] implosive sous l'action du [t] qui se trouvait en position forte et qui a fait perdre à l'occlusive nasale son articulation dentale (cf. A. Meillet, *MSL*, XII, p. 15).

D'après M. Densusianu, *Hist.*, II, p. 126, *simt* serait refait sur *frimt*, par analogie.

Il faudrait prouver, dans ce cas, que le traitement *frimt* (part. passé du vb. *a frînge* « rompre ») est normal. Or, l'histoire de la langue ne nous l'enseigne pas. On sait, en effet, que le groupe -NCT avait été réduit en roman commun à -NT, et ce groupe a subi le traitement [mt] dans ce mot au même titre que dans *simt*. Il n'y a pas de différence entre ces deux traitements. D'autre part, on se demande par quel mécanisme analogique *frimt* aurait pu influencer la 3^e pers. du pl. de l'indicatif présent du verbe « être ». L'influence analogique d'un verbe est en rapport direct avec sa fréquence d'emploi¹. Par conséquent, l'inverse (influence de l'auxiliaire) pourrait être vrai.

1. K. Jaberg, *Über die assoziativen Erscheinungen in der Verbalflexion einer südostfranzösischen Dialektgruppe*, Aarau, 1906, p. 123.

Il nous faut conclure que la différenciation [nt] → [mt] a été conditionnée par une loi phonétique, et on est en droit de se demander s'il serait téméraire d'assigner à cette loi l'époque roumaine commune.

On a, d'une part : *mr. frîmtu, sămtu* « saint », *strămtu, umtu*, et d'autre part istr. *sănt, strint, unt*.

Le daco-roumain connaissait les deux traitements, comme l'atteste l'istroumain (séparé du daco-roumain) et les exemples que nous venons d'énumérer.

REMARQUE. — *Mr. sămtu* « saint » appelle quelques remarques de détail. On a, en daco-roumain, *sin* ou *sim* quand le mot est isolé arbitrairement : à la vérité, il fait corps avec le nom du saint. La nature de l'occlusive nasale dépend de l'articulation de l'occlusive suivante : si elle est labiale, on a [m] : *Sim Petru* « Saint Pierre » ; si elle est dentale, on a [n] (v. les exemples dans Pușcariu, *Et. Wb.*, n° 1598).

VI

FIN DE MOT

-[ea]

La diphtongue [ea] en fin de mot est notée par *e* dans les textes suivants :

N. DE LA TRANSYLVANIE. **EP** : (*pe urma*) *me*, p. 36.

d. Bistrița-Năsăud. Feldra, 1639 : *rre* (= *rea*), p. 930, l. 3 ; *vor învie*, p. 931, l. 7, **Conv. literare**, XXXVIII, p. 927-934 (Tudor diacul).

d. Ciuc. Sintămaș, 1726 : *să e* (= *ia*), *așe*, **SD**, V, 512, n° 3.

d. Cojocna. Urmeniș, c. 1650 : *vei vede, să se de*, **DB**, I, 97, n° 129.

Maramureș. Budești, 1619-1620 : *va vre*, **SD**, XVII, n° 208.

MOLDAVIE. Sans localisation précise, 1591 : (*mîna*) *me*, **DH**, XI, 218, n° 351 ; c. 1600 : (*mătușa*) *me*, **SD**, XI, 274, n° 13 ; c. 1638 : *în țe (toamnă), (triaba) me, să să de*, **SD**, XI, 50, n° 16 ; première moitié du xvii^e s. : *e* final partout, **SD**, XXI, p. 25-35 (fragment d'une traduction de la Vie des Saints ; traducteur moldave, copiste transylvain).

Cîmpulung, commencement du xvii^e s. : *să se de*, **LB**, n° 10 ; 1604-1618 : (*de am*) *pute*, **LB**, n° 31 ; 1640 : (*voe*) *re*, **DB**, I, 81, n° 95 ; c. 1650 : *nu s'ar căde*, **DB**, I, 101, n° 137.

Cuciur, 1621 : *-e* partout et *vor vrea*, l. 18, **DR**, 58, n° 66.

Dorna, c. 1650 : *așe, n'am vre*, **DB**, I, 99, n° 131.

Iași, 1620 : *a me, (ruda) me*, **SD**, V, 82, n° 19 ; *va plăce*, **DR**, 57, n° 65 ; 1642 : *să-i de*, **SD**, V, 28, n° 124.

M^{re} de Moldovița, 1601-1602 : *să se de*, **LB**, n° 28.

d. Neamț (?), Călugăreni, 1623 : *a me*, l. 4, **DR**, 110, n° 123.

Stăjăreni (district ?), c. 1650 : (*vei pute*) *ține*, *voiu ține*, *va vre*, *să se de*, **DB**, I, 86, n° 104.

d. Suceava. Suceava, commencement du xvii^e s. : (*nu l-ară mai*) ↑*nvie*, **LB**, n° 20 ; 1601 : *veș vede*, **LB**, n° 27 ; 1635-1645 : *va ave*, **DB**, I, 54, n° 70 ; 1662-1670 : *va vre*, **DB**, I, 22, n° 27. M^{re} Slatina, c. 1650 : (*nu le-am putut*) *ține*, **DB**, I, 90, n° 111.

d. Tecuci. Liești, 1627 : (*femeia*) *me*, l. 1, **DR**, 136, n° 150.

d. Vaslui. Dumești, c. 1635 : (*parte*) *me*, **SD**, V, 23, n° 101.

Commentaire

Ces notations expriment l'[e] ouvert, issu de la diphtongue -[eə]. Je n'ai pas recueilli les notations par ɤ et par ʌ qui, dans ces régions, notent le même phonème ; le caractère polyphone de ces lettres nous empêche de les interpréter sans hésitation. La notation par *e* ne prête pas à l'ambiguïté.

On peut poser, par conséquent, pour les parlers du Nord de la Transylvanie et de la Moldavie le traitement [e] en fin de mot.

CHAPITRE VI

CONCLUSIONS

Les alternances graphiques et les graphies traditionnelles constituent le trait caractéristique des textes du xvi^e et du xvii^e siècle. Cette constatation n'amène aucune conclusion remarquable, si ce n'est de montrer que l'histoire du roumain ancien est dominée par les faits qui se répètent généralement sur tous les domaines.

La difficulté commence dès qu'il s'agit d'interpréter ces faits, afin de poser un état de langue.

Le problème est compliqué.

Il convient, tout d'abord, d'interpréter la valeur d'un alphabet étranger, mal adapté au système phonologique du roumain. Or, à l'époque de son adoption par les Roumains, certaines lettres de cet alphabet étaient devenues polyphones en slave, du fait de l'évolution phonétique.

A cette première difficulté s'ajoute une seconde : habitués aux textes slaves, les scribes roumains ont orthographié certains mots de leur langue à la manière slave ; ces notations doivent être interprétées, si l'on veut savoir quelle était la forme phonétique des mots roumains, à un moment donné.

Ces deux constatations servent de point de départ. Il convient de leur ajouter les constatations suivantes, et en premier lieu celles qui concernent les graphies traditionnelles.

Ne pas admettre, *a priori*, l'existence de graphies traditionnelles, c'est dire que le roumain contredit à la règle qui domine la représentation graphique de toute langue qui possède des monuments anciens. Je me suis efforcé de prouver que les traductions rhotacisantes datent du xvi^e siècle ; on sait, d'autre part, que le roumain a été employé dans la correspondance privée au cours du xv^e siècle. Dès lors, l'existence de graphies traditionnelles au xvi^e siècle n'a rien que de naturel.

Si l'on admet l'interprétation des alternances graphiques donnée ci-dessus, p. 52 et n. 2, la portée du témoignage des textes que nous avons examinés

est de beaucoup diminuée ; là encore, rien que de naturel ; et on a eu tort, sans doute, de vouloir tirer des textes des informations qu'ils ne sauraient donner.

En somme, à peu de chose près, pour tout ce qui concerne le vocalisme, les conclusions sont négatives. Tel qu'il est reflété par les textes, le vocalisme du roumain ancien apparaît singulièrement peu différencié. S'il y a eu des variations dialectales, elles ne transparaissent pas dans l'écriture. On peut supposer leur existence. Mais la méthode qui consiste à comparer l'état actuel à l'état du xvi^e siècle suppose un raisonnement *a priori* au départ (coïncidence des lignes d'isoglosse des parlers du xvi^e siècle et des parlers actuels) et une interprétation des graphies qui n'est pas justifiée : en effet, dans les cas strictement déterminés qui ont été examinés, il est interdit d'admettre que les scribes aient noté des états phonétiques intermédiaires ; elle aboutit nécessairement à des conclusions hypothétiques.

D'autres, parmi mes devanciers, ont trouvé des archaïsmes dans une catégorie de textes du xvi^e siècle ; j'ai opposé à cette interprétation deux ordres de faits : les graphies traditionnelles et la différenciation linguistique dans la synchronie.

Les faits concernant la forme phonétique du daco-roumain ancien sont groupés en faits généraux et en faits dialectaux. Il n'est pas impossible que parmi les premiers il y en ait qui rentrent dans la deuxième catégorie, mais rien ne l'indique. Dès lors, ne sont sûrement dialectaux que les faits nettement aberrants et notamment ceux qui intéressent le consonantisme. Ici, les informations fournies par les textes sont particulièrement précieuses et sûres. Un traitement tel que le passage de *-n-* à *-r-* ou de *f* à *ç* se traduit par l'adoption d'une lettre bien différenciée. Plus de flottements, plus d'imprécisions. On peut poser dans ce domaine l'histoire de certaines innovations, en partant du xvi^e siècle : disparition progressive du rhotacisme, progrès de la palatalisation des labiales, opposition entre deux groupes de parlers (traitements *dj/j* et *dz/ç*), innovation qui intéresse une seule région (traitement de *-ea* en fin de mot). C'est sur de tels résultats positifs que l'on est amené à fonder l'étude des parlers roumains au xvi^e siècle. Le témoignage des lignes d'isoglosse sert à délimiter de vastes territoires ; délimitation arbitraire, si l'on tient compte d'un nombre restreint de témoignages, plus sûre, si le morcellement dialectal est postulé par la rencontre sur les mêmes points du territoire de plusieurs ondes d'innovation. La délimitation des parlers donnée ci-dessous est fondée sur des faits de cette dernière catégorie :

I. Parlers du Nord de la Transylvanie et de la Moldavie : traitement de *ă* ; palatalisation des labiales ; traitements *dz* et *dj* ; *r* roulé ; rhotacisme ; traitement du groupe *nt* ; traitement de *ea* en fin de mot.

II. Parlers du Sud de la Transylvanie, du Banat et de la Valachie : diphtongue ɪy ; traitements ɣ et j .

Je me propose de rechercher dans la seconde partie de ce livre comment le roumain est arrivé à l'état phonétique profondément évolué qui vient d'être décrit.

DEUXIÈME PARTIE

DE L'ÉTAT ANCIEN A L'ÉTAT ACTUEL

J'examinerai dans cette seconde partie le mécanisme des innovations les plus caractéristiques qui sont attestées par les textes du xvi^e siècle.

Lessons seront considérés ici au point de vue des conditions générales de leur évolution et au point de vue spécial des traitements qu'ils ont subis à partir de l'époque de communauté du roumain. Il sera fait appel, par conséquent, à la phonétique expérimentale et à l'histoire de la langue pour éclairer l'évolution dont je vais tâcher de fixer les traits principaux.

Remarque sur les voyelles roumaines

La classification des voyelles roumaines ne pose aucune difficulté, à la suite des recherches de M. J. Popovici, *La Parole*, année 1902, p. 231 ss., et Id., *Fisiologia*, p. 25-30. L'abbé Rousselot a résumé l'essentiel dans ses *Principes*, p. 669, 697, 711 et 755 ss. Le tableau ci-dessous rend compte des particularités de chaque voyelle ; leur timbre est déterminé par l'ouverture des mâchoires et des lèvres formant le résonateur buccal et par les mouvements de la langue, suivant que la pointe de la langue est portée en avant ou bien que la racine de la langue est retirée. Les voyelles peuvent donc être formées dans la partie antérieure ou postérieure de la bouche et en même temps ouvertes ou fermées.

ouvertes	fermées
Antérieures a e	i
Postérieures —	o ă u î

Au point de vue du contact de la langue sur la surface du palais, on voit sur les tracés obtenus à l'aide du palais artificiel (fig. 7) que les bords de la langue atteignent les alvéoles de la mâchoire supérieure à partir de la région

médio-palatale, pour la voyelle de timbre *i*. Pour *e*, *o* et *î* le contact des bords de la langue commence dans la région postpalatale ; pour *u* et *ă*,

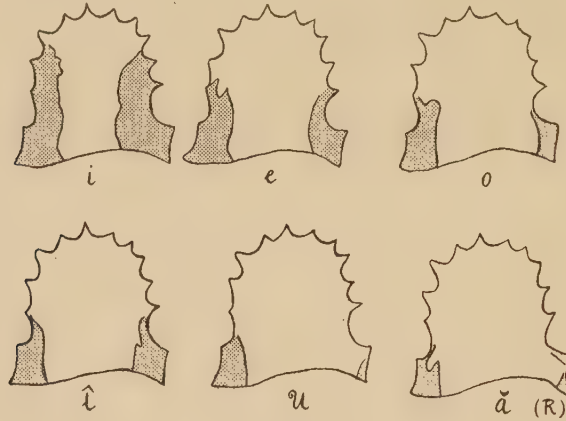


FIG. 7.

Voyelles roumaines.

Tracés obtenus à l'aide du palais artificiel. En gris, les endroits qui ont été touchés par la langue.

dans la région pré-vélaire (cf. Popovici, *La Parole*, année 1902, p. 233, fig. 1, et *Fisiologia*, p. 27, fig. 5).

CHAPITRE VII

DE LA PALATALISATION DES LABIALES

I

LA DIPHTONGAISON SPONTANÉE ET SES SUITES

Nous étudierons tout d'abord la diphtongaison spontanée, qui pose des problèmes délicats.

La segmentation de l'*e* accentué issu de *ĕ* latin tient à la nature de l'émission vocalique, comme l'ont montré l'abbé Rousselot, *Modifications phonétiques*, p. 252 ss., et M. Meillet, *MSL*, XII, p. 32 (cf. Ronjat, *BSL*, XXIV [n° 75], p. 372 ss.). La naissance de la diphtongue croissante *ye* s'explique par la différenciation des segments vocaliques, la partie caractéristique de la voyelle ouverte étant mise en relief à la fin de la nouvelle norme articulatoire. Les éléments qui suivaient la voyelle accentuée n'ont joué aucun rôle dans la production du phénomène : *ieri* < *HĒRI*, *fier* < *FĒRRUM*, *iarbă* < *HĒRBA*, *piept* < *PĒCTUS*, *viespe* < **VĚSPEM*. Le roumain ne justifie pas, à cet égard, la théorie de M. Juret, *BSL*, XXIII (n° 72), p. 138 ss. qui s'est efforcé de faire rentrer ce procès parmi les faits d'inflexion (cf. Ronjat, *op. cit.*, p. 366 ss.)¹.

Pour la chronologie du phénomène il faut tenir compte des observations de MM. v. Ettmayer (dans *Gesch. d. indogerm. Sprachwissenschaft*, p. p. W. Streitberg, I, p. 260 ss.) et Juret, *Manuel de phonétique latine*, p. 46 ss., qui ont montré que le procès n'est pas préroman. Il est antérieur, en roumain, à la diphtongaison sous condition. Ainsi **ierba* < *HĒRBA* a subi l'inflexion **ye* → **yea* → *ya* (*iarbă*) tout comme **measa* < *MĒSA*, à l'époque roumaine commune (v. p. 135 ss.).

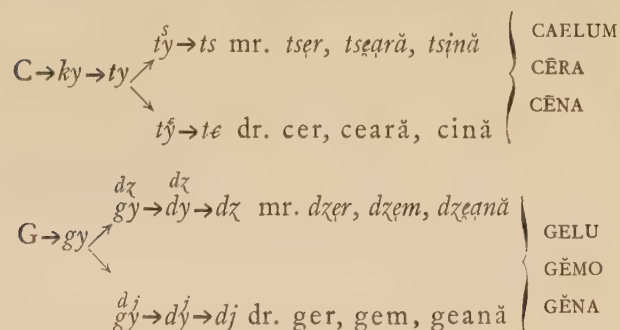
Le problème de la diphtongaison spontanée de l'*e* intéresse avant tout le

1. Le phénomène d'inflexion (all. Umlaut) consiste essentiellement dans la variation du timbre de la voyelle accentuée sous l'influence de la voyelle finale. Voir M. Grammont, *RLR*, t. LX (1918-1919), p. 315-318, et l'analyse de F. Laclotte, *La Parole*, année 1899, p. 185 ss.

sort des occlusives initiales. Nous allons examiner les étapes de la palatalisation, puis de l'assibilation des occlusives dentales et gutturales suivies de *e, i*.

1. Une remarque de M. Meillet ouvrira notre exposé : « tous les romanistes (ignorent) . . . que le traitement latin de *celer, gelu*, etc., établit la prononciation *k', g'* dès l'époque préhistorique du latin » (*BSL*, XXIII [n° 71], p. 81). La mouillure des occlusives gutturales C et G est prouvée d'une manière irréfutable (v. Meillet-Vendryes, *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, § 111 et 165, remarque).

2. La palatalisation de C devant *e, i* est attestée au III^e siècle. Il est permis de croire que la palatalisation de G dans la même situation n'est pas postérieure à cette époque (Meyer-Lübke, *Einführung*³, § 145). Cette innovation a été suivie au V^e ou au VI^e siècle de l'assibilation des anciennes occlusives gutturales (Ringenson, *Palatalisation*, p. 125 ss.). Les détails du traitement ont été éclairés dès 1887 par M. R. Lenz¹. M^{lle} Ringenson a commenté très heureusement les fillières proposées par M. Lenz. Le point capital de la théorie Lenz-Ringenson, c'est qu'il faut admettre que dès le roman commun l'assibilation était arrivée à une étape d'où sont issues indépendamment deux séries de traitements différents, soit :

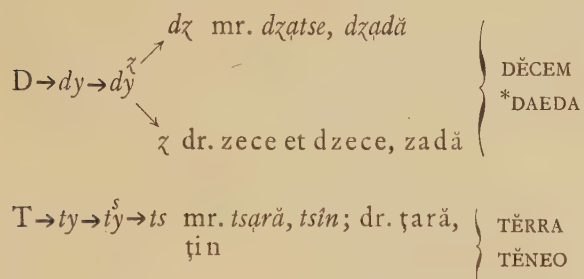


M. T. Papahagi, *Grai şi suflet*, I, p. 208-218, a reconnu de son côté que les traitements daco- et macédo-roumains sont issus d'une étape intermédiaire commune²; il a combattu avec raison la théorie de M. Densusianu, *Hist.*, I, p. 215, selon laquelle mr. *ts, dş* proviendraient de dr. *tε, dj* (Papahagi, *op. cit.*, p. 215). Cette théorie n'est pas justifiée par la phonétique, comme l'a démontré M^{lle} Ringenson, *op. cit.*, p. 142 ss.

1. R. Lenz, *Zur Physiologie und Geschichte der Palatalen*, Gütersloh, 1887 (thèse de Bonn).

2. L'étape intermédiaire *tş, dş* proposée par M. Puşcariu, *Weigand's Jb.*, XI, p. 168 et *Zur Rek.*, p. 45, ne sera pas retenue.

3. Après le VI^e siècle les occlusives dentales D et T suivies de *e* ont subi le même traitement et sont passées à la série correspondante des mi-occlusives, soit :



Ainsi, les occlusives dentales palatalisées ont subi le même sort en daco- et en macédo-roumain et on n'a pas à enregistrer deux traitements différents. M. T. Papahagi soutient que l'assibilation du T qui a abouti à *ts* est plus ancienne que l'assibilation du C, dont les résultats sont mr. *ts* et dr. *te*. M. Capidan, *Meglenorom.*, p. 131 est du même avis. Mais les faits contredisent cette théorie : l'ébranlement de la série C + *e* est attesté, comme nous l'avons vu p. 108, à une époque très ancienne. La phonétique expérimentale invoquée par M. Papahagi, *op. cit.*, p. 216, montre justement pourquoi les occlusives gutturales ont subi tout d'abord des modifications dans leur mode d'articulation : c'est que la courbure du palais est peu faite pour offrir au dos de la langue une surface d'occlusion stable (cf. Meillet, *Introduction*, p. 58). Il en est résulté des modifications dans la façon dont s'est opéré le contact de la langue, le point d'occlusion étant reporté en avant. M^{lle} Ringenson a étudié ce phénomène dans le détail, *op. cit.*, p. 26 ss. D'autre part, si l'articulation du T avait été ébranlée à l'époque de l'assibilation du C, l'occlusive dentale aurait dû suivre le même chemin, parce que les deux filières ont une étape *ty* qui leur est commune, et on aurait dû enregistrer la même opposition entre le macédo-roumain et le daco-roumain, tandis que les deux dialectes connaissent le traitement *ts*.

Le traitement *ts* de C et T suivis de *i* en hiatus (donc *ky, ty* : FACIA, GLACIA → dr. față, mr. fătăsă, dr. ghiață, mr. glătăsă) ne saurait confirmer la théorie de M. Papahagi, car il concerne le traitement des occlusives dans une position différente ; d'autre part, M. Meyer-Lübke, *Gröber's Gr.*, I², p. 474-475 a montré avec raison que l'assibilation de C + *e* s'est produite indépendamment de l'assibilation de C + *y*. Théoriquement, il ne résulte rien pour la chronologie du traitement des initiales de l'assibilation très ancienne (II^e-III^e siècle, v. Ringenson, *Palatalisation*, p. 126-127) de *ky, ty* ;

pratiquement, les langues romanes établissent nettement la différence entre les deux traitements (*ibid.*, p. 119 ss.). Enfin, il n'y a rien qui nous donne le droit d'établir dès l'époque romane commune la palatalisation des occlusives dentales.

Les mots *dînte* et *tîmp* ne font pas difficulté pour cette explication ; leur traitement particulier postule un *e* fermé par l'implosive nasale (cf. Tiktin, *Gröber's Gr.*, I², p. 574, P. Fouché, *RLR*, t. LXIII [1925], p. 172-173 et ci-dessous, p. 147) ¹.

4. Ainsi qu'il a été posé p. 107, à une époque qui a suivi la phase romane commune, *e* accentué issu de Ē a été diphtongué en *yē* sauf devant les occlusives nasales *n* et *m*, à savoir : *n* simple (*bîne*), *n* ou *m* + consonne (*dînte*, *tîmp* ; pour *n* explosive, voir p. 147). La fermeture de l'*e* du fait de la nasalité de l'articulation consonantique suivante a eu pour effet de lui faire suivre la voie de l'*é* issu de Ē dans cette position, et le timbre de la voyelle s'est fermé progressivement pour aboutir à *i*.

Si les faits sont tels, l'hypothèse de M. Densusianu, *Hist.*, II, p. 19 et 68, selon laquelle le timbre *i* de la voyelle accentuée dans *bîne* proviendrait de la diphtongaison de l'Ē, par la filière **ye* → **yi* → *i*, n'est pas justifiée ; indépendamment de toute autre considération, cette filière est insoutenable du point de vue phonétique, le passage de **ye* à **yi* étant inconnu à la langue.

C'est cependant l'avis de M. Meyer-Lübke (*Dacoromania*, II, p. 3-4), qui admet la diphtongaison dans **biene*, **tieneo*, **vienio* pour les parlers qui ont connu ensuite la palatalisation des labiales, tandis que les parlers qui conservent les occlusives labiales non altérées n'auraient pas diphtongué l'*e*. Mais, comme l'a remarqué M. Meyer-Lübke lui-même, il ne résulte rien pour le traitement roumain de l'opposition entre le toscan *bene* et l'ombrien *biene*. D'autre part, M. Meyer-Lübke, *op. cit.*, p. 3, enseigne qu'il faut partir d'un *b'ine* (il vaut mieux écrire *byine*) pour expliquer la forme palatalisée *gine*. Dans ce cas, les considérations qui viennent d'être analysées sont inutiles. Elles le sont d'autant plus que MM. v. Ettmayer et Juret ont montré que la diphtongaison de l'Ē s'est produite indépendamment dans les langues romanes, après l'époque de communauté (v. ci-dessus, p. 107).

Par conséquent, *bîne* résulte du traitement normal de BĒNE devenu *bēnc* à l'époque du roumain commun.

Cette conclusion est d'une importance capitale pour l'histoire de la palatalisation des occlusives labiales en roumain ; en effet, il résulte de nos consi-

1. Le traitement particulier du *t* dans *tînr* < *TĒNERUS, en opposition avec *tsîne* < TĒNET serait dû, selon MM. Densusianu (*Hist.*, II, p. 19) et Meyer-Lübke (*Mitteil.*, I, p. 6) au fait que le mot est polysyllabe.

dérations que le départ de cette innovation phonétique doit être fixé après le passage de $\acute{e} + n$ à $i + n$ et que l'innovation ne remonte pas à une époque qui a suivi de près l'époque de communauté du roumain.

II

LA PALATALISATION DES LABIALES

Considérations générales

On entend par palatalisation des labiales deux phénomènes produits par la même cause, à savoir un y postpalatal, mais dont les résultats sont différents. Le procès consiste dans le déplacement du point d'articulation d'une occlusive labiale ou d'une fricative labio-dentale vers le milieu du palais, soit occlusive ou fricative + y . Il en résulte, dans le premier cas, une occlusive mouillée; dans le second cas, une articulation constrictive spirante, sonore ou sourde, suivant que la fricative était accompagnée ou non de vibrations laryngiennes.

Voici le tableau des traitements (il n'a été considéré ici que l'essentiel, soit le point de départ et le point d'aboutissement du procès) :

	Sonores		Sourdes
Occlusives labiales	b	m	p
	↓	↓	↓
Occlusives linguales mouillées	g	u	t
Fricatives labio-dentales	v		f
	↙	↘	↓
Spirantes gutturales	y	g	$\acute{c}$

Remarque sur les transcriptions

L'abbé Rousselot a enseigné dès 1892, *Modifications phonétiques*, p. 90-92, qu'il ne faut pas confondre l'occlusive suivie de y avec l'occlusive mouillée. Il a repris la démonstration à plusieurs reprises ¹.

Cette distinction est exprimée par l'écriture phonétique : on note par ky la consonne + y et par $k̃$ la consonne mouillée. La mouillure se traduit sur le palais artificiel par un agrandissement de la zone de contact de la langue, causé par l'affaiblissement de l'articulation linguale (Rousselot, *Principes*, p. 590-591, 601-602, 605).

1. Rousselot, *Principes*, p. 320-321, 601-602, 605, 615-616; Id., *Revue de phonétique*, II, p. 273 ss.; cf. Roudet, *Éléments*, p. 154 ss., et Pernot, *Études*, p. 332 ss.

M^{lle} Ringenson (*Palatalisation*, p. 17-25) a montré que la différence entre les deux articulations tient plutôt au *mode* dont s'est effectué le contact de la langue sur le palais, qu'à l'extension du contact de la langue, parce que la différence ne ressort pas nettement sur les tracés obtenus à l'aide du palais artificiel. J'ai conservé, cependant, les deux notations, qui correspondent à deux articulations distinctes ; on remarquera sur le tracé reproduit ici (fig. 8) les vibrations laryngiennes qui suivent l'explosion du *p* (ligne L), le canal buccal étant encore obstrué (ligne S) : elles appartiennent à la semi-voyelle *y* ; dans *kaṭră*, au contraire, la voyelle commence tout de suite après l'explosion du *k* (fig. 9).

Les filières

Lambrior avait reconnu dès 1877 le mécanisme de la palatalisation (« Du traitement des labiales *b, p, v, f* dans le roumain populaire », dans *Romania*, VI, p. 443-446).

La cause du phénomène, nous dit-il, est *i* suivant. « Cet *i* a pour origine soit *i* voyelle, venant directement ou non d'un *i* latin : *corbî, albî*... soit un *e* latin. Dans ce dernier cas, l'*e* a donné naissance à une diphtongue *ie* ou à une diphtongue *ia* et notre *i* est le premier élément de cette diphtongue : *pierde, piept, piatră*, etc... Cet *i* n'est pas une voyelle, mais une consonne : *pyatră, vye, pyerde, fyu*, etc... C'est ce yod palatal, conservé dans la prononciation d'une certaine classe de la population ¹..., qui, dans la bouche des gens du peuple, s'est durci au point de devenir une véritable consonne palatale, capable d'amener la chute de la labiale précédente. Voilà comment les groupes labiaux *pi, bi, vi, fi*, après être devenus *pk'i, bg'i, vgi, fhi* se sont réduits à *k'i, g'i, gi, hi*. On trouve encore çà et là les traces de cette *étape intermédiaire* ² où la labiale persistait encore à côté de l'*i* devenu consonne. Ainsi, dans le parler populaire de toute la Moldavie on prononce encore *copkil*... et *lupki*.... De même on entend encore dans les montagnes de la Moldavie *bg'ine, pk'erde, pk'ere*, etc... Les traces d'une telle prononciation nous montrent l'existence d'une phase antérieure à celle d'aujourd'hui et nous prouvent que c'est bien l'*i* qui a dégagé la consonne palatale et non pas, comme on dit ordinairement, la labiale qui s'est changée en palatale. Toutefois on ne peut pas prétendre que la labiale n'ait eu aucune influence sur le durcissement de l'*i* ; autrement nous aurions eu la même palatale dans tous

1. Lire : « produit dans la prononciation »...

2. Je souligne.

les cas. . . . Cette différence ne peut être attribuée qu'à l'influence que chaque labiale a exercée sur la nature de la consonne nouvelle : celle-ci en se dégageant du *yod* s'est accommodée à la labiale précédente, devenant muette ou spirante si la labiale était muette ou spirante, devenant sourde ou sonore si

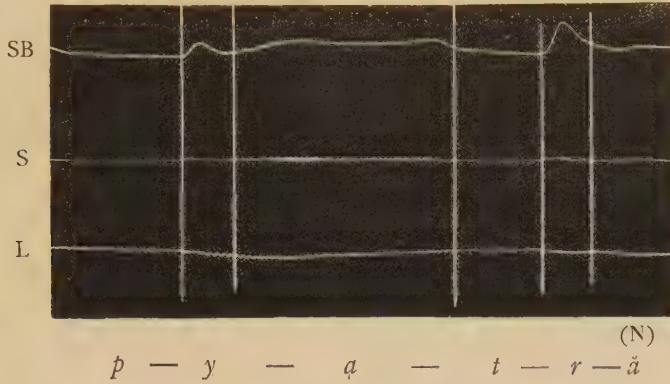


FIG. 8.

piatră

Occlusive sourde + v.

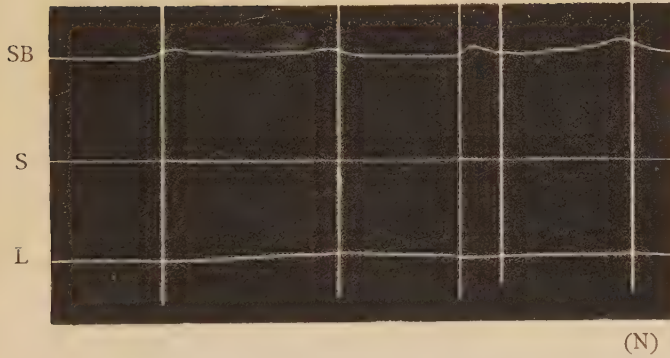


FIG. 9.

kătră

Occlusive mouillée.

la labiale était sourde ou sonore, de manière à former avec elle un groupe naturel dont le premier élément devait ensuite tomber » (p. 445-446).

A peu de chose près, cette description du phénomène est parfaite¹ ; elle

1. M. Meyer-Lübke a repris le problème dans *Dacoromania*, II, p. 1-19. Ce qui est dit p. 4 de la façon dont la semi-voyelle a attaqué l'occlusive labiale ne saurait être retenu, à A. ROSETTI. — *Recherches sur la phonétique du roumain*.

est d'autant plus remarquable, si l'on considère la date de sa rédaction. Et cependant, ni M. Densusianu, *Hist.*, I, p. 313, ni M. Pușcariu, *Zur Rek.*, p. 34 n'en ont tenu compte, puisqu'ils admettent comme Hasdeu, *Etym. magnum*, III, col. 2235, que les étapes intermédiaires my , $p\check{k}$, etc. sont un compromis entre deux prononciations : $my + y$, $py + \check{k}$, etc.

La théorie de Lambrior est confirmée par les étapes de la palatalisation en grec moderne. M. Pernot, *Études*, p. 273-278 a établi les filières suivantes pour p et $v + y$:

$$\begin{array}{l} p + y \rightarrow py \rightarrow p\check{y} \rightarrow p\check{k} \\ v + y \rightarrow vy \rightarrow v\check{y} \rightarrow v\check{g} \nearrow^{vg} \searrow^{v\check{k}} \end{array}$$

On verra sur les tracés reproduits par M. Pernot, *op. cit.*, p. 277, fig. 55, comment $\xi\pi\iota\alpha\sigma\epsilon$ est devenu $i\check{p}\check{k}ase$.

Il est licite, dès lors, d'établir pour le traitement roumain les filières suivantes :

$$\begin{array}{l} p + y \rightarrow p\check{y} \rightarrow p\check{y} \rightarrow p\check{k} \rightarrow \check{k} \\ b + y \rightarrow by \rightarrow b\check{y} \rightarrow b\check{g} \rightarrow \check{g} \\ m + y \rightarrow my \rightarrow m\check{y} \rightarrow m\check{y} \rightarrow v \\ f + y \rightarrow fy \rightarrow f\check{y} \rightarrow f\check{c} \rightarrow \check{c} \\ v + y \rightarrow vy \rightarrow v\check{y} \rightarrow y \\ \quad \quad \quad \searrow \\ \quad \quad \quad v\check{y} \rightarrow v\check{g} \rightarrow \check{g} \end{array}$$

Le procès ne s'est pas arrêté là, comme on le verra aux p. 116 ss., quand nous étudierons la palatalisation dans la langue parlée; les occlusives mouillées ont subi ensuite l'assibilation, et elles ont été traitées de même que les occlusives mouillées produites par d'autres voies, et transformées en mi-occlusives.

moins que la pensée de l'auteur n'ait été trahie par la traduction (je suppose que l'article a été écrit en allemand). Voici le passage; j'ai souligné la partie contestable : « Punctul de plecare pentru întreaga desvoltare ce a urmat îl formează un sunet consonantic de tranșiție y , omogen cu vocala ce-i urmează. Acesta rezultă la *ie*, în mod firesc, din *i*; el apare însă, în urma unei anumite articulare a vocalelor palatale, și la *i* ».

Commentaire

Comme l'a montré Lambrior (v. p. 112), l'*i* consonne qui a produit la palatalisation provient soit de *i* (par ex. dans *bine*), soit de *yɛ* ou de *ya*, c.-à-d. du premier élément d'une diphtongue croissante. La consonnification de l'*i* a été produite par le resserrement progressif du canal buccal propre à l'émission de la constrictive sonore; à cette fermeture plus accentuée correspondent des vibrations laryngiennes plus fortes, jusqu'à l'explosion du *y*. L'articulation du *y* s'est conformée à l'articulation de l'occlusive qui le pré-

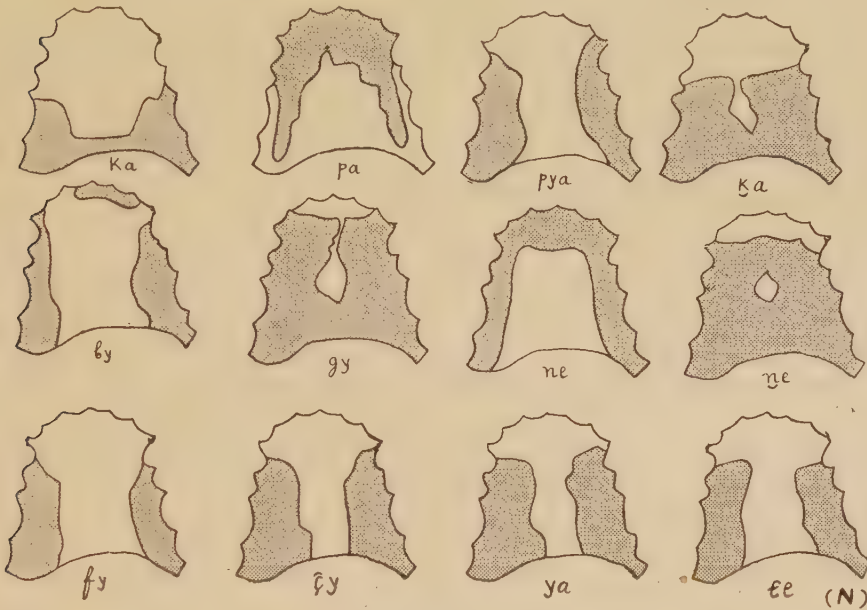


FIG. 10.

Tracés obtenus à l'aide du palais artificiel. En gris, les surfaces qui ont été touchées par la langue pendant l'articulation des occlusives, des fricatives, des occlusives mouillées et des spirantes.

cédait : à une occlusive sonore correspond un *y* sonore dès le début de son émission; à une occlusive sourde correspond un *y* moins sonore au début (cf. Rousselot, *Rev. de phonétique*, III, p. 80, fig. 62).

Ou aperçoit aisément la différence de traitement qu'ont subies les occlusives labiales, en opposition avec les fricatives labio-dentales, en examinant les tracés obtenus à l'aide du palais artificiel reproduits ici (fig. 10). L'évolution de *v* et de *f* a été commandée par l'articulation de la semi-voyelle : en fin de compte, la semi-voyelle s'est substituée aux fricatives, sous la forme

sonore pour *v* et sourde pour *f*. Ce mécanisme explique l'étape *f̂* (*f* aspiré), tandis que pour *v* on a eu la sonore correspondante, soit *y*. Sur le palais artificiel, l'occlusion de la langue n'est pas complète : on distingue sur la fig. 10 le « couloir » qui relie les alvéoles de la mâchoire supérieure à la partie postérieure du palais et qui représente les endroits qui n'ont pas été touchés par la langue. La longueur du couloir est plus grande pour *f* + *i*, par exemple, que pour *çi* ou pour *ya* : c'est que la langue s'est retirée plus en arrière pour l'émission des spirantes ; il s'en est suivi l'affaiblissement de l'obstacle vocal. Le traitement *g* s'explique sans doute par l'attaque brusque de la consonne et le renforcement des vibrations glottales.

Reste à dire quelques mots de l'étape intermédiaire qui précède le point d'aboutissement du procès. On doit entendre par *p̂k*, par ex., une légère fermeture des lèvres, tandis que le dos de la langue est appliqué sur le palais dans la position requise par l'articulation de l'occlusive linguale mouillée. La suite de l'évolution s'est faite suivant le principe de la simplification, la fermeture des lèvres étant réduite à zéro.

III

DE L'ÉTAT ACTUEL EN DACO-ROUMAIN

Le témoignage des textes, à partir du xvi^e siècle, a été examiné aux p. 87 ss. Pour le xviii^e siècle il convient de citer le fameux passage de la *Descriptio Moldaviæ*, écrite vers 1716 par le prince Démètre Cantémir. J'en reproduis l'essentiel, pour la commodité du lecteur :

« Mulieres quoque Moldavæ peculiarem a viris pronunciationem habent. Mutant enim syllabas *bi* et *vi* in *gi*, ut : *bine* (bene) = *gine* ; *vie* (vinea) = *gie* ; *pi* in *ki* : *pişma* (invidia) = *kizma*, *piatra* (petra) = *kiatra*. *Mi* ¹ initiale in *ng* litteram, vix aliis pronunciabilem, ut : *mie* (mihi) = *ngie*, etc. Qui semel e viris etiam ei pronunciationi asvetus fuerit, vix ac ne vix quidem ab ea liberari potest, et ceu sorex suo ore semper prodit, se nimis diu in matris sinu moratum fuisse, qua de re etiam tales vulgo *ficior de baba*, filii vetulæ ; per contentum dicuntur ². »

A cette époque, par conséquent, l'innovation était considérée comme un vice de prononciation. A en juger par l'état actuel, révélé par les recherches des dialectologues, la palatalisation a gagné toute la Moldavie, la Bucovine et la Bessarabie, l'Est de la Valachie et une partie de la Transylvanie.

1. Imprimé par erreur *in*.

2. *Descriptio Moldaviæ*, p. p. A. Papiu-Ilarian, éd. de l'Académie Roumaine, Bucarest, 1872, p. 151 (Operele Principelui Demetriu Cantemir, t. I).

On trouve dans Hasdeu, *Etym. magnum*, t. III, quelques informations sur la façon dont la langue commune a réagi contre l'innovation. Ainsi, dans le d. Brăila (à Stăncuța), dans les dernières années du XIX^e s., le parler des femmes était caractérisé par le passage de *b* à l'occlusive linguale mouillée correspondante. On pouvait enregistrer, par contre, dans le parler des hommes, quelques cas de fausses régressions, dues, évidemment, au souci d'éviter la prononciation patoise, par ex. *înpîde* pour *încîde* « fermer », *pîn* pour *kin* « supplice », *pirîe* pour *chirie* « loyer » (col. 2233). De même, dans le d. Ialomița, *raþîw* pour *rakiu* « eau-de-vie ». Dans un autre village les hommes prononçaient *ķiteqr* « pied », tandis que l'occlusive mouillée avait été assibilée par les femmes : *teiteqr* (col. 2234).

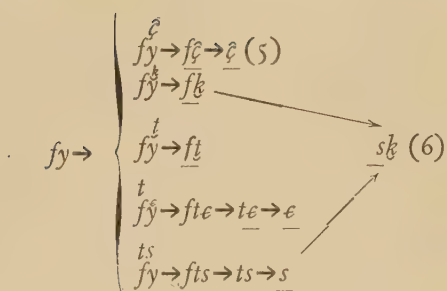
Avant d'aller plus loin, il convient de dresser les filières des traitements relevés dans la langue parlée.

Dans les parlers où la palatalisation des labiales est un fait ancien, le degré final de l'évolution est constitué par l'occlusive linguale mouillée. Mais cette étape ne constituait pas nécessairement une barrière à l'évolution ; elle a été dépassée dans la parole, dans ce sens que l'occlusive mouillée a été ensuite assibilée. L'abbé Rousselot, *Principes*, p. 618 ss., et M^{lle} Ringenson, *Palatalisation*, p. 7-8 et 26 ss., ont décrit le phénomène dans les détails : l'évolution a été commandée par un nouveau relâchement du muscle lingual, le bout de la langue s'étant déplacé en avant. Il en est résulté une articulation mi-occlusive.

Voici les filières de *p*, *v* et *f* ; celles de *m* et de *b* sont indiquées à la p. 114. Les possibilités réalisées dans la parole sont soulignées.

$$\begin{array}{l}
 \left. \begin{array}{l}
 \begin{array}{l}
 \bar{p}y \rightarrow \bar{p}\bar{e} \text{ (1)} \\
 \begin{array}{l}
 \bar{p}y \xrightarrow{t\bar{e}} \underline{pt\bar{e}} \rightarrow \underline{t\bar{e}} \\
 \bar{p}y \xrightarrow{t} \underline{pt} \rightarrow \underline{t} \\
 \bar{p}y \xrightarrow{\bar{b}} \underline{p\bar{k}} \rightarrow \underline{\bar{k}} \text{ (}\rightarrow t\bar{e}\text{)}
 \end{array}
 \end{array}
 \end{array} \right\}
 \end{array}$$

$$\begin{array}{l}
 \left. \begin{array}{l}
 \begin{array}{l}
 v\bar{y} \rightarrow \underline{y} \text{ (2)} \\
 \begin{array}{l}
 v\bar{y} \xrightarrow{\bar{d}} \underline{v\bar{d}} \rightarrow \underline{\bar{d}} \\
 v\bar{y} \xrightarrow{\bar{g}} \underline{v\bar{g}} \rightarrow \underline{\bar{g}} \text{ (2)} \\
 v\bar{y} \xrightarrow{d\bar{z}} \underline{vd\bar{z}} \rightarrow \underline{d\bar{z}} \rightarrow \underline{\bar{z}} \text{ (}\rightarrow \bar{z}\text{)} \text{ (3)} \\
 v\bar{y} \xrightarrow{d\bar{j}} \underline{vd\bar{j}} \rightarrow \underline{d\bar{j}} \rightarrow \underline{\bar{j}} \text{ (4)}
 \end{array}
 \end{array}
 \end{array} \right\}
 \end{array}$$



Commentaire

Si l'on consulte les cartes que j'ai dressées d'après les enquêtes de M. Weigand, commencées en 1895 et poursuivies jusqu'en 1905, on constate que dans l'Est du territoire daco-roumain la palatalisation des labiales est aujourd'hui normale et conditionnée par une « loi » phonétique qui a provoqué l'adaptation des emprunts à la structure phonique des autres mots, soit, par exemple : *kăkitan*, (= căpitan) « capitaine », d. Ialomița (Vaidomir ; *Graiul n.*, I, p. 196, II) ; *kildă* (= pildă) « exemple », d. Ialomița (Maltezi ; *ibid.*, p. 201, XI) ; *prokietar* (= proprietar) « propriétaire » (*ibid.*, 202, XIII) ; *kistwăli* (= pistoale) « pistolets », d. Buzeu (Largu ; *ibid.*, 228, XIX).

D'autres constatations, à savoir que chaque mot a son histoire propre et que les aires délimitées par chaque onde d'innovation ne se recouvrent pas, n'apportent rien de nouveau à la doctrine établie par les études de M. Gillieron.

Il est plus intéressant d'examiner l'état actuel de la palatalisation dans le Nord de la Transylvanie, où les parlers sont en plein travail. Il est aisé de montrer que la palatalisation de *p* est un fait récent dans cette région. En effet, au point 189 de la carte (Tîrșolt, d. Sătmăr) l'occlusive labiale est conservée : *peatră*, *piteor*, *pyept*, *pyeptine*, tandis que le territoire environnant connaît les étapes de transition *p̃t*, *p̃k* et *my*. Les étapes suivantes (occlusives linguales mouillées ou mi-occlusives) sont inconnues à cette région pour les mots *piatră* et *picioar*. On trouve pour ce dernier mot la forme normale, soit *piteor*, dans l'Ouest de la Transylvanie ; dans le Nord, au point 189 ; les points 187, 185, 184 et 233 (Lipău, Giungi, Soporul de jos et Strîmtura) connaissent le phonétisme *p̃kiteor*. Les représentants de *pieptene* et de *piept*, au contraire, montrent des traitements plus avancés, soit *k̃*, *t̃* et *t̃e*. Ces traitements sont récents, comme nous l'enseigne la carte CHEIE « clé » : en effet, dans beaucoup de localités de la Bucovine et de la Transylvanie l'occlusive gutturale n'a pas été assibilée dans ce mot (v. p. 108, la filière de *ky*). Enfin,

la fricative labio-dentale sourde présente les degrés d'altération ξ et ϵ ; il est licite, d'ailleurs, d'attribuer au caractère de l'articulation de l' f , moins résistante que l'articulation des autres labiales, le fait d'avoir été altérée en premier, comme il a été posé ci-dessus, p. 90. Au surplus, une observation de M. Pușcariu corrobore cette interprétation (*Zur Rek.*, p. 38, remarque).

Les recherches de M. T. Papahagi dans la région du Maramureș, qu'il a parcourue pendant plusieurs voyages d'études (1920-1924), ont l'avantage de nous présenter le schème linguistique commun à l'ensemble de ces parlers. Les enquêtes de M. Weigand dont il a été fait état dans l'établissement des cartes phonétiques annexées au présent ouvrage, sont fondées sur le témoignage d'un seul individu par village ; on sait combien il est dangereux de considérer le témoignage des sujets interrogés sur divers points du territoire en tant que représentant la norme articulatoire de l'ensemble du parler.

Voici un tableau des traitements relevés par M. Papahagi (*Maramureș*, p. LIII-LIV et LVII-LX) :

	Règle générale	Attesté rarement
P	$p\bar{k}$	$\bar{k}$ t
B	$b\bar{g}$	$\bar{g}$
M	$m\bar{\eta}$	$\bar{\eta}$
F	s	ξ ϵ
V	ζ	v y g

La date récente de la palatalisation des labiales dans la région du Maramureș ressort nettement du traitement $p\bar{k}$, $b\bar{g}$, $m\bar{\eta}$; les étapes finales $\bar{k}$, $\bar{g}$, $\bar{\eta}$ apparaissent rarement. La palatalisation des fricatives labio-dentales est plus ancienne. En effet, f montre le traitement s , qui est attesté dans l'ensemble du territoire. Le traitement ξ apparaît dans le parler des générations anciennes. Le traitement ϵ , peu répandu, est peut-être importé des régions voisines (v. carte III). Le traitement de la sonore appelle des observations analogues ; l'étape g s'explique par l'attaque brusque de l' y , tendance commune à l'ensemble des parlers.

Si l'on compare les notations de M. Weigand à celles de M. Papahagi, l'on constate les différences suivantes :

Notations de M. Weigand (localités nos 231-241)	Notations de M. Papahagi
Piatra	$p\bar{\xi}atr\bar{\eta}$ (carte I)
Piept	$\bar{\xi}e\bar{p}t$ (carte II)

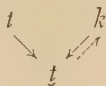
Ces divergences ne sont pas irréductibles. M. Papahagi a montré, *op. cit.*,

p. LVIII, que les phonèmes k et t peuvent être confondus par l'oreille ; de même $p\bar{k}$ et pt .

Il est difficile de dire si les traitements my et k des emprunts récents tels que *komyieşer* « agent de police » et *kîpă* < *pipă* « pipe », relevés par M. Papahagi (*Maramureş*, p. 217 et 223, s. v.), sont des cas d'adaptation phonétique ou non, puisque l'on ne sait pas à quelle date la palatalisation des occlusives labiales s'est produite dans cette région.

Les noms de lieux montrent le traitement $p\bar{k}$ (*Pkêtrile*, *Pkyteiwărele*) et même k ; d'autre part, l'occlusive labiale sourde n'est pas altérée dans les mêmes mots : *Piteyqrul*, *Pyetriwăsa* (*ibid.*, p. 206-207).

Le traitement *kêlinkă* (vb.) < *tilinkă* « chanter de la *tilinca* (sorte de flûte) », attesté aussi (*ibid.*, p. 223 et 235, s. v.), est curieux ; il s'agit certainement d'une fausse régression, postulée par le traitement t de k (*têye* < *kêye* « clé », *ibid.*, p. 235, s. v.), soit :



selon le principe posé par MM. Gilliéron et Roques, *Études de géographie linguistique*, p. 61 ss.

Il me reste à examiner quelques points de détail concernant les filières posées ci-dessus, p. 117-118.

1 et 5. $p\bar{k}$, $f\bar{k}$, $\bar{k}$. Comme l'a montré M. Meyer-Lübke, *Dacoromania*, II, p. 4, cette étape s'explique par l'assourdissement de la constrictive laryngienne dû à l'occlusive labiale sourde. L'aspiration du p , dans ce cas, est en tout point semblable à l'aspiration de l' f dans des mots comme *fêşer* < *fyşer*. Ici l'évolution a abouti à *şer*, soit à la spirante gutturale sourde.

2. Les traitements y et g peuvent s'expliquer tout aussi bien l'un par l'autre, et peut-être ne faut-il pas admettre deux filières : le traitement g < y ou y < g a été provoqué par l'attaque brusque ou douce de la fricative laryngale sonore. Mais les deux filières sont justifiées par la théorie et postulées par les aïts macédo- et megléno-roumains (v. p. 132).

3 et 4. MM. Weigand, *Weigand's Jb.*, VI, p. 31 et Papahagi, *Maramureş* p. LX posent une seule filière, à savoir :

$$\overset{d}{v}j \rightarrow v\overset{d}{d}j \rightarrow d\overset{j}{j} \rightarrow j \rightarrow \overset{\bar{z}}{z}$$

Mais les faits n'autorisent pas cette façon de voir. Le traitement j n'est pas attesté dans le Maramureş (v. carte V ; les traitements relevés par M. Weigand sont $\bar{z}$, $\overset{j}{z}$, $\bar{d}$ et y) ; il faut, par conséquent, admettre pour cette région

une filière à part, qui porte sur le tableau donné à la p. 117 le n° 3. L'étape ^jž (notée ž par M. Weigand, *Ling. Atlas*, Einleitung, col. 4) représente un phonème intermédiaire, enregistré dans une seule localité (n° 235). Aujourd'hui, le phonétisme ž est le plus répandu dans cette région.

6. sk. Je vois dans ce représentant de l'ancienne f une contamination : s + fk (cf. Weigand, *Weigand's Jb.*, XV, p. 141).

IV

LA PALATALISATION DES LABIALES AU SUD DU DANUBE

Considérations générales

Pour comprendre les conditions dans lesquelles la palatalisation des labiales s'est produite au Sud du Danube, il convient de jeter un coup d'œil sur l'histoire des populations roumaines qui ont habité ces régions au cours du moyen âge.

Nous allons examiner tout d'abord les conditions dans lesquelles l'Istrie a été peuplée par les Roumains.

Au xiv^e et au xv^e siècle, une population roumaine est mentionnée en Bosnie et en Croatie ; l'élevage constituait l'occupation principale de ces Roumains, nommés *μαυρόβλαχοι* par les Byzantins, *Morlachi* par les Italiens et *Vlasi* (sing. *Vlax*) par les Slaves ; ils sont connus aussi comme organisateurs de caravanes pour le transport des marchandises.

Les Roumains apparaissent sous ce double aspect sur le littoral de l'Adriatique, de Cettigne à Fiume, dès le xiii^e siècle. Poussés par les invasions turques, ils émigrèrent en Slovénie, en Carinthie, en Istrie et dans l'île de Veglia au xv^e et au xvi^e siècle. On connaît aujourd'hui les détails de leur arrivée en Istrie : ils s'y établissent par petits groupes, avec l'assentiment des autorités, à partir de la fin du xv^e siècle. Ce sont les seuls qui aient conservé leur langue jusqu'à nos jours ; tous les autres ont disparu dans la masse slave environnante ¹.

La preuve certaine que les colons établis en Istrie venaient de Bosnie et de Croatie a été fournie par M. Dragomir, *Vlahii și Morlacii*, p. 63 et 100-101, qui a relevé le nom propre *Petar Zmantare* (= dr. smîntînă) à Dubovac,

1. M. Dragomir, *Vlahii și Morlacii*, Cluj, 1924, p. 61-62 fait état d'une série de noms propres attestés au xi^e et au xii^e siècle sur le littoral dalmate et dans le Tagliamento. Mais, comme l'a montré M. Bartoli, *Studj di filologia romanza*, VIII, p. 616 ss., il n'est pas certain que ces noms soient roumains : le final -ul peut reproduire le suffixe ital. -olo ; cf. Densusianu, *Hist.*, I, p. 392 et Weigand, *Weigand's Jb.*, XII, p. 110-112.

en Croatie (1579 et 1581) et le nom de lieu *Sare bire*, en Bosnie (1458). Ces deux noms présentent le passage de *-n-* à *-r-* (*bire* < *bine* « bien »), et l'on sait que le rhotacisme est un des traits caractéristiques de l'istro-roumain ¹.

Quant à l'habitat primitif des Roumains d'Istrie, le départ des faits repose sur la constatation que l'istro-roumain est un parler daco-roumain porté loin de son lieu d'origine, entre le x^e et le xiii^e ou le xiv^e siècle. Le caractère de singularité des concordances qui ont été établies entre l'istro-roumain, d'une part, et les parlers daco-roumains du Banat et des Monts Apuseni, d'autre part, dans le domaine de la phonétique, de la morphologie et du lexique, a été bien mis en évidence par MM. Densusianu, *Hist.*, I, p. 339-340, et Popovici, *Dial. istr.*, I, p. 114 ss. Ces preuves sont tout à fait convaincantes ².

Il nous reste à voir si le rhotacisme était normal en Bosnie et en Croatie.

Pour MM. Pușcariu, *Dacoromania*, II, p. 710-711, et T. Papahagi, *Grai și suflet*, II, p. 50, le passage de *-n-* à *-r-* s'est produit au Sud du Danube. C'est de là qu'il aurait été transporté, d'une part dans les monts Apuseni, et d'autre part en Istrie.

Ni les considérations historiques, ni les considérations linguistiques n'autorisent ce point de vue (cf. Rosetti, *Étude*, p. 52 ss.). M. Densusianu, qui partage cette opinion, a été bien obligé de reconnaître qu'une « telle émigration

1. Le n. de lieu *Pogari* (= dr. *păgini* « payens » ?) en Bosnie, cité par M. Dragomir, *op. cit.*, p. 136, est d'une interprétation douteuse, comme l'indique son vocalisme.

L'istro-roumain était encore parlé à la fin du xix^e siècle dans l'île de Veglia; v. Fr. Miklosich, *Über die Wanderungen der Rumunen...*, dans les *Denkschriften* de l'Académie de Vienne, t. XXX, phil.-hist. Kl., p. 8-9 et Popovici, *Dial. istr.*, I, p. 132. M. Skok (*Nasalisation*, p. 333) a pu relever à Poljica (Veglia) le nom de deux fontaines: *Funtūra* et *Fintira*, qui présentent le passage de *-n-* à *-r-*, caractéristique de l'istro-roumain.

2. Je ne puis me ranger à l'opinion de M. Skok (*Nasalisation*, p. 332-335), selon laquelle l'habitat primitif des Roumains d'Istrie devrait être placé dans la péninsule des Balkans. On peut admettre que les émigrants se soient mêlés à des populations de langue roumaine, signalées à date ancienne dans le Nord-Ouest de la Péninsule; dans l'état actuel de nos connaissances, cette hypothèse n'est étayée par aucune preuve linguistique: tout ce qui est roumain dans la structure de l'istro-roumain s'explique par le daco-roumain.

Il est aujourd'hui établi que l'istro-roumain a fait groupe avec le daco-roumain après le x^e siècle. Les innovations linguistiques qui rapprochent l'istro-roumain des parlers du Banat et des monts Apuseni sont donc postérieures à l'époque de communauté. M. Skok reconnaît, d'ailleurs, le bien fondé de ces rapprochements. Dès lors, je ne vois pas la nécessité de faire venir les ancêtres des Roumains d'Istrie du Sud du Danube. J'entends bien que l'on ignore si les parlers du Banat ne s'étendaient pas, à une époque ancienne, au Sud du Danube. Peu importe. L'aire d'extension de ces parlers, que l'on ne saurait préciser, est secondaire dans le débat. Le point essentiel c'est que l'istro-roumain est un parler nord-danubien transporté ultérieurement loin de sa patrie d'origine. Cette constatation rend inutile l'hypothèse de M. Skok, suivant laquelle le passage de *-n-* à *-r-* en istr. serait indépendant du phénomène analogue daco-roumain.

[du Sud au Nord du Danube] n'est malheureusement pas directement attestée par les sources historiques » (*Hist.*, I, p. 326). Et M. Kadlec n'a rien apporté de valable pour prouver cette émigration (cf. Dragomir, *op. cit.*, p. 92).

Bien au contraire, C. Jireček a toujours enseigné que les grands mouvements de population qui se sont produits dans le Nord de la péninsule Balkanique, au cours du moyen âge, ont suivi la direction Nord-Sud ¹. L'émigration a été provoquée, à partir du VII^e siècle, par l'invasion slave, qui a eu pour effet de déplacer vers le Sud-Ouest les Albanais, qui habitaient naguère dans le Nord de la péninsule ². La population romanisée qui se trouvait dans la même région a été poussée vers l'Ouest et le Sud. Ces déplacements ne se sont pas produits d'un seul coup. M. van Wijk a remarqué avec raison que l'expansion des états serbe et bulgare s'est poursuivie lentement : Sofia a été conquise en 809 et Niš au XIV^e siècle ; tout nous porte à croire que l'aire du roumain commun devait englober le cours supérieur de la Morava ³.

On retrouve dans la toponymie des régions habitées naguère par les ancêtres des Roumains et dans le parler des populations de langue slave ⁴, des traces de leur passage. C'est tout ce que l'on sait de relatif à leur langue, c'est-à-dire bien peu de chose. Le parler des Roumains (*Vlasi*) mentionnés en Serbie à partir de la fin du XII^e siècle ⁵, connaissait-il le rhotacisme ? Rien n'autorise cette hypothèse. Et d'autre part, rien n'indique que le parler des Vlaques de Bosnie ait été caractérisé par cette innovation phonétique avant le XV^e siècle. On ignore à partir de quelle date les populations à rhotacisme se sont installées dans ce pays ; certainement pas avant le X^e siècle. Il est d'ailleurs possible qu'il se soit produit dans ces régions des émigrations successives.

Il n'est pas douteux aujourd'hui que les βλάχοι ἐδίται signalés par le chroniqueur byzantin Cédrenus en 978, entre le lac de Prespa et Kastoria, soient

1. V. Dragomir, *op. cit.*, p. 94-95 et 107 et le résumé succinct de Jireček, *Albanien in der Vergangenheit*, dans les *Illyrisch-albanische Forschungen*, p. p. L. v. Thallöczy, München-Leipzig, 1916, I, p. 63-93.

2. V. maintenant N. Jokl, article *Albaner*, dans le *Reallexikon der Vorgeschichte*, p. p. M. Ebert, Berlin, 1924, p. 85 et 91-92 et P. Skok, *Arhiv za arbanasku starinu...*, II, p. 114.

3. N. van Wijk, *Taalkundige en historische Gegevens betreffende de oudste Betrekkingen tussen Serven en Bulgaren*, Amsterdam, 1923, p. 12-18 (dans les *Mededeelingen* de l'Académie des Sciences, section des lettres, vol. 55, série A, n° 3).

4. V. Skok, *Ein Überbleibsel des rumänischen im serbokroatischen*, *Arch. f. slav. Phil.*, XXXVII, p. 81-82.

5. S. Dragomir, *Vlahii din Serbia în sec. XII-XV*, dans *Anuarul Institutului de istorie națională*, I, Cluj, 1922, p. 280 ss.

des Macédo-Roumains¹. Or, l'on sait que l'un des traits caractéristiques du macédo-roumain est constitué par le traitement particulier de l'occlusive nasale, nettement opposé au traitement nord-danubien (cf. Rosetti, *Étude*, p. 18 et 37). Il est hors de doute que cette différence remonte à l'époque de communauté des parlers roumains.

Il n'y a aucune raison de croire que la scission entre le groupe du Nord et du Sud du Danube se soit produite avant le x^e siècle. D'autre part, M. Capidan a montré avec raison (*Meglenorom.*, I, p. 54 ss.) que le parler connu aujourd'hui sous le nom de megléno-roumain est une branche du macédo-roumain, restée en contact avec le daco-roumain jusqu'au xiii^e siècle. En macédo-roumain, l'altération des labiales est un fait général, conditionné par une loi phonétique. Or, si les occlusives labiales et les fricatives labio-dentales avaient été palatalisées avant le départ de cette population vers le Sud, on devrait retrouver ce phénomène en megléno-roumain. Il n'en est cependant rien : nous verrons p. 129 ss. que dans ce parler l'altération des labiales s'est produite indépendamment ; là où l'innovation est généralisée dans toute la série, elle est due à l'influence des colonies macédo-roumaines établies postérieurement dans cette région.

Nous allons examiner maintenant le détail de la palatalisation des labiales en istro-roumain d'abord, en megléno-roumain ensuite.

V

ISTRO-ROUMAIN

Le parler des colons roumains installés en Istrie a subi une profonde influence slave. Un des résultats de cette influence fut l'introduction d'une *l* épenthétique entre une occlusive labiale ou une fricative labio-dentale et la semi-voyelle *y*.

Ainsi *fler* (dr. fier) « fer » ; *blerà* (dr. zbiera) « crier » ; *plerde* (dr. pierde) « perdre » ; *mle* (dr. miel) « agneau » ; *mlàre* (dr. miere) « miel ».

La tendance à développer une *l* mouillée entre l'occlusive labiale et le yod date de la période de communauté du slave ; c'est un des traits caractéristiques du serbo-croate². L'abbé Rousselot a montré, d'autre part, comment la fermeture complète de l'y explosif après consonne a donné naissance à un

1. V. maintenant V. Bogrea, *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe Sud-Orientale*, VII, Bucarest, 1920, p. 50-53.

2. Le mécanisme du phénomène et sa répartition dialectale dans les langues slaves sont exposés par A. Leskien, *Altbulg. Gr.*, p. 40-41 et *Gr. d. serbo-kr. Spr.*, I, p. 85, § 138 et 87, § 143 ; v. aussi A. Meillet, *Le slave commun*, p. 86-87, § 113.

l palatal (*Principes*, p. 587)¹. C'est ce qui est arrivé dans istr. *kulb* « nid », enregistré par Popovici, *Dial. istr.*, II, p. 103, s.v., à côté de *kuyb*, et dans *εαγλφέα* < all. *Seife*, donné par Weigand, *Romania*, XXI, p. 244 et Byhan, *Weigand's Jb.*, VI, p. 394, s.v. Ce phénomène n'a rien à voir avec l'introduction de *l* sous l'influence slave. Il est attesté aussi en megléno-roumain dans *kulb* et *mălnes* < *măynes* (vb. ; Capidan, *Meglenorom.*, p. 136 et 101)².

Le phénomène est compliqué, en istro-roumain, par le fait que ce parler possédait déjà une *l* étymologique de même nature, issue de *L* latine ; voici quelques exemples : *klemā* < CLAMARE ; *ănkľide* < CLUDĚRE ; *glătsē* < GLACIA ; *glēm* < *GLEMUS ; *glindē* < GLANDEM ; *lepur* < LĚPOREM ; *pălē* < PALEA ; *pul* < *PŪLLEUS.

La question qui se pose, c'est d'expliquer l'épenthèse de *l* dans istr. *klept* (dr. *piept*) « poitrine ». M. Meyer-Lübke, *Dacoromania*, II, p. 2 et n. 3 pose comme point de départ la forme *pľept* : « *kyept* n'aurait pas pu devenir *klept*, nous dit-il, parce que en slave cet *l* apparaît seulement après les labiales et non après les vélaires ». Mais si l'on se réfère au deuxième ordre de faits exposé ci-dessus (p. 124), on s'aperçoit tout de suite, comme l'a montré avec raison M. Bacinschi (*ZRPh.*, XLIV, p. 260), que rien ne s'oppose à ce que l'on parte de **ľept* qui serait devenu *klept* par adaptation phonétique, les sujets parlants ayant présent à l'esprit le rapport *k* = *kl* (*klemā*, etc.).

L'assibilation de l'occlusive gutturale dans *teăptir* (dr. *pieptene*) « peigne », s'explique par le fait qu'il ne s'est pas produit dans ce cas d'épenthèse, car la présence de *l* aurait empêché l'assibilation. Nous verrons comment il faut expliquer ce traitement particulier. L'assibilation semble n'être pas attestée en istro-roumain : dans *jăjet* (dr. *deget*) « doigt » l'assibilation de l'occlusive initiale peut s'expliquer par l'assimilation *d*—*j*→*j*—*j*, le phonème *j*, qui correspond au *dj* daco-roumain, étant normal en istro-roumain³.

1. Parmi les exemples de ce traitement l'abbé Rousselot cite le « macédonien » *flyer* ; il faut lire « istro-roumain ».

2. Il faut partir à coup sûr de *kuyb*, postulé par le macédo-roumain (**kuby(u)*)→roum. commun *kuyb* par anticipation d'un mouvement articuloire, tout comme dans dr. moderne *okyky* < *oky*, v. p. 143). Le changement s'est produit indépendamment dans chacun de ces dialectes et sans aucun doute à l'époque moderne. Le phonétisme *kuyub* indiqué par MM. Pușcariu, *Et. Wb.*, n° 432 et Candrea-Densusianu, *Dicț. etim.*, n° 429 (cf. Candrea, *Psalt.*, I, p. CLXXXIII) pour le dr. ancien, repose sur l'interprétation de la graphie cyrillique КОУЮБ(8Λ) de **S**, **H** (éd. Candrea, p. 173^{5.24} et 215^{8.28-29}) et de **V** (éd. Gălușcă, p. 235¹¹). Mais la lettre Ю ne traduit certainement pas la diphtongue *yɥ* ; il faut lire *kuyb*, phonétisme donné par **S**, éd. Candrea, p. 314².

3. Cf. *jănē* et *jerunķľu* (dr. *geană*, *genunchi*) « paupière, genou » ; il est moins probable que ce mot ait été apporté sous cet aspect phonétique par les émigrants, comme le suppose M. Densusianu, *Hist.*, I, p. 339.

La règle générale, en istro-roumain, est de ne pas palataliser les labiales. Ainsi : *bire* « bien » ; *fił* « fils » ; *fił^a* « fille » ; *fikàt* « foie » ; *píteor* « pied » ; *vîw* « vivant » ; *vitselu* « veau ». Avec *l* épenthétique : *fler*, etc. (v. p. 124).

Ceci posé, nous allons examiner dans le détail les cas aberrants, soit :

(1) *kłept*, *teąptir* ; (2) (g)*łerm* (dr. vierme) « ver » ; (3) *mųie* (dr. mie) < MIHI ; *mųàla* (dr. mială) < AGNĚLLA.

1. A part *kłept*, M. Densusianu, *Hist.*, I, p. 339 a relevé aussi les phonétismes *pyępt* et *plept*, d'après I. Maiorescu. Ces deux prononciations ne sont pas confirmées par les enquêtes postérieures : M. Popovici n'a enregistré que la forme à occlusive gutturale, dans tous les villages (*Dial. istr.*, I, p. 54, n° 34 ; cf. Byhan, *Weigand's Jb.*, VI, p. 242, s.v. *kłept*) ; *teąptir* est normal partout (*ibid.*, I, p. 54, n° 35). Nous avons vu ci-dessus, p. 125, que la mi-occlusive sourde qui ouvre ce mot repose sur une ancienne occlusive gutturale palatalisée.

Il convient d'expliquer, tout d'abord, la présence de l'occlusive gutturale dans *kłept*. Faut-il l'expliquer par la palatalisation opérée en Transylvanie ¹, ou bien par dissimilation consonantique, comme l'a enseigné M. Meyer-Lübke, *Dacoromania*, II, p. 2, soit : *p—p→k—p* ².

Cette hypothèse se heurte à de grosses difficultés : la dissimilation de l'initiale par une consonne combinée est, en principe, impossible ; d'autre part, la modification de l'articulation de l'occlusive labiale sous l'action dissimilatrice d'une occlusive de même nature est inconnue à la langue. Le parallélisme établi par M. Meyer-Lübke entre *kłept* < *plept* et italien dialectal *kyoppo* < *pioppo* n'est pas fait pour établir la formule postulée par le traitement roumain : en italien, la dissimilation s'est produite selon la formule « consonne forte et longue dissimile initiale », tandis qu'en istro-roumain le phonème pseudo-inducteur est en position faible.

Quant à *teąptir*, comme l'a reconnu M. Meyer-Lübke, *op. cit.*, p. 12, on n'a pas à se préoccuper de la filière par laquelle *p* est devenu *te*, si ce mot est un nouveau venu. Il est en effet difficile d'expliquer *te* < *p* à l'intérieur de l'istro-roumain, comme il a été indiqué ci-dessus, p. 125. Mais si l'on

1. Il faut éliminer de la discussion l'hypothèse de M. Densusianu, *Hist.*, I, p. 344, suivant laquelle la palatalisation des labiales en istro-roumain viendrait des populations macédo-roumaines que les émigrants auraient rencontrées sur leur route. En effet, on ne se représente pas, théoriquement, la possibilité d'une telle influence, et d'autre part il n'apparaît pas que les ancêtres des Istro-Roumains soient venus en contact avec les Macédo-Roumains.

2. Les filières compliquées posées par M. Pușcariu, *Zur Rek.*, p. 34, ne sauraient être retenues.

admet que *teǎptir* est un nouveau venu, on est en droit de se demander s'il n'est pas possible d'attribuer à *kǎpt* la même origine ¹.

2. L'examen de (g)*ǎrm* ne fournit de point d'appui à aucune des deux hypothèses. M. Popovici a enregistré le phonétisme *gǎrm*, pl. *ǎrmurle* à Žejane; *ǎrm* à Lettaj, Sušnjevic, Brdo, Noselo et Senovic; *ǎrmu* à Gradinje et Grobnik (*Dial. istr.*, I, p. 55, n° 67). Ces phonétismes peuvent s'expliquer par deux filières :



Dans la filière 1, il n'y a pas eu de palatalisation; l'épenthèse de *l* est intervenue tout de suite; l'étape *gl* s'explique ou bien par l'insertion de *l*, ou bien par la contamination *ǎrm* + **ǎrm*. Dans la filière 2 l'épenthèse est intervenue au degré *g*.

Il semble bien, toutefois, qu'il faille nous arrêter à la première filière, qui est confirmée par les faits que nous allons examiner tout de suite.

3. Il s'agit de *mǎe*, *mǎelu* relevés par M. Popovici à Gradinje, Sušnjevic et Brdo, tandis que les autres localités connaissent les phonétismes *mǎe*, *mǎelu*. Ce double traitement nous montre que nous avons affaire à l'évolution *mǎe* → *mǎe* sous l'influence de l'occlusive labiale qui se trouvait en position forte à l'initiale, comme l'a montré M. Pușcariu (*Zur Rek.*, p. 34), qui a comparé avec raison cette innovation au phénomène bulgare analogue : *zemǎa* < *zemǎa* ². Il faut voir, par conséquent, le même procès dans *mǎe* < **mǎe*.

Dès lors, il est licite de poser la conclusion suivante : la palatalisation des labiales est inconnue à l'istro-roumain.

1. L'explication de M. Skok (*Nasalisation*, p. 332) : istr. *teǎptir* provient de mr. *kǎptine* « où *k* a été ... prononcé à la vénitienne » doit être rejetée pour les raisons suivantes :

a. la palatalisation des labiales en macédo-roumain est postérieure à l'époque de séparation (v. p. 124);
 b. il n'y a pas de preuves que les populations istro-roumaines soient venues en contact avec les ancêtres des Macédo-Roumains (cf. p. 126, n. 1);
 c. l'assibilation du *k* n'apparaît pas dans d'autres mots, par ex. istr. *kǎitsa* « cheville », *kǎmǎn* « cumin (n. de plante) ».

2. Cf. V. Oblak, *Macedonische Studien*, Vienne, 1896, p. 68 (*Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, phil.-hist. Kl., t. CXXXIV).

D'autre part, il résulte de l'examen auquel nous venons de nous livrer que pour expliquer les traitements *klept* et *teąptir* il faut tenir compte des considérations suivantes :

1. le passage de l'occlusive labiale à l'occlusive gutturale ne peut pas s'expliquer par dissimilation ;
2. si la palatalisation du *p* s'était produite en istro-roumain, on aurait dû avoir, après **kaptir*, l'étape **kląptir* ;
3. l'assibilation semble être inconnue à ce parler.

Il faut admettre, par conséquent :

- a. que les émigrants sont partis avec *kept* ou bien que ce mot a été introduit en Istrie à une époque tardive et qu'ensuite le mot a été adapté au système phonologique de la langue ;
- b. que *teąptir* est un nouveau venu.

Ceci posé, il convient de montrer d'où et quand sont venus ces mots.

Pour M. Densusiannu, *Hist.*, I, p. 340, les émigrants auraient quitté leur habitat primitif avec *teąptir*. On retrouve, en effet, en Transylvanie, dans la région du Mureş, du Criş et du Someş le mot *piepten* sous l'aspect phonique *teąptăn* et *teępten*.

Il y a, cependant, une objection à cette supposition. Elle a été formulée par M. Puşcariu (*Zur Rek.*, p. 38) : l'assibilation est une innovation récente en Transylvanie.

On ne saurait méconnaître la justesse et la force de cette observation. D'autre part, la palatalisation des labiales est inconnue dans le Banat et l'innovation est récente dans le pays des Moţi.

Il y a là, par conséquent, un obstacle qui semble insurmontable : on sait, en effet, que la patrie primitive des colons qui ont porté le roumain en Istrie doit être placée dans les contrées qui ignorent justement le traitement en question. Et cependant, il n'y a pas moyen d'expliquer autrement le traitement aberrant de ces deux mots : il faut admettre que les émigrants établis en Istrie après le xiv^e siècle les ont apportés avec eux, sous l'aspect *kept* et *teąptir* (sans pouvoir fixer avec précision le timbre des voyelles de ce dernier mot). Il est impossible de savoir si l'altération des labiales et l'assibilation se sont produites en Transylvanie ou bien au Sud du Danube, en Bosnie. Le traitement particulier de l'occlusive gutturale dans *teąptir* ne postule pas pour ce mot une époque d'emprunt postérieure à celle de *kept* : en dacoroumain chacun de ces mots a son histoire propre ; ils ont pu être empruntés tout aussi bien en même temps ou non.

On sait que la colonisation des « Morlaques » s'est poursuivie jusqu'au xvi^e siècle, époque à laquelle cette population semble être entièrement slavi-

sée (Dragomir, *Vlahii și Morlacii*, p. 47 ss., 77 ss. et Popovici, *Dial. istr.*, I, p. 126 ss.). Il n'y a pas de preuves que le courant d'émigration ait continué au delà de cette époque, mais on peut en supposer l'existence hypothétique.

On rencontre un fait analogue dans le parler des Roumains qui ont émigré en Serbie au XVIII^e et au XIX^e siècle ¹. Ces émigrants sont venus du Banat et de l'Olténie ; ils occupent aujourd'hui la région comprise entre la Morava, à l'Ouest, et le Danube, au Nord et à l'Est. Les parlers de cette région ne connaissent pas l'altération des labiales, sauf dans *fȣer* < *fȣer* (à Geanova) et dans le vb. *inȣeptora* (< *pyept*) « boutonner un vêtement » (à Costol ; v. Giuglea-Vilsan, *Rom. din Serbia*, p. 65 et glossaire, s.v.). Ces mots sont venus du Nord du Danube à une époque récente, comme l'indique leur forme phonétique ².

VI

MEGLÉNO-ROUMAIN

Les Roumains du Meglen, en Macédoine Orientale, habitent aujourd'hui la plaine qui s'étend aux pieds des monts Kožuf et Zōna, entre le Vardar et la Černa. Seuls Nonte (Nīnta) et les villages Lunsi (Luguntsa ou Lundzini) et Borislaf (Birislav) appartiennent en propre à la région dénommée Meglen (turc Karadjova). Les autres villages, Huma, Ošin, Kupa, Ljumnitsa et Tsernareka sont situés à l'Est de cette contrée. Les Roumains qui se trouvaient autrefois dans les villages Sirminina, Koinsko et Barovitsa ont été bulgarisés. A part cette population roumaine, on compte dans cette région deux villages macédo-roumains : Livădzi et Gjövgyjöli (Capidan, *Meglenorom.*, p. 5 ss.).

Il n'est pas douteux que le megléno-roumain ait fait groupe, à l'époque du roumain commun, avec les parlers connus aujourd'hui sous le nom de macédo-roumain. M. Capidan l'a prouvé d'une manière irréfutable ; et le traitement particulier de l'occlusive nasale dans ces deux dialectes constitue un argument puissant pour justifier ce groupement (cf. ci-dessus, p. 124).

Nous avons vu p. 123-124 que les Macédo-Roumains ont émigré vers le Sud dès le X^e siècle. Les populations qui devaient porter le roumain dans le Meglen sont restées en contact avec le daco-roumain après cette époque ;

1. Cf. P. Cancel, *Conv. literare*, XLVII (1913), p. 862, n. 1.

2. M. Weigand a pu enregistrer en Bosnie la prononciation *ȣeptine* « peigne », dans la bouche d'un tzigane venu de Transylvanie (*Weigand's Jb.*, XIV, p. 175).

A. ROSETTI. — *Recherches sur la phonétique du roumain.*

cette hypothèse est basée sur les concordances que l'on a établies entre ces deux groupes de parlers (Densusianu, *Hist.*, I, p. 332-333) ¹. Lorsque les ancêtres des Megléno-Roumains émigrèrent vers le Sud ², ils s'établirent tout d'abord dans la région des monts Rhodope, dans la Bulgarie Orientale, où leur parler subit une forte influence bulgare dont le trait caractéristique est constitué par le traitement *ò* — phonème intermédiaire entre *o* et *a*, Capidan, *op. cit.*, p. 96 — de *ă(i)* accentué : megl. *kòyni*, *pòyni* « chien, pain », en opposition avec dr. *cîine*, *pîine* ³. Ce traitement ne se retrouve dans aucun autre parler roumain. Il est dû à l'influence des parlers bulgares du Rhodope qui ont confondu en un seul phonème *o* les jers intenses et les voyelles nasalisées du v. slave ⁴. Il est bien établi, d'autre part, que les émigrants ne pouvaient pas connaître le traitement *o* dans la région qu'ils habitent aujourd'hui, parce que dans les parlers bulgares occidentaux v.sl. *o* accentué est rendu par *ъ* ⁵.

1. Dans *Grai și suflet*, II (1926), p. 365 ss., M. Densusianu combat la théorie de M. Capidan et maintient son opinion sur le rattachement du megléno-roumain au groupe de parlers daco-roumains (*Hist.*, I, p. 330 ss.). L'examen de la structure phonique du megléno-roumain ne confirme pas la façon de voir de M. Densusianu. Ainsi, le megl., comme le macédo-roumain, ne connaît ni l'assimilation *r — n → n — n* (megl., mr. *fărînă* « farine », en opposition avec dr. *fănină* et *făină*), ni la propagation de la nasalité antérieure (megl., mr. *(d)zînykļu* « genou », mais dr. *genunchi*), ni la dissimilation *n — n → r — n* (megl., mr. *minūt* « menu, petit », opposé à dr. *mărunt*), ni le passage de *-n-* à *-r-*. Ce traitement constitue l'un des traits spécifiques du consonantisme des parlers sud-danubiens.

2. M. Capidan, *Meglenorom.*, p. 65, fait état du traitement *o* (de v.sl. *ъ*, *ь* et *o*, *ѣ*) en bulgare du Rhodope, qui est postérieur au XII^e siècle, pour fixer l'arrivée des émigrants au XII^e ou au XIII^e siècle.

3. A Tsernareka et à Huma, sous l'influence du macédo-roumain, le timbre *ò* a été remplacé par *ă* (Capidan, *op. cit.*, p. 96-97 et 100-101).

4. Les parlers de Ahŭrčelebi, Rupčos et Čepino, dans le Rhodope, connaissent le traitement *ò* et *o* ; on trouve le traitement *ъ* dans la région de Batak et de Plovdiv ; Lj. Miletič, *Die Rhodopenmundarten der bulgarischen Sprache*, Vienne, 1912, col. 27-28 (Schriften der Balkankommission, Linguistische Abt., X) et Id., *Das Ostbulgarische*, col. 214-215.

5. V.sl. *o* accentué a subi divers traitements en bulgare. Le traitement *ъ* caractérise les parlers de l'Ouest de la Bulgarie, de la Macédoine du Sud et de l'Est (Salonique, Meglen) et l'Est du domaine : Oblak, *Arch. f. slav. Phil.*, XVII, p. 138 ss., Id., *Macedonische Studien*, p. 18 ss., Miletič, *Arch. f. slav. Phil.*, XX, p. 593-594, Vondrák, *Altirkchenslavische Grammatik*², p. 141 ss., Miletič, *Das Ostbulgarische*, col. 37-38 ; la Macédoine connaît aussi le traitement *a* (Veles, Prilep, Bitolj : Oblak, *Arch. f. slav. Phil.*, XVII, p. 138). Le traitement *o* a été enregistré dans les parlers du Rhodope et exceptionnellement à Debra, dans l'Ouest du domaine, et seulement là (Oblak, *Maced. St.*, p. 25 : « Durch *o* als Reflex des *ъ* hebt sich der Debradialect scharf von allen Nachbardialecten ab. Auf dem ganzen Gebiet der Balkanhalbinsel einschliesslich der östlichen Adrialänder erscheint *o* neben *oa* nur in dem bulgarischen Rhodopendialect » ; cf. Miletič, *Arch. f. slav. Phil.*, XX, p. 594).

Selon M. Densusianu, *Grai și suflet*, II, p. 368, le traitement *ò* megléno-roumain s'est pro-

Il est beaucoup moins sûr que le parler des Megléno-Roumains soit venu en contact avec celui des émigrants qui ont porté le roumain en Istrie. Les correspondances entre ces deux parlers relevées par M. Densusianu, *Hist.*, I, p. 334, intéressent à la fois l'istro-roumain, le megléno-roumain et le daco-roumain, et il est licite de les expliquer par le contact entre le daco- et le megléno-roumain. Il n'est pas prouvé non plus que les Megléno-Roumains qui habitaient naguère les villages de Gopeš et Malovište, à l'Ouest de Monastir, et dont le parler a subi ensuite une forte influence macédo-roumaine¹, y soient venus directement de leur ancien habitat. Rien ne s'oppose à ce que l'on attribue la population de ces villages à une extension vers l'Ouest des émigrants, une fois établis dans la région du Meglen.

Le contact avec les Macédo-Roumains, longtemps interrompu, a été repris dans la région du Meglen à partir du XVIII^e siècle : les émigrants macédo-roumains, fuyant les persécutions turques, s'établirent dans les villages de Gjövgyöli et de Livădzi. L'influence exercée par ce dernier village sur le parler des Megléno-Roumains de Tsernareka est due aux relations entre les deux villages et aux inter-mariages (Capidan, *op. cit.*, p. 26).

Cette constatation est de première importance, parce qu'elle nous donne la clé du traitement des labiales en megléno-roumain.

En effet, à Tsernareka et seulement dans ce village, toutes les occlusives labiales et les fricatives labio-dentales sont altérées, tandis que dans les autres villages l'innovation n'atteint pas tous les mots et un membre de la série (*b*) ne subit pas la palatalisation ; d'autre part la palatalisation de *v* a suivi la même direction en macédo-roumain et à Tsernareka, tandis que les autres villages montrent un traitement différent.

duit sous l'influence des parlers bulgares de l'Ouest. On sait, en effet, qu'en moyen-bulgare les jers intenses ont acquis la valeur de voyelles pleines à quantité brève (v. l'exposé de M. Meillet, *Rocznik slawistyczny*, VI, p. 127-129) ; *ѣ* a été vocalisé en *o* et *ѣ* en *e*. Au XI^e siècle, le traitement *o* caractérisait les parlers du Sud-Ouest de la Macédoine (Kul'bakin, *Rev. des ét. slaves*, II, p. 205) ; aujourd'hui la vocalisation est normale dans l'Ouest de la Bulgarie et rare dans l'Est du territoire (Vondrák, *op. cit.*, p. 215 ss.). Le défaut de la théorie de M. Densusianu, c'est de ne pas tenir compte du fait que le traitement *o* de v. sl. *ѣ* n'est pas justifié dans les parlers de l'Ouest de la Bulgarie. Ce traitement caractérise, comme nous l'avons vu, les parlers bulgares du Rhodope. M. Capidan a donc raison d'expliquer le traitement megléno-roumain par le contact des émigrants roumains avec les populations de langue bulgare de cette région : c'est là que *ѣ*, issu de v. sl. *ѣ*, après avoir passé par une étape intermédiaire *ѣ + n*, et *ă(t) + n* (timbre vocalique fermé par l'action de l'occlusive nasale) ont été confondus dans un même son par les sujets bilingues. Ce phonème a évolué ensuite vers *o* (le traitement *ô* a été appliqué plus tard, par adaptation phonétique, à l'*î* des éléments turcs, v. Capidan, *op. cit.*, p. 97).

1. Densusianu, *Hist.*, I, p. 337 et Capidan, *Meglenorom.*, p. 62.

Voici le tableau des traitements (Capidan, *ibid.*, p. 121-123) :

Macédo-roumain	Megléno-roumain	
	Tsernareka	Autres villages
(1) $p \rightarrow k$	k	$p \quad k$
(2) $b \rightarrow g$	g	b
(3) $m \rightarrow v$	v	$m \quad v$
(4) $f \rightarrow \xi$	$\xi \quad y$	y
(5) $v \rightarrow y$	y	$v \quad g$

Commentaire

Comme on le voit, les détails du traitement sont différents (v. Capidan, *ibid.*, p. 124 ss.) : le parler de Tsernareka et le macédo-roumain font groupe, en opposition avec le parler des autres villages.

Une première différence, c'est que, dans les villages autres que Tsernareka, la palatalisation atteint seulement quelques mots. La règle générale est de conserver intactes les occlusives labiales et les fricatives labio-dentales.

1. Pour p M. Capidan a enregistré, à part le traitement k , le traitement te dans *teiteqr* qui apparaît aussi en macédo-roumain, dans le même mot. Outre le procès qui a donné naissance à la mi-occlusive initiale (sans doute l'assimilation $k-te \rightarrow te-te$, cf. Densusianu, *Hist.*, I, p. 308), il faut expliquer la présence de ce phonétisme à Tsernareka par le macédo-roumain (M. Capidan, *ibid.*, p. 126, ne nous dit pas si *teiteqr* apparaît aussi dans les autres villages ; en principe, l'assimilation a pu se produire indépendamment en mr. et en megl.).

2. b est conservé partout, sauf à Tsernareka, où il subit le même traitement qu'en macédo-roumain.

4. Pour f M. Capidan a relevé à Tsernareka le traitement ξ dans tous les mots, excepté dans *yl, ylă* « fils, fille », qui montrent un traitement analogue à celui des autres villages. L'interprétation de ce traitement est double : ou bien le traitement $f \rightarrow y$ est antérieur au traitement ξ , dû à l'influence du macédo-roumain, ou bien la présence de ce traitement doit s'expliquer par la sonorisation de la spirante gutturale sourde ξ macédo-roumaine.

5. Le traitement subi par v appelle quelques observations dont on saisira tout de suite l'importance : M. Capidan a remarqué, *op. cit.*, p. 124, que le traitement g , propre au megléno-roumain, se retrouve dans les villages Gopeš et Malovište, qui ont conservé ce phonétisme malgré la profonde influence exercée par le macédo-roumain sur leur parler. Ce traitement montre justement que la population de ces villages doit venir du Meglen, où le traite-

ment *g* est normal (cf. p. 131). A Tsernareka, l'occlusive gutturale palatalisée a été remplacée par la fricative sonore sous l'influence du macédo-roumain. Ce traitement différent est parfaitement explicable, contrairement à ce qu'enseigne M. Capidan, *ibid.*, p. 125-126. Il ne résulte rien, pour la théorie de l'influence du macédo-roumain sur le megléno-roumain, de la conservation du *g* à Gopeš et à Malovište ; l'influence des parlers macédo-roumains a eu des résultats différents dans chaque région. Si la théorie de M. Capidan était juste, il faudrait se demander pourquoi les Megléno-Roumains de Tsernareka ont conservé l'ancien traitement *y* de *f* à côté du traitement macédo-roumain *ȝ*, alors que ce fait ne s'observe pas dans le groupe de Gopeš et Malovište.

La conclusion qui se dégage de l'examen de ces faits saute aux yeux ; il est surprenant que M. Capidan, après avoir examiné les traitements que nous venons d'énumérer, en ait conclu que le parler de Tsernareka pourrait témoigner du véritable traitement des labiales en megléno-roumain, tandis que les formes non-palatalisées des autres villages viendraient du daco-roumain.

Rien ne justifie cette conclusion. Bien au contraire, il est certain que le traitement observé à Tsernareka est aberrant et dû à une influence extérieure. Le véritable aspect de la palatalisation des labiales en megléno-roumain nous est offert par les autres villages : on y constate, tout d'abord, que l'innovation est récente ; elle n'a pas atteint encore tous les mots. D'autre part, on s'aperçoit une fois de plus que la moins résistante des labiales est l'*f*, qui est palatalisée dans tous les mots, et que la plus résistante est l'occlusive labiale sonore (*b*), ce qui correspond en tout point avec l'enseignement de la phonétique théorique.

VII

CHRONOLOGIE ET CONCLUSION GÉNÉRALE

Il nous reste à tirer les conclusions générales qui résultent de l'examen auquel nous venons de nous livrer. Les voici :

1. la palatalisation des labiales s'est effectuée indépendamment en daco-roumain, en macédo-roumain et en megléno-roumain ;
2. l'innovation est de date récente dans chaque groupe de parlers.

Preuves à l'appui du point 1 : la palatalisation des labiales est de règle en macédo-roumain. L'innovation ne s'était pas produite au *x^e* siècle, puisque le phénomène est récent en megléno-roumain et que ce parler avait formé groupe avec le macédo-roumain avant le départ vers le Sud.

L'innovation est postérieure au x^e siècle. Sans doute s'est-elle produite à des dates diverses dans chaque groupe de parlers. Il est impossible de préciser ces dates. Mais il est permis de supposer qu'en daco-roumain la palatalisation des labiales n'est pas de beaucoup antérieure au xvi^e siècle et qu'elle est peut-être encore plus récente en megléno-roumain ¹.

Cette conclusion n'a rien pour nous surprendre ; elle confirme une fois de plus la théorie des innovations parallèles dans des groupes linguistiques séparés après une époque de communauté.

Il a été établi, d'autre part, que la fricative labio-dentale sourde (*f*) a été palatalisée tout d'abord. Il semble bien que l'occlusive labiale la plus résistante soit *b*. Chaque série homophone a été altérée indépendamment et, d'autre part, chaque mot a une aire d'extension qui lui est propre. Ces observations ne s'appliquent pas au macédo-roumain, où l'innovation de date plus ancienne a été étendue à tous les mots qui se trouvaient dans les mêmes conditions phonétiques (cf. Densusianu, *Hist.*, I, p. 307 ss.).

1. M. Pușcariu, *Zur Rek.*, p. 53 ss., a combattu avec succès la théorie de M. Densusianu, *Hist.*, I, p. 326 ss., selon laquelle la palatalisation des labiales aurait été apportée au Nord du Danube par des émigrants Macédo-Roumains.

CHAPITRE VIII

DE L'INFLEXION ET DES PHÉNOMÈNES CONNEXES

I

LA DIPHTONGAISON SOUS CONDITION EN ROUMAIN COMMUN

La diphtongaison sous condition des voyelles *e* et *o* s'est produite lorsque la syllabe immédiatement suivante contenait une voyelle de timbre *e* ou *a* (cf. Philippide, dans *Lui T. Maiorescu, Omagiu*, p. 112).

On a comparé ce traitement au phénomène qui a amené la brisure des voyelles intenses du scandinave ¹. Il s'agit, en effet, du même procès dans les deux groupes : la deuxième partie de la voyelle qui a subi le changement ² rapproche son point d'articulation du point d'articulation de la voyelle suivante (le plus souvent, en fin de mot), sans que les consonnes qui séparaient les deux voyelles prennent part au procès ³ ; mais les détails du changement sont différents dans chaque groupe.

En scandinave, seule la voyelle de timbre *e* suivie de *a* ou de *u* brefs a subi la brisure ; en roumain, les voyelles *e* et *o* suivies de *e* ou de *a* ont subi le changement.

Voici quelques exemples du traitement :

SCANDINAVE ⁴

-u	-a
v. suéd., isl. <i>iorþ</i> < nordique primitif * <i>erþu</i>	v. danois, isl. <i>Biarka</i> < nord. comm. * <i>Berika</i>

1. V. maintenant C. B. van Haeringen, *De germaanse Inflexieverschijnselen* (« Umlaut » en « Breking ») *phoneties beschouwd*, Leiden, 1918, p. 104-105 (thèse de Leyde).

2. Cf. la définition de l'émission vocalique donnée par Rousselot, *Modifications phonétiques*, p. 252 ss. et ci-dessus, p. 107. Rien ne prouve que le procès soit dépendant, en roumain, de l'accent d'intensité (v. Juret, *BSL*, XXIII [n° 72], p. 138 ss.) ; pour l'expliquer, il faut tenir compte du facteur durée, qui est essentiel, comme l'a montré Ronjat, *BSL*, XXIV (n° 75), p. 368. Cf. maintenant A. Meillet, *La méthode comparative en linguistique historique*, p. 89.

3. Van Haeringen, *op. cit.*, p. 58 ; Grammont, *RLR*, t. LX, p. 315-316.

4. Les exemples sont énumérés et commentés par M. Axel Kock, dans son ouvrage capital *Umlaut und Brechung im altschwedischen*, Lund, 1911-1916, p. 45 ss. et 248 ss. (dans *Lunds Universitets Årsskrift*).

	-u		-a
v. isl. <i>stiornu</i> < nord. comm. * <i>sternu</i>		v. suéd., isl. <i>biarg(h)</i> < nord. primit. * <i>berza</i>	
		v. suéd., isl. <i>hialpa</i> < nord. comm. * <i>helpa</i> .	
		ROUMAIN	
	-e		-a
roum. commun * <i>leådje</i> (dr. lege, mr. <i>leådze</i>) < LÈGEM		roum. comm. * <i>tsęara</i> (dr. țară, mr. <i>tsară</i>) < TĚRRA	
roum. comm. * <i>flwære</i> (dr. floare, mr. <i>flwari</i>) < FLOREM		roum. comm. * <i>kwąda</i> (dr. coadă, mr. <i>kwą- dă</i>) < CODA	
roum. comm. * <i>vyąspe</i> (dr. viespe, mr. <i>yąspe</i>) < *VĚSPEM.			

L'ouverture des voyelles roumaines *e* et *a* est bien faite pour rendre compte de leur caractère de phonèmes inducteurs, en opposition avec les voyelles postérieures fermées *ă*, *o*, *u* et la voyelle antérieure fermée *i* qui n'ont pas eu le même rôle.

M. Gamillscheg, *Oltenische Mundarten*, Vienne, 1918¹, p. 40-41 et 50-51, a posé pour le changement roumain des étapes successives. Le traitement *ęa* < *ę*—*e* ne saurait s'expliquer, nous dit M. Gamillscheg, si l'on n'admettait pas une étape intermédiaire **eĕ* ou **eă*, exprimée au xvi^e siècle par la lettre ɛ². Le traitement *ęa* < *ę*—*a* demanderait, à son tour, une série d'étapes intermédiaires. Cette diphtongue aurait été notée au xvi^e siècle par la lettre ɶ.

Il y a de graves objections à cette théorie.

Tout d'abord, on n'aperçoit pas la nécessité de poser des étapes intermédiaires pour expliquer le traitement de *e* ou de *o* suivis de *a*, ni en roumain, ni en scandinave. Il est au contraire licite d'admettre que le traitement *ęa* (ou *wą*) s'est produit brusquement. Quant au traitement devant *-e*, la diphtongue *ęa* en macédo- et en daco-roumain postule l'existence de cette norme articulaire dès le roumain commun (cf. Tikin, *Studien*, p. 49 et 90). Convient-il de poser une étape intermédiaire ? On ne saurait l'affirmer. Dans

1. Dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, phil.-hist. Kl., t. CXC.

2. *Op. cit.*, p. 41 : « eine direkte Brechung *ę* — *e* zu *ea* — *e* phonetisch unverständlich ist ».

tous les cas, la phonétique du roumain au xvi^e siècle n'autorise guère à attribuer la valeur *eè* ou *eă* à la lettre *ɛ*, comme le veut M. Gamillscheg. Il est au contraire établi que dès une époque ancienne *ɛ* notait la diphtongue *ea* (v. p. 42 et 49 ss.). M. Gamillscheg pose des traitements qui intéressent le roumain commun à la suite d'une enquête personnelle sur les parlers actuels de l'Olténie, où il a enregistré toutes sortes de diphtongues. Il est clair, cependant, que ces faits de parole n'ont aucun rapport avec ceux qui sont étudiés ici.

Mais, indépendamment de ces constatations, les étapes intermédiaires ne sont pas justifiées par la phonétique. En effet, **eă* est un monstre phonétique, et les notations de M. Gamillscheg (par ex., *op. cit.*, p. 43), qui aurait enregistré cette diphtongue en Olténie, sont peu faites pour nous convaincre (cf. Pușcariu, *Dacoromania*, I, p. 366, 368-369 et 370). D'autre part, M. Gamillscheg ne nous dit pas comment **eă* est devenu *ea* ; je ne vois aucune possibilité de justifier ce traitement, inconnu, par ailleurs, au roumain.

Quant à la diphtongue **wă*, son évolution normale en roumain est la suivante : **wă* → **wo* → *o* ; ex. : *kot* < CUBITUS, *nqr* < NUBILUM (cf. Weigand, *Weigand's Jb.*, XII, p. 106-107).

M. Iordan ¹ soutient que la brisure a été provoquée par *-ă* et non par *-a* et M. Pușcariu, *Dacoromania*, I, p. 378, écarte la possibilité de fixer lequel de ces deux timbres vocaliques a produit le procès.

On n'aperçoit pas, cependant, la raison pour laquelle *-ă* aurait joué ce rôle spécial, alors que les autres voyelles fermées ont été inefficaces. Les efforts de M. Iordan pour expliquer ce traitement aberrant sont loin d'emporter la conviction (*op. cit.*, p. 35-37).

M. Iordan (*op. cit.*, p. 36), classe la voyelle de timbre *ă* parmi les voyelles ouvertes ², ce qui ne manque pas de surprendre. Quant à la voyelle de timbre *a*, il nous est dit, *l.c.*, qu'elle ne pouvait pas provoquer la brisure, parce qu'elle avait subi le traitement *ă* avant la production de ce procès.

L'auteur ne justifie pas cette affirmation, et, à vrai dire, il aurait été bien embarrassé pour le faire, parce qu'il n'y a aucun moyen de fixer la date du phénomène.

M. Iordan ³ fait état d'une série de noms de lieux terminés en *-a*, dans lesquels la voyelle accentuée est restée à l'état de monophthongue (par ex. : *Cesna*, *Dîlboca*, *Hliboca*, *Lepșa*, *Moldova*, etc.). Ce traitement prouverait

1. I. Iordan, *Diftongarea lui e și o accentuați în pozițiile ă, e*, Iași, 1921, p. 32 ss. et *ZRPh.*, XLIII, p. 195.

2. « *o*... nu este o vocală deschisă în felul lui ă, e ».

3. *Diftongarea*..., p. 104-105 et 222, *ZRPh.*, *l.c.*

expressément que *-a* n'a pas provoqué la brisure ¹. M. Pușcariu, *Dacoromania*, I, p. 378-379, a fait justice de cette hypothèse : ces noms de lieux sont des emprunts récents, et il est aisé de montrer pourquoi, en cette qualité, ils n'ont pas participé à une loi phonétique de date roumaine commune.

Force nous est, par conséquent, d'admettre que la brisure remonte à une époque très ancienne, antérieure au traitement *ă* de l'*a* final.

Il convient de déterminer les conditions dans lesquelles s'est produit le traitement :

Ronjat avait raison de nier l'existence d'une « tendance panromane à fermer les posttoniques » (*BSL*, XXIV [n° 75], p. 363) ; et il a bien montré, *ibid.*, p. 360 ss., que l'abrégement de la durée et la fermeture des voyelles finales s'est produite dans les langues romanes après l'époque de communauté. Le passage de *-a* à *-ă* en roumain (cf. Densusianu, *Hist.*, II, p. 17-18) est exactement comparable au traitement des voyelles non intenses de l'allemand (qui ont abouti à *ɐ* ou zéro). On aperçoit ici à plein le rôle décisif du facteur intensité.

Nous allons examiner dans le détail la façon dont le système phonologique du roumain s'est accommodé de la brisure.

La nouvelle norme articuloire ne pouvait manquer d'amener le trouble dans la structure phonique du mot. La syllabe contenant la voyelle qui a subi le changement a été agrandie du fait de la brisure, dans ce sens qu'elle contenait maintenant deux éléments vocaliques qui se suivaient. Il n'y avait qu'un seul moyen de garder l'intégrité de la syllabe : c'était de rapprocher les deux voyelles dans une diphtongue, de manière à ne pas laisser d'intervalle entre les deux phonèmes. Le premier élément de la diphtongue fut constitué par l'ancienne voyelle devenue consonante (resserrement du canal buccal), tandis que l'accent se reportait sur l'élément vocalique de grande aperture, lequel forme en roumain la frontière syllabique. Ainsi *e* et *o* devinrent respectivement *ɛ* et *ɔ*.

La conclusion qui se dégage de cet exposé c'est que la seconde phase du procès est dominée par l'accentuation du mot.

Les phonéticiens classent les diphtongues croissantes parmi les fausses diphtongues (all. *unechte*). L'expérience démontre, en effet, que les deux éléments de la diphtongue ne sont pas prononcés d'une seule émission de la voix, comme les diphtongues décroissantes (cf. Grammont, *BSL*, XXIV [n° 73], p. 101). On voit nettement sur les fig. 11-12 les deux tensions propres à chacune des articulations de *wɛ* et de *ɔɛ* (cf. Rousselot, *Rev. de*

1. « *a* die Brechung sogar verhindert », *ZRPh.*, l.c.

phonétique, III, p. 74-75 et fig. 62, p. 80, et F. de Saussure, *Cours*¹, p. 95)¹.

M. Axel Kock a finement analysé le mécanisme de la brisure en scandinave, *op. cit.*, p. 248 ss. : le report de l'accent d'intensité sur le deuxième

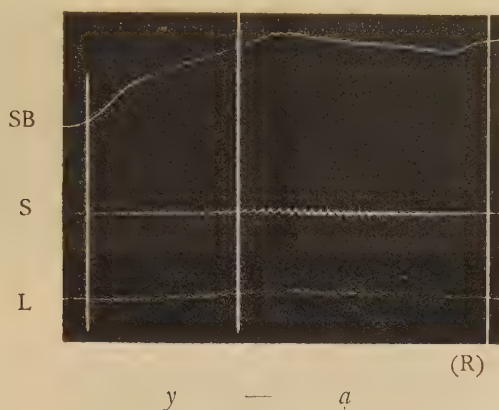


FIG. 11.

La diphtongue *yɑ* dans *iapă* « jument ».

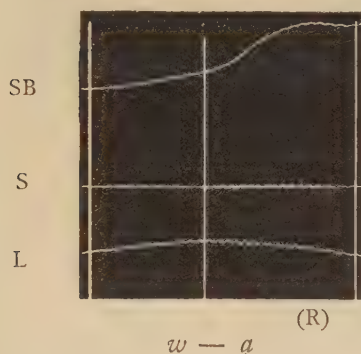


FIG. 12.

La diphtongue *wɑ* dans *oameni* (pl.) « hommes ».

1. La fig. 12 *bis* est destinée à éclairer l'analyse physiologique de la diphtongue *wɑ*. En haut de la figure, j'ai reproduit le tracé des voyelles *o* et *a*, prononcées isolément par le sujet N ; en bas, la diphtongue *wɑ* dans le pl. *oameni* « hommes » (même sujet).

Dans la portion du tracé qui appartient à la première partie de la diphtongue, on aperçoit des vibrations vocaliques tout à fait différentes des vibrations de la voyelle *o*. C'est que la diphtongue est ouverte par une semi-consonne : le resserrement du canal buccal rend compte de l'aspect du tracé ; on aperçoit ensuite l'explosion du *w*, suivi de l'*a*.

On comparera cette figure à la fig. 11 reproduite par l'abbé Rousselot au t. I, p. 362 de la *Rev. de phonétique* : la figure représente le tracé de la diphtongue *wɑ*, notée *oi* par le français littéraire. Voici l'analyse du tracé (souffle recueilli au sortir de la bouche) : «... on y trouve quelque chose d'étouffé, l'amplitude des vibrations étant fort réduite, qui ne peut convenir qu'à une constriction consonantique [il s'agit de la portion du tracé qui correspond à l'émission

élément de la diphtongue a eu pour effet la consonification de la voyelle, soit e^a , $i^u \rightarrow ya$, yw . La durée de ces diphtongues équivaut à la durée d'une voyelle brève.

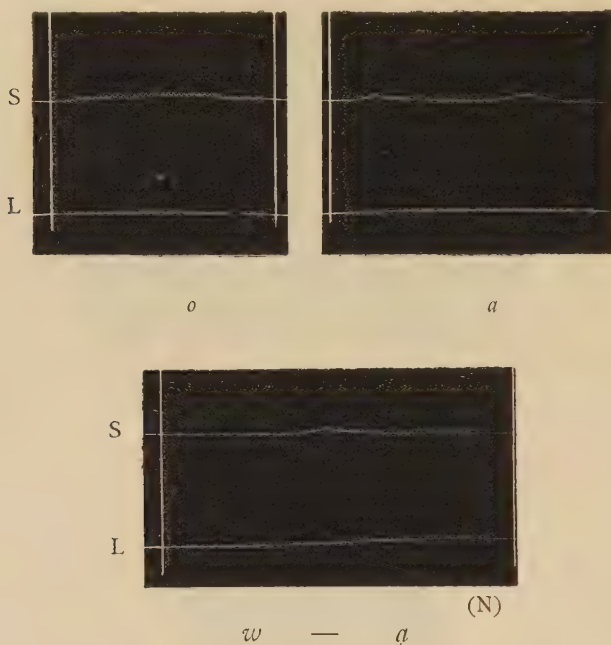


FIG. 12 bis.
Les voyelles *o* et *a* (en haut).
La diphtongue *wa* dans *oameni* (en bas).

C'est ici qu'il convient de marquer la différence entre le traitement roumain et le traitement scandinave.

M. Kock a montré que les diphtongues produites par la brisure doivent être opposées aux diphtongues *iā*, *iū*, *iō* (isl. *friāls*, *tiūga* ; v. suéd. *tiūgha* ; isl., v. suéd. *hiōn*), dont la durée équivaut à la durée d'une voyelle longue. La loi de la « balance vocalique », établie dans les détails par M. Kock, postule pour la voyelle radicale brève une finale demi-longue ; au contraire, si la syllabe radicale était longue, la quantité de la finale était réduite. Or, la quantité des diphtongues issues des voyelles brèves accentuées correspond à la durée d'une voyelle brève, comme nous venons de le voir, et dans les

de la semi-voyelle]. De plus, à un moment précis, qui est le même dans *wa*, *pwa*, *bwa*, après la constriction du début et avant la voyelle *a*, qui est très reconnaissable, les tracés prennent une amplitude subite et d'un instant. J'y vois l'explosion de la semi-voyelle » (*op. cit.*, p. 362-363).

Cette description s'applique parfaitement à la diphtongue roumaine.

mots qui ont subi la brisure la quantité des finales est demi-longue. Ainsi, la finale *-o* est altérée en *-u* dans les mots dont la syllabe radicale brève contient une diphtongue produite par brisure, tandis que dans les mots dont la diphtongue est longue la finale n'a pas été altérée (opposition *tiugbu* : *tiugbo*) ¹.

Les détails du traitement sont examinés *op. cit.*, p. 251 ss. (brisure produite par *-a*) et p. 275 ss. (brisure produite par *-u*).

Or, la quantité des diphtongues roumaines issues des voyelles *e* et *o* est longue.

Je donnerai ici le résultat de mes recherches qui sont fondées sur la prononciation du sujet R. Ces résultats devront être comparés aux résultats basés sur la prononciation d'autres sujets parlants; les opérations longues et délicates demandées par la mesure de l'intensité et de la durée m'ont obligé à restreindre le témoignage à un seul sujet.

a. Rapports de l'intensité. La voyelle accentuée est approximativement quatre fois plus intense que la voyelle en fin de mot ².

b. Rapports de la durée. Les voyelles accentuées *a* et *e* sont approximativement deux fois plus longues que les voyelles finales *ă*, *e*; les diphtongues *ea*, *ya*, *ye* et *wa* sont deux fois plus longues que les voyelles finales *ă*, *e*; d'autre part, la durée des mêmes diphtongues est plus longue que la durée des voyelles accentuées *a* et *e* ³. Ces constatations, fondées sur l'analyse

1. Kock, *op. cit.*, p. 249; v. aussi p. 9, 14, 25, 39-43, 70 ss. Cf. le résumé succinct de A. Juret, *BSL*, XXIII (n° 72), p. 153-154.

2. J'ai mesuré l'intensité des voyelles *a* et *ă*, *e* et *e*; je donne ici les moyennes des mesures et non le détail des opérations (v. p. 22).

	<i>a</i>	<i>-ă</i>		<i>e</i>	<i>-e</i>
fată	1,81	0,43	bete	1,13	0,40
masă	1,28	0,20	lege	1,20	0,55
pată	1,97	0,41	pene	1,23	0,27
vată	1,57	0,30	teme	1,25	0,27
Moyennes					
générales	<u>1,7</u>	<u>0,3</u>		<u>1,20</u>	<u>0,37</u>
Rapport des moyennes					
générales	5,03			3,24	

3. Voici le résultat des mesures; la durée de chaque voyelle a été mesurée après l'explosion des occlusives (v. p. 23 ss.). Les chiffres expriment la durée en centièmes de seconde.

	<i>a</i>	-ă		dipht. acc.	-ă
cadă	17,25	12	coadă	18,40	10,45
samă	18,80	7,05	seamă	22,05	7,35
scamă	18,05	9,4	chiamă	19,95	8,05
tamă	18,85	10,45	teamă	19,20	9,65
fată	16,20	8,5			
	<i>e</i>	-e		ye	-e
bete	15,30	8,20	biete	21,70	9,05

Rapports : durée de la voyelle accentuée : durée de la voyelle finale = 1,8; durée de la

mathématique des tracés, concordent avec les observations de l'abbé Roussetot qui avait montré dans ses *Modifications phonétiques*, p. 164, que les diphtongues croissantes du français *wa*, *we*, etc. « sont plus courtes que les deux voyelles composantes réunies, et plus longues que l'une des deux isolée ».

Il résulte de l'examen auquel nous venons de nous livrer que la voyelle accentuée en roumain est frappée d'un fort accent d'intensité ; les diphtongues sont plus longues que les voyelles accentuées ; la voyelle en fin de mot, par contre, montre, d'une part, une intensité et une durée réduites, et d'autre part son timbre est fermé.

REMARQUE. — Il est intéressant de fixer les rapports de l'accent musical et de l'accent dynamique. On sait que la place du ton varie suivant les langues et que les syllabes toniques ne sont pas toujours celles qui reçoivent en même temps l'accent d'intensité.

L'accent musical en roumain frappe la même syllabe que l'accent dynamique : là où la syllabe est intense, le ton est grave ; la voyelle inaccentuée est caractérisée par l'élévation du ton.

Je donne ici les résultats des mesures de la hauteur musicale dans une série de mots prononcés par le sujet R (v. p. 24 ss.). Le ton varie à raison d'une octave entre la syllabe accentuée et la syllabe finale.

	e			-e	
	Chiffres	Gamme		Chiffres	Gamme
bete	132	ut $\sharp_2$		75	ré $\sharp_1$
lege	126	»		77	»
pene	138	»		77	»
teme	135	»		73	ré $_1$
		a			-ă
fată	155	ré $\sharp_2$		84	fa $_1$
masă	163	mi $_2$		86	»
pată	167	»		90	fa $\sharp_1$
vătă	158	mi $_2$		85	fa $_1$

II

AUTRES DIPHTONGUES

Les diphtongues que nous allons examiner ont été produites de la façon suivante : *i* (ou *y*) de la syllabe qui suivait immédiatement la syllabe accentuée s'est répercuté dans cette syllabe par anticipation d'un mouvement

diphtongue : durée de la voyelle finale = 2 ; durée de la diphtongue : durée de la voyelle accentuée = 1,08.

articulatoire ; il en est résulté une diphtongue décroissante, dont le premier élément a été constitué par la voyelle accentuée et le second élément par la semi-voyelle *y*. Le timbre des voyelles qui ont subi l'assimilation est indifférent. De fait, toute la série vocalique est en cause.

Ce phénomène a été analysé par le docteur Rosapelly dans *MSL*, X, p. 130-131. Il a été relevé par Thumb¹ en grec moderne, dans la région Maïna (Laconie) du Péloponèse, et M. Pernot, *Études*, p. 131-132 a décrit à son tour la répercussion de l'*i* adventice en tsakonien². Voici les faits :

1. Nous avons constaté ci-dessus, p. 84 la présence de la diphtongue *îy* en Valachie et dans le Sud de la Transylvanie dès le xvi^e siècle (ex. : *kîyne*, *mîyne*, en regard de *kîne*, *mîne*, des autres régions). Cette diphtongue apparaît aussi en megléno-roumain : *kôyny*, *pôyny*. J'ai montré dans *Grai și suflet*, II, p. 168 ss., que la diphtongue a été produite par la transposition de l'*y* final ; et de fait, tous les mots qui font le pluriel en *-î* la connaissent.

2. En Olténie, en Valachie (d. Muscel) et dans le Sud de la Transylvanie, dans les environs de Sibiiu et de Brașov, le même phénomène est attesté dès le xviii^e siècle et à l'époque moderne. Il s'est produit dans les mots dont la structure phonique comportait une voyelle accentuée + une occlusive mouillée, soit, par exemple, *oky* → *oyk* « œil », *veky* → *veyk* « ancien », etc., ou bien *ayniṇe* < *aniṇ* « aune » (Pușcariu, *Dacoromania*, I, p. 381).

3. Dans les textes du xvi^e siècle énumérés aux p. 84 ss., la diphtongaison s'est produite dans les mots dont la structure phonique comportait une voyelle accentuée + une sonante.

4. Enfin, on retrouve ce phénomène au Sud du Danube : istr. *roey* < *roey* « rouge », mr. *kuybayre* (pl.) < *kuybar* « nid », megl. *tayti* « père » < *tati* (bulg. *tate* : Capidan, *Meglenorom.*, p. 99 ; d'autres exemples sont réunis par M. Densusianu, *Grai și suflet*, II, p. 378).

Les faits énumérés sous le point 4 sont des faits de parole, produits à l'époque moderne ; leur chronologie n'appelle aucune observation de détail. Sans doute la diphtongaison dans les textes autres que **S** (n° 3), rentre dans cette catégorie. Quant à **S**, on sait que le copiste C venait d'une région qui ignorait le rhotacisme (Candrea, *Psalt.*, I, p. xxxvii-xlIII). Nous n'avons aucun moyen de préciser quelle était cette région, mais il est licite de supposer que c'est le Sud de la Transylvanie.

En ce qui concerne la chronologie des faits énumérés aux points 1 et 2, il

1. *Handbuch der neugriechischen Volkssprache*², p. 8.

2. La Tsakonie, dans le Péloponèse, est située au Sud du golfe de Nauplie ; H. Pernot, *Rev. de phonétique*, IV, p. 153.

est certain que les premiers sont postérieurs à l'époque de communauté du roumain et plus anciens que ceux qui figurent sous le n° 2.

III

DE LA MONOPHTONGAISON DE L'*ea*.

Le⁴ mécanisme de la monophthongaison de la diphtongue *ea* est très simple : l'évolution est commandée par l'accent d'intensité et par le timbre de la voyelle contenue dans la syllabe qui suit immédiatement la syllabe accentuée ; à cette assimilation vient s'ajouter l'influence ouvrante du deuxième élément de la diphtongue, mis en relief par l'accent d'intensité¹.

Il y a donc deux cas à examiner, selon que la voyelle contenue dans la syllabe suivante est *a* ou *e*.

1. *ea* — *a* → *a* — *a*. Si la voyelle agissante est *a*, la monophthongaison s'est faite dans le sens du glissement de l'articulation de la diphtongue vers *a*, phonème de grande aperture ; à cette assimilation s'est ajouté l'action ouvrante du deuxième élément de la diphtongue.

A la suite de ce procès, un mot comme **measă* « table » est devenu *masă*.

Le changement s'est produit dans la forme déterminée des substantifs féminins (article *-a*). En effet, *-ă* n'a pas provoqué la monophthongaison (cf. par ex. (*să*) *meargă*, 3^e pers. du sing. et du pl. du subj. prés. du verbe (*a*) *merge*).

Lorsque la consonne qui précédait la diphtongue était une continue, la monophthongaison s'explique suffisamment par la nature de l'articulation consonantique qui précédait la diphtongue (v. p. 53) : *tseară* → *tsară* à une époque ancienne, tout comme *seară* → *sară* dans les parlers de la Moldavie ; la preuve de l'action de la continue sur la diphtongue nous est fournie par les cas de monophthongaison dans la situation *ea* — *ă* (où *-a* suivant ne pouvait pas alterner avec *-ă*), que l'on peut relever aujourd'hui en Moldavie, par ex. 3^e pers. du sing. et du pl. du subj. prés. du verbe (*a*) *șede a* « s'asseoir » : *să eadă*, etc.

M. Densusianu, *Hist.*, II, p. 62 enseigne que la monophthongaison a été provoquée par l'action de l'occlusive labiale, mais on ne voit pas les raisons pour lesquelles cette articulation aurait eu une telle influence. D'autre part, nous avons vu ci-dessus, p. 67 que la diphtongue de la conj. *deaca* avait subi le traitement *a* (*dacă*) dans certaines régions, dès le xvi^e siècle.

1. M. Densusianu, *Hist.*, II, p. 19 explique autrement le procès : *ea* → *ăa* → *a* (**tseară* → **tsăară* → *tsară* « pays »).

Les adjectifs féminins tels que *dreaptă* « droite », etc., ne contredisent pas la règle qui vient d'être posée : ici la diphtongue joue le rôle d'indice morphologique et son alternance avec une monophthongue rentre dans une catégorie grammaticale (masc. *drept* : fém. *dreaptă*). On aperçoit, dès lors, pourquoi la diphtongue a été conservée.

2. *ea*—*e*→*e*—*e*. Lorsque la syllabe suivante contenait une voyelle de timbre *e*, la monophthongaison s'est faite dans la direction *e*. Le rôle agissant de l'*e* est confirmé par l'action de l'*a*, dans le cas *ea*—*a*→*a*—*a*. Le rôle de l'*a*, deuxième élément de la diphtongue, a été d'ouvrir l'*e* précédent¹, dont l'articulation s'est conformée, par-dessus les consonnes, à l'articulation de l'*e* contenu dans la syllabe suivante. Ainsi, un mot tel que **leadjē* « loi » est devenu *leđje*.

M. Densusianu, *Hist.*, II, p. 62 enseigne après Tiktin, *Studien*, p. 83, que la monophthongaison de *ea* dans **meșă* est postérieure à celle de *ea* dans **meșe* (→*meșe*), parce que, dans le cas contraire, on aurait dû avoir **mase*. Cette hypothèse n'est cependant pas autorisée par l'analyse du procès, du moment que la nature du timbre vocalique de la monophthongue dépend de la nature de l'articulation de la voyelle qui a produit l'induction.

En daco-roumain, à l'époque moderne, la diphtongue *ea* suivie de *e* a été réduite à *e* sur tout le domaine, excepté en Valachie, dans une partie de l'Olténie, dans le Sud de la Transylvanie et de la Moldavie, où l'*e* est remplacé par *ē* (Pușcariu, *Dacoromania*, I, p. 384).

La diphtongue *ea* suivie de *a* a été monophthonguée partout, excepté dans les parlers du Sud de la Transylvanie.

La théorie communément admise pour expliquer cette répartition géographique est la suivante :

là où l'on trouve la diphtongue, en opposition avec l'ensemble des parlers qui l'ont réduite à *a*, il s'agit d'un conservatisme ; quant à *ē*, il provient de *ea*.

Examinons les faits.

Il convient de se demander, tout d'abord, si les notations par *ē* et par *ea*, employées par les dialectologues, correspondent à la réalité phonétique.

Selon la notation consacrée, on aurait en Transylvanie, pour le dr. littéraire sing. *pană* : pl. *pene* l'alternance *peană* : *pene*. Je n'oserais dire que la notation est exacte. Dans la mesure où mon oreille ne m'a pas trompé, je noterais cette prononciation plutôt par *e^a*, soit *pe^ană*. Quant à la forme du pluriel, la notation par *ē* serait préférable si elle ne donnait une image

1. Grammont, *BSL*, XXIV (n° 73), p. 106.

A. ROSETTI. — *Recherches sur la phonétique du roumain.*

inexacte de ce phonème : il s'agit d'un phonème en puissance de diphtongaison, et l'on sait que la diphtongue est une articulation en mouvement entre deux points, soit dans notre cas $e \rightarrow a$.

Ces considérations nous permettent d'expliquer de la façon suivante le phonétisme $pe^{ană}$:

à un moment donné, la diphtongue ea suivie de a a été monophthonguée sur tout le territoire daco-roumain. Dans la région où ea suivie de e avait abouti au phonème défini ci-dessus, il est intervenu une réaction de la forme du pluriel (pe^{ane}) sur la forme du singulier ($pană$) ; le résultat de cette réaction a été la substitution de la diphtongue e^a au timbre a de la forme du singulier. En d'autres termes, il s'est formé une nouvelle catégorie grammaticale, par la suppression de l'alternance sing. a /pl. e^a .

Cette hypothèse a pour elle le fait que les textes du xvi^e siècle provenant du Sud de la Transylvanie montrent la monophthongaison de l' ea suivie de a (v. p. 66 ss.).

La répartition géographique des faits est très intéressante. J'ai examiné le phonétisme des mots *masă*, *pană* et *pară* recueillis par M. Weigand au cours de ses enquêtes dialectales.

Une première constatation est bien connue : chaque mot a son histoire propre. Il s'ensuit que la répartition géographique de la diphtongue ea dans ces trois mots n'intéresse pas les mêmes localités.

Meșă a été enregistré dans 4 localités seulement (n^{os} 91, 92, 93 et 146 : Fizești, Sălașu de jos, Livezeni, d. Huniedoara, Lazuri, d. Bihor) ; dans le reste du territoire la diphtongue a été réduite à a . Les aires de $peană$ et de $peară$ sont plus cohérentes. Mais on retrouve $peară$ au point 240 (Săpînța, Maramureș) et $peană$ au point 228 (Poiana Sîn-Iosif), là où ni la phonétique locale, ni le témoignage des textes du xvi^e siècle ne justifient ces prononciations.

Ces mots sont à coup sûr des nouveaux venus sous cet aspect phonétique dans la région du Nord de la Transylvanie. Cette seconde constatation nous avertit de ne pas comparer sans discernement l'état actuel à un état linguistique antérieur. Il semble que l'on n'ait pas tenu compte de cette observation.

Ces faits appellent la conclusion suivante :

1. la diphtongue ea dans *meșă*, etc. est un fait récent ;
2. *peară* et *peană* sont des nouveaux venus dans le Nord de la Transylvanie.

IV

ACTION DE L'OCCLUSIVE NASALE SUR L'³e

Lorsque *e* était suivi d'une occlusive nasale + voyelle ou d'une occlusive nasale + consonne, la diphtongaison n'a pas eu lieu. Il convient d'examiner, tout d'abord, un cas spécial.

1. *Pănă* « plume » et *djeănă* « paupière ». Le traitement de la voyelle accentuée dans ces mots postule une *n* explosive. La diphtongaison de l'*e* prouve que la coupe des syllabes tombait avant l'occlusion de l'*n*, comme l'a montré M. Meyer-Lübke, *Mitteil.*, I, p. 10. Dès lors, l'occlusive nasale n'a pas fait obstacle à la brisure.

2. *e* + *n* (+ consonne). L'occlusive nasale a fermé le timbre de l'*e*. On ne saurait préciser l'époque du passage de *e* à *i*, point d'aboutissement du mouvement de fermeture. M. Densusianu, *Hist.*, II, p. 66, enseigne que ce traitement est antérieur à la diphtongaison dans *pene*, par ex., puisque des mots comme *kuvinte* (pl.) ne montrent pas le traitement **kuveante* qui aurait été obligatoire si ces mots avaient conservé le timbre *e*.

La différence de traitement de ces deux mots est due à leur structure phonique. Dans *kuvinte*, l'*n* implosive était suivie par la coupe du mot, tandis que dans *pene* la norme syllabique était autre, comme nous venons de le voir.

M. Pușcariu, *Dacoromania*, I, p. 389, invoque pour fixer la date du traitement *i* l'argument suivant : le pr. personnel **mene* avait connu le passage de *e* à *i* avant le passage de -*n*- à -*r*-, parce que le traitement *i* de la voyelle accentuée serait inexplicable devant *r* (cf. Densusianu, *Hist.*, I, p. 312).

L'argument n'est pas fondé.

Pour expliquer le rhotacisme il faut prendre en considération les mouvements articulatoires qui caractérisent l'émission de l'*n* spirante ¹. Dire que le timbre de l'*e* ne pouvait pas être fermé par *r* c'est ne considérer que le symbole et non le phonème, qui diffère de l'occlusive nasale sur un seul point : la vibration du bout de la langue, tous les autres mouvements articulatoires ayant été conservés. On a eu, par conséquent, un complexe articulatoire que l'on pourrait noter par ~ *r* (nasalité + *r*). Dès lors, l'*e* pouvait subir parfaitement le traitement *i*.

M. Pușcariu nous dit, *l.c.*, que la non-diphtongaison de la voyelle accentuée dans *mene* prouve que le traitement *e* au xvi^e siècle serait récent. Cette

1. V. Rousselot, *Modifications phonétiques*, p. 285, et Meillet, *BSL*, XXVI (n° 80), p. 123.

hypothèse a été examinée à la p. 63. Il suffira d'indiquer ici que la diphtongaison ne pouvait pas avoir lieu dans ce mot, à cause de l'action de l'occlusive nasale : dans *mène* l'*n* était implosive, en opposition avec *pene* (v. p. 147).

On le voit, les hypothèses qui ont été proposées pour fixer la date du traitement *i* de *e* accentué suivi de *n* ne sont pas satisfaisantes. Tout ce que l'on peut dire à ce sujet, c'est que le procès était un fait accompli au xvi^e siècle.

V

NASALITÉ

L'abbé Rousselot, *Principes*, p. 531-532, a montré qu'il est très facile de déterminer la nasalité d'un phonème, grâce à l'appareil enregistreur de la parole.

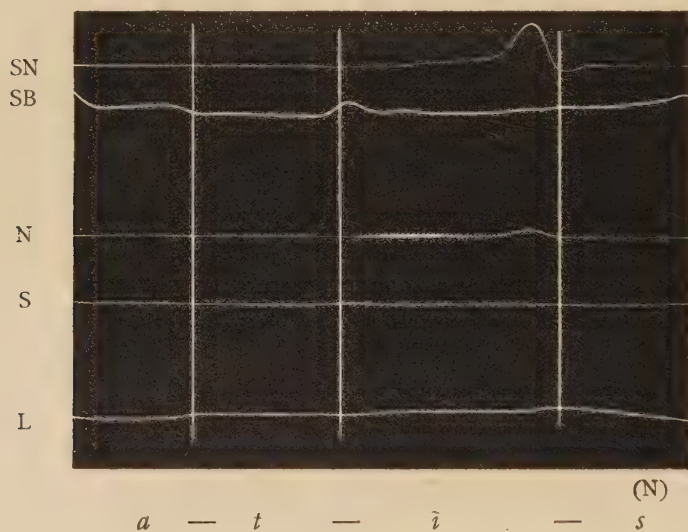


FIG. 13.
atins

La nasalité des voyelles qui entourent l'*n* dans les mots *mène*, *kène*, etc., a été étudiée par M. Popovici dans *La Parole*, année 1903, p. 265-266. Je ne reviendrai pas sur ses expériences, qui sont tout à fait convaincantes (cf. *Étude*, p. 33).

Je me propose d'examiner ici la nasalité de la voyelle accentuée, lorsqu'elle était suivie d'une occlusive nasale + une articulation consonantique d'une

autre nature. Les mots étudiés ont été prononcés un certain nombre de fois devant l'appareil enregistreur par le sujet N, dans les phrases que voici : atinsesem cu dinadinsu pe unchi-meu ; cînd trei gînsaci atinşi de brîncă ; gînsacu a înghiţit o ghindă ; e lung dintele ; luncă,

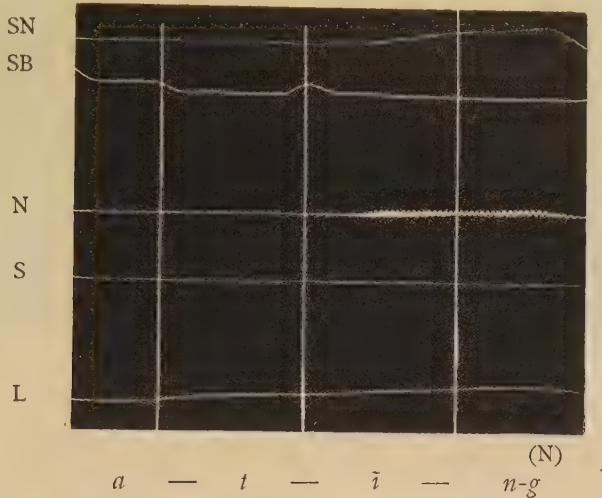


FIG. 14.
ating

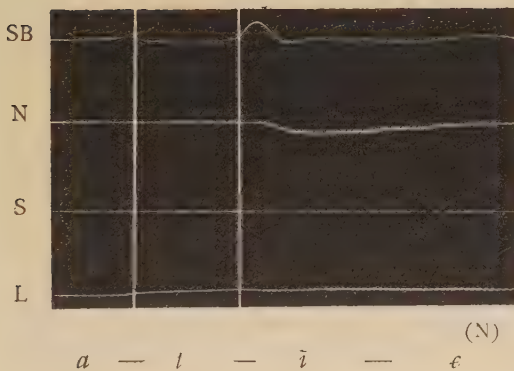


FIG. 15.
atinşi (pl.)

luncă, lung e cîmpul ; pe cîmp e umbră şi pe luncă ; un împărat.

Voici le résultat des expériences entreprises dans le but d'éclairer les notations examinées aux p. 57 ss.

1. Voyelle + *n* + *s* (*ε*). Exemples : atins (fig. 13), ating (fig. 14), atinşi (fig. 15), dinadinsu (fig. 16), dînsu (fig. 17), dînşii (fig. 18),

gînsaci, pl. (fig. 19), stîns (fig. 20). J'ai examiné ci-dessus, p. 58-59, la disparition de l'*n* dans la voyelle accentuée qui a été fortement nasalisée, et la suppression de l'occlusion consonantique, l'articulation suivante ne lui

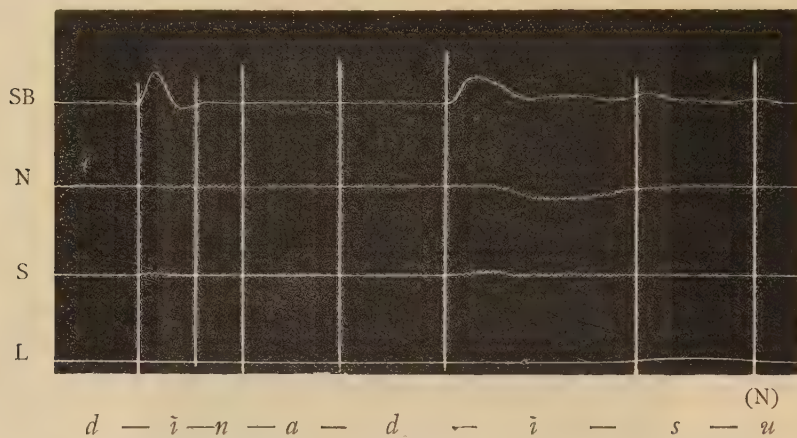


FIG. 16.

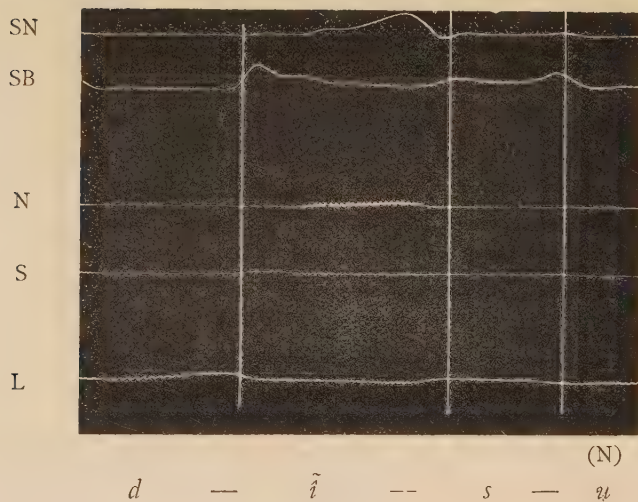
dinadinsu

FIG. 17.

dînsu

offrant aucun point d'appui. Tous les tracés montrent, en effet, des vibrations vocaliques sur la ligne correspondant au souffle buccal recueilli à la sortie de la bouche à l'aide d'une embouchure. Si l'occlusion de l'*n* avait été

conservée, on aurait dû constater à cet endroit du tracé la fermeture du canal buccal.

Il est licite, dès lors, de traduire en écriture phonétique le mot *dĩnsu* par *dĩ̃su*.

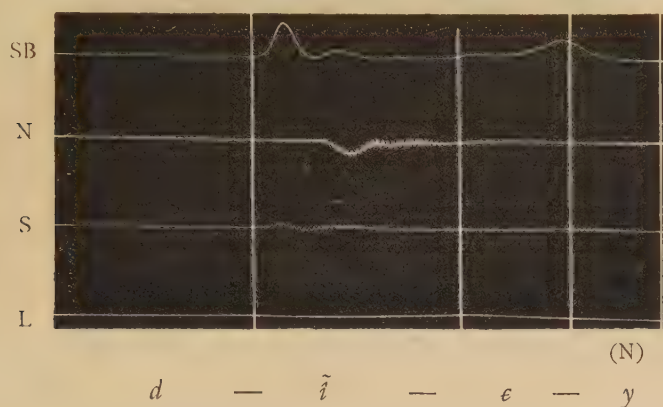


FIG. 18.
dĩ̃sii (pl.)

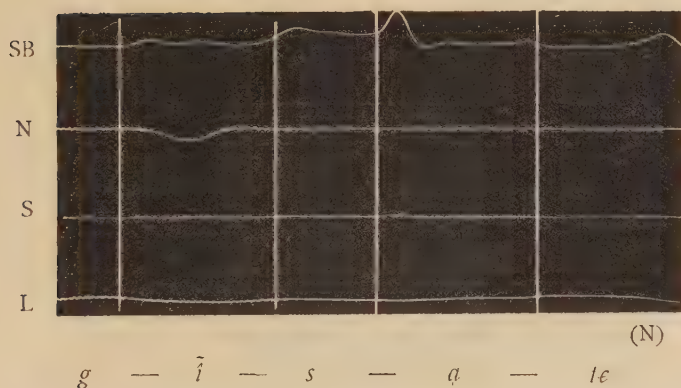


FIG. 19.
gĩ̃saci (pl.)

J. Poirot¹ a observé un fait analogue en islandais, eu mesurant la durée des voyelles nasales dans les mots *hann*, *mann* d'une part, et *hans*, *mans*, d'autre part. Le phénomène est en voie d'évolution et l'*n* n'a pas disparu complètement dans la voyelle précédente. Mais dès maintenant la voyelle

1. *Sur l'articulation des nasales islandaises*, dans *Mélanges Ch. Andler*, Strasbourg, 1925, p. 285-290.

accentuée est beaucoup plus longue dans *hans* que dans *hann*. Il s'agit d'un allongement compensatoire dont Poirot a bien expliqué le mécanisme ¹.

2. Voyelle + *n* + occlusive dentale. Exemples : *cînd* (fig. 21), *dinte*

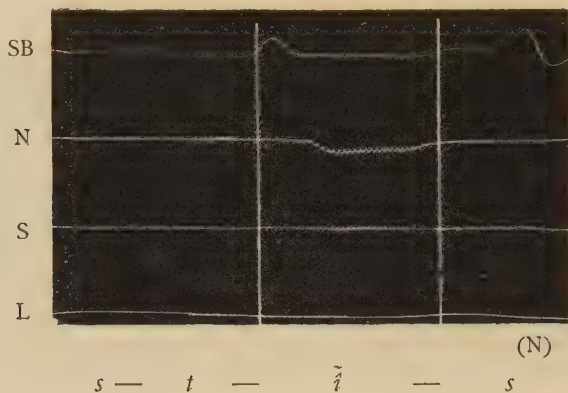


FIG. 20.

stîns

(fig. 22), *ghindă* (fig. 23). Les deux occlusives ont le même point d'articulation. Elles ont formé groupe combiné : on aperçoit sur les tracés la tenue de l'*n* implusif suivie de la tenue de l'occlusive dentale, terminée par la détente de l'explosive. La voyelle accentuée a été nasalisée, mais cette fois-ci

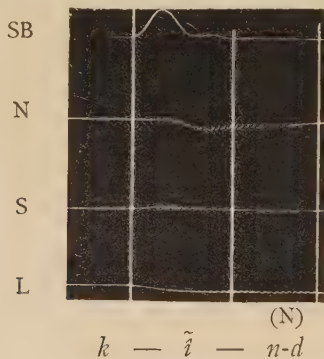


FIG. 21.

cînd

il y a eu occlusion de l'*n* grâce à l'articulation consonantique suivante qui lui a prêté le point d'appui nécessaire.

3. Voyelle + *m* + occlusive labiale. Exemples : *cîmp* (fig. 24), *umbră* (fig. 25). Comme dans le cas n° 2, les deux occlusives sont articulées au

1. Cf. A. Meillet, *À propos du groupe -ns-*, I.F., X, p. 61 ss.

même endroit, dans le cas présent sur les lèvres. Les tracés montrent la tendance à la disparition de l'*m* dans la voyelle précédente qui a été allongée et nasalisée dans *umbră*, tandis que dans *kîmpu* l'occlusion de l'*m* est visible

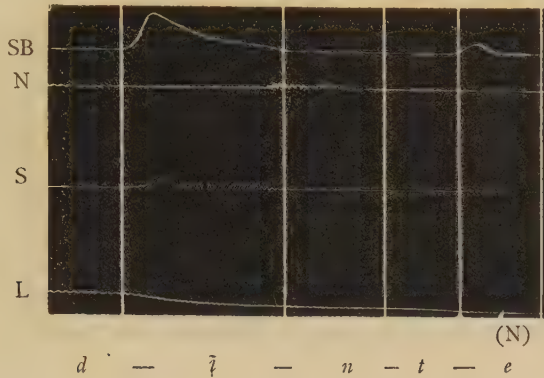


FIG. 22.
dînte

sur le tracé. Le phénomène ne pose pas de difficulté d'interprétation : la voyelle *u* est caractérisée par le retrait de la racine de la langue vers le palais mou, tandis que les lèvres se portent en avant. Par conséquent, d'un côté, possibilité d'absorber la nasalité de l'*m* en formant le résonateur de la

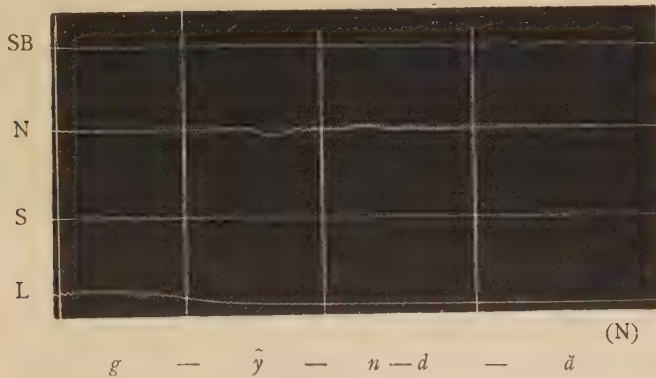


FIG. 23.
ghindă

voyelle, de l'autre, dispositif propre à fermer le canal buccal afin d'articuler le *b* sur les lèvres.

4. Voyelle + *n* + occlusive vélaire. Exemples : *ating* (fig. 14), *brîncă* (fig. 26), *luncă* (fig. 27 et 28), *lung* (fig. 29), *unchi* (fig. 30). Le point d'articulation de l'*n* a été reporté en arrière, du fait de l'articulation vélaire

des occlusives *k* et *g*. Dans *brîncă* et *unchi* l'occlusion de l'*n* apparaît nettement sur les tracés ; le groupe *-nk-* de *luncă* a été articulé de deux façons : dans une série d'exemples, le groupe a été traité par le sujet parlant comme un groupe combiné et l'occlusion de l'*n* a été supprimée ; il en a été de

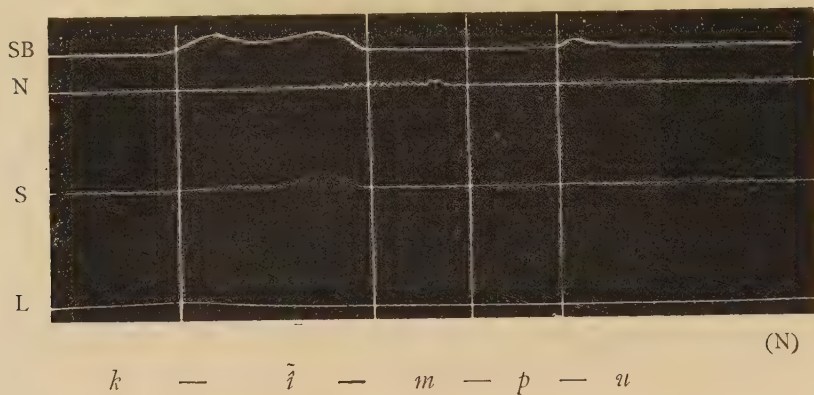


FIG. 24.
cîmpu

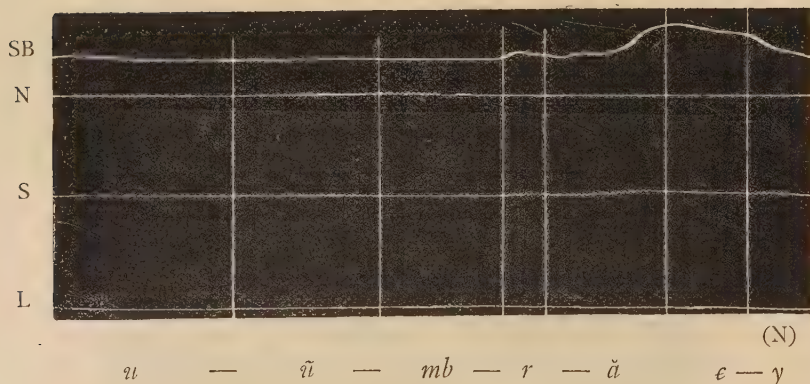


FIG. 25.
umbră

(Disparition de l'*m* dans la voyelle accentuée et allongement compensatoire).

même dans *ating* et *lung* ; dans une seconde série d'exemples, le groupe combiné a été disjoint et prononcé comme dans les mots *brîncă* et *unchi*.

Ces prononciations différentes sont dues à l'abaissement prématuré du voile du palais, phénomène bien connu ¹, et au fait que le sujet parlant, dans

1. Cf. J. Bloch, *La nasalité en indo-aryen*, dans *Cinquantenaire de l'École pratique des Hautes-Études*, p. 61.

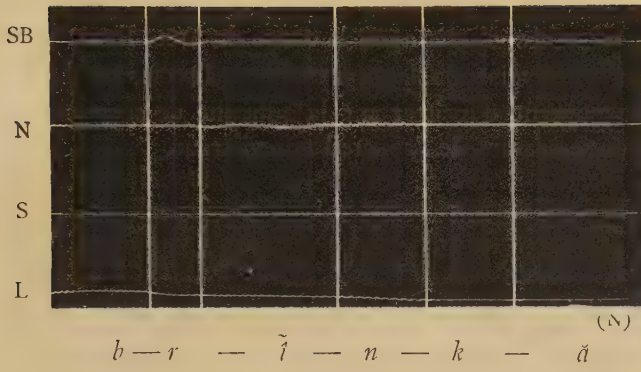


FIG. 26.
brîncă

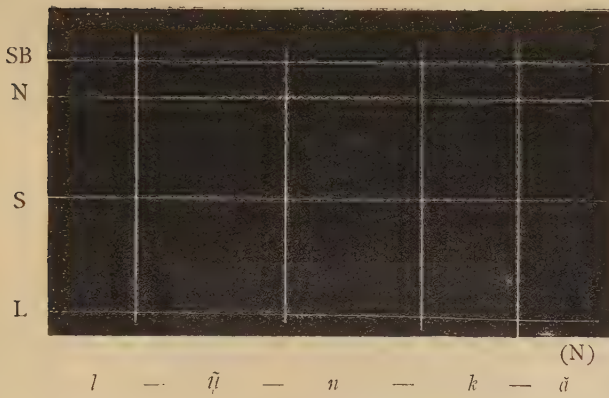


FIG. 27.
luncă

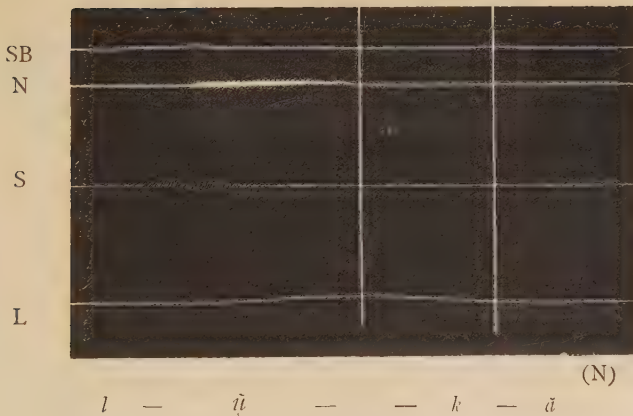


FIG. 28.
luncă
(Suppression de l'occlusion de l'n).

certain cas, s'est efforcé de dégager chaque articulation en ayant soin de marquer un petit temps d'arrêt après la coupe du mot. Il est licite de supposer que, dans la conversation, la suppression de l'occlusion de l'*n* est chose courante. Il est superflu d'insister sur la difficulté de surprendre une telle prononciation en se servant de l'appareil enregistreur.

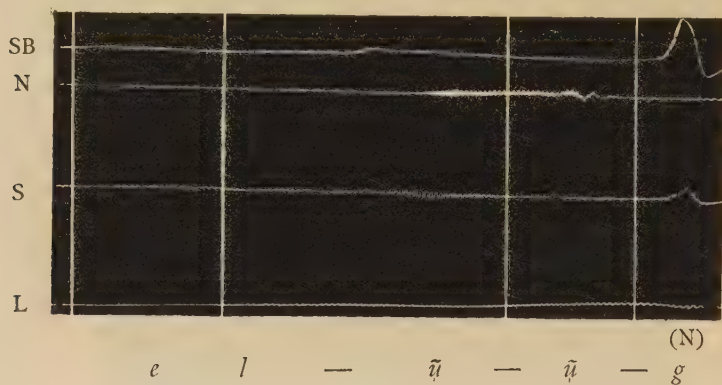


FIG. 29.

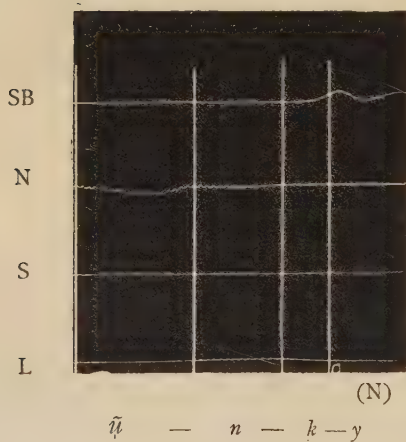
lung(Suppression de l'occlusion de l'*n*).

FIG. 30.

unchi

5. Il nous reste à examiner le traitement des occlusives nasales dans l'impărat et dans le verbe (a) înghiți.

M. Popovici, *La Parole*, année 1903, p. 266-267 et 294, a attiré l'attention sur le traitement particulier de l'initiale dans ces cas : à la pause, on peut recueillir successivement la prononciation *î + m* ou *ñ* pour impărat ; ce

phénomène a été examiné ci-dessus, p. 56. Nous analyserons ici le traitement de *împărat* lorsque ce mot était réuni dans la phrase à un monosyllabe terminé par une occlusive nasale, soit un *împărat*. On peut con-

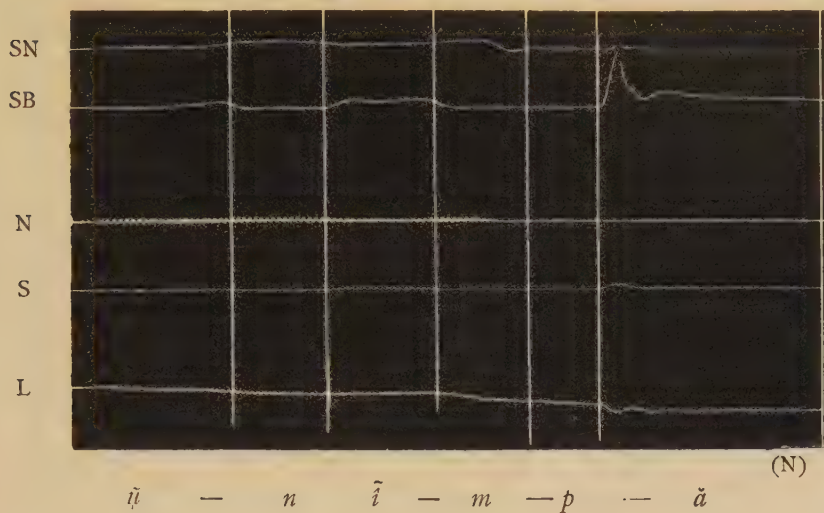


FIG. 31.
un împăra(t)

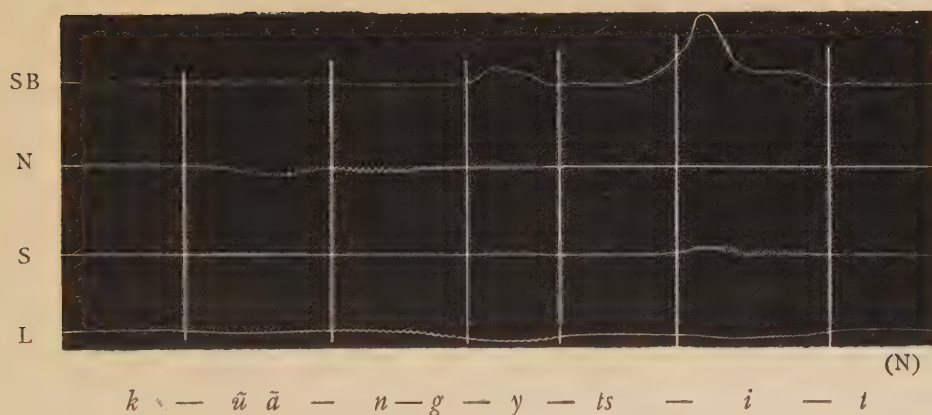


FIG. 32.
(gînsa)cu a înghițit

stater sur le tracé reproduit ci-dessus (fig. 31) que le mot *împărat* est ouvert par une voyelle nasalisée (cf. p. 56). Il en a été autrement à l'intervalique dans la phrase. L'examen du tracé reproduit dans la fig. 32 nous montre que la nasalité s'est reportée en entier sur la voyelle précédente, unie

par proclise à notre mot. Il en est résulté une nouvelle norme articulatoire et le mot a été ouvert par cette voyelle préfixée.

VI

DISPARITION DE L'-n-

1. J'ai proposé une explication théorique de la disparition de l'-n- dans *brîu* « ceinture », *frîu* « frein », *grîu* « blé » (en écriture phonétique *brîw*, *frîw*, *grîw* ; v. *Étude*, p. 35 ss.). Je n'ai pas l'intention de reprendre cette démonstration ; en effet, il m'apparaît établi que le traitement aberrant de l'n est dû à la structure de ces mots, et notamment à l'influence de l'r appuyée (par conséquent, en position forte) qui a amené le trouble dans la cellule syllabique. (Cette influence est particulièrement discernable en macédo-roumain, où la langue a tiré parti de la qualité vocalique de la vibrante linguale en créant le doublet *gărnu*, *grănu*, suivant que le groupe combiné a été disjoint ou non et que l'attaque vocalique a été placée avant ou après la sonante).

La formation du pluriel de ces mots appelle quelques observations de détail : j'ai expliqué, *l. c.*, la conservation de l'n en daco-roumain dans les formes du pl. *grîne*, etc. A côté de cette forme le dr. connaît un pluriel *grîure*, attesté au xvi^e siècle dans C², en regard des autres traductions qui ont *vipturi* (Ps. 64¹¹)¹.

Je vois dans cette forme une création nouvelle refaite d'après l'analogie des neutres qui formaient le pluriel en *-uri*. Le couple sing. *grîw* : pl. *grîne* signifiait « blé », tandis qu'aujourd'hui on a sing. *grîw* : pl. *grîuri* « blé » et *grîne* (pl.) « céréales ». La cause de cette substitution est bien expliquée par le principe de l'analogie, « acte de bonne logique » (Séchehaye, *Programme et méthodes de la linguistique théorique*, p. 189) : le pluriel aberrant *grîne* a été isolé, et la langue a formé une nouvelle catégorie grammaticale plus cohérente.

A côté du pluriel en *-uri*, on peut enregistrer à l'heure actuelle en daco-roumain des pluriels refaits sur la forme du singulier, à savoir *grîe*, *frîe*, explicables par le principe de la réaction d'une forme sur une autre.

Le macédo-roumain n'avait pas les mêmes raisons de remplacer l'ancien pluriel. M. Papahagi (*Basme*, p. 552, s. v.) indique pour *brîn* le pl. *brîne*, et

1. Candrea, *Psalt.*, II, p. 122²⁸. La traduction de Coresi s'explique par le fait que sing. *žito* « froment » de la version slave a été rapproché de *grîu*, d'où la signification « céréales » (*žila*, γεννήματα) donnée au pluriel.

on est en droit de se demander si les pluriels *brînuri* et *grînuri* donnés par Dalametra (*Dictionar macedo-român*, s. v.) ne sont pas influencés par le daco-roumain littéraire. L'istro-roumain fait groupe avec le daco-roumain et le pl. en -ur(e) de *brăvu*, enregistré par M. Popovici (*Dial. istr.*, II, p. 94, s. v.), comporte la même explication ¹.

2. Le traitement particulier de l'-n- dans le nom de nombre et le pronom indéfini masc. un ul : fém. una, en opposition avec le traitement de l'n dans le nom de nombre et l'article indéfini masc. u n : fém. o s'explique de la façon suivante :

dans **ună* (n. de nombre et article indéfini) l'n était toujours intervocalique, quelle que fût la place du mot dans la phrase. La disparition de l'occlusive nasale est due aux phonèmes qui l'entouraient ; il a été indiqué ci-dessus, p. 153, que l'u était bien fait pour absorber la nasalité de l'n. Le point final de l'évolution, o, s'explique aisément par la filière **ũä* → **wä* → o. La disparition de l'n n'est pas due, par conséquent, à la position inaccentuée de

1. M. Skok (*Nasalisation*, p. 327-329) joint à *brîu*, *frîu* et *grîu* le dr. *pârîu* « ruisseau » (en écriture phonétique *pîrîw* ; je note par î le timbre de la première voyelle, prononciation courante en Valachie).

La disparition de l'-n- dans *pârîu* aurait un pendant dans tosk *pērua*, *p̄rua*, déterminé *p̄rōi*, guègue *p̄rue*, *p̄r̄u* dét. *p̄rōj* (pl. *p̄rōjē*) « lit d'une rivière, d'un ruisseau ; vallée ; ruisseau ; torrent » (v. N. Jokl, *I. F.*, XXXVII, p. 91-92 et Id., *Linguistisch-Kulturbist. Untersuchungen aus dem Bereiche des albanischen*, Berlin-Leipzig, 1923, p. 277 et 335).

M. Skok admet que *pârîu* a été emprunté à l'albanais commun, avant la dénasalisation. Le mot albanais remonte à **per-rēn-*, comme l'a indiqué M. Jokl (la racine à vocalisme *e*, signifiant « couler », se retrouve dans tosk *krua* « source » ; v. Jokl, *I. F.*, XXXVII, p. 92).

On sait que le traitement **on* de la diphtongue **en* est normal en albanais dans les mots du vieux fonds. La diphtongaison qui a suivi après la dénasalisation est représentée par tosk -*ua*, guègue -*ue* ; un emprunt au grec tel que tosk *zūgua* < ζυγόv montre le même traitement (cf. Jokl, *I. F.*, cit., p. 91).

L'albanais commun **pēron* devait aboutir nécessairement en daco-roumain à **pārūn*, comme l'a montré très justement M. Spitzer (*Mitteil.*, I, p. 296). M. Skok ne tient pas compte de cette observation. Il reconstruit une forme hypothétique **perōu*, commune à l'albanais et au roumain. La forme est correcte, moins le -*u* final. Que représente-t-il au juste ? M. Skok ne nous le dit pas. La morphologie de l'albanais n'autorise guère sa présence. Et, indépendamment des difficultés posées par la fin du mot, le traitement î de l'o accentué reste inexpliqué en roumain.

Pârîu est certainement emprunté à l'albanais, après la dénasalisation. Le vocalisme de la syllabe finale s'explique par le fait que le mot a été rapproché de dr. *rîu* [*rîw*] « rivière » < *rîvus*, comme M. Spitzer l'avait déjà marqué (*l. c.*).

Quand à dr. *bîtrîn*, adj. m. « vieux », qui se trouve dans les mêmes conditions phonétiques que *grîu*, etc., je crois, comme M. Skok (*Nasalisation*, p. 327), que la conversation de l'n est due à l'alternance morphologique masc. -*u* : fém. -*a*. La forme phonétique de ce mot au Sud du Danube, mr. *bitârnu*, megl. *bitârñ* est exactement comparable au traitement *gârñu*, etc. ; istr. *betâr* s'explique par la dissimilation totale de l'r, qui faisait partie d'un groupe combiné, soit **be|trâr* → *betâr*.

**ună*, et ce traitement n'est pas comparable à celui de l'occlusive nasale dans les mots *pănăta*, *vînătoare* (Densusianu, *Hist.*, II, p. 118).

M. Densusianu, *l. c.*, a bien expliqué le traitement de l'-*n*- dans le nom de nombre et l'article indéfini un qui est dû au fait que le monosyllabe était lié intimement au mot suivant dans la chaîne parlée. Il en est résulté des traitements différents, selon que le mot suivant commençait par une voyelle ou par une consonne, et la réaction d'une forme sur une autre (cf. en istr. : *un calun*, p. 58, *un fil*, p. 62 et *ur kopate*, p. 61, Popovici, *Dial. istr.*, II).

Tout différent a été le traitement de l'-*n*- dans le pronom masc. un ul : fém. una, ces mots étant doués d'une existence propre et non unis par proclise à d'autres éléments de la phrase (cf. Candrea, *Psalt.*, II : *urul pre nădejde*, p. 5¹² ; *pără la urul*, p. 19⁹ ; *ura čeu*, p. 45⁸ ; *ura într'alaltă*, p. 298¹⁴, etc.).

VU LE 4 MARS 1926 :

Le Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,

F. BRUNOT.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

P. LAPIE.

ERRATA

- P. 35, l. 1 du bas, l'R de *Romînia* est cassé.
P. 35, l. 11 du bas, lire : *literare*.
P. 37, l. 23, rétablir le **D** du sigle **SD**.
P. 42, l. 1 du bas, lire : de timbre et non : du timbre.
P. 47, l. 10, supprimer : de, au début de la ligne.
P. 50, l. 5 du bas, supprimer : *derept*, 164, 6.
P. 60, l. 2 du bas, lire : au lieu de ; après 1575.
P. 60, l. 7 du bas, lire ; au lieu de : après n° 5.
P. 61, l. 13 du bas, rétablir le *c* de *cuvinte*.
P. 62, l. 9 du bas, lire : phonème, au lieu de : phénomène.
P. 64, l. 4 du bas, lire : v. sl. *čistī*.
P. 68, l. 3, lire : timbre [*e*] ou non, . . .
P. 85, l. 1 du bas, rétablir l'**L** du sigle **LB**.
P. 87, l. 18, le *p* du groupe *pk* est cassé.
P. 88, l. 16, lire : Șeieu.
P. 94, l. 10 du bas et p. 96, l. 8 du bas, lire : attestée, au lieu de attesté.
P. 104, l. 2, l'accent circonflexe de l'*i* a sauté ; lire *îy*.
P. 113, légende de la fig. 8 : l'y est cassé.
P. 120, l. 7 du bas, l'*f* de : faits a sauté.
P. 122, l. 22 du bas, lire : istro-roumain, au lieu de : istro-roumain.
P. 157, légende de la fig. 31, lire : *împă(rat)*, au lieu de : *împăra(t)*.
P. 160, l. 7 du bas, lire : *kalun*.
P. 161, l. 1 du bas, le *b* de *bis* a sauté.
-

TABLE DES FIGURES 1

FIGURES	SUJET PARLANT	MOTS ET ARTICULATIONS ÉTUDIÉS	PAGES
1	R	Pression de l'air à l'intérieur de la bouche. . . .	20
1 bis	R	Intensité vibratoire de la colonne d'air recueillie au sortir de la bouche à l'aide d'une embou- chure.	21
2	N	Vibrations vocaliques après l'explosion du -d dans <i>mîncînd</i> « mangeant »	77
3	N	Vibrations vocaliques après l'explosion du -t dans <i>împărat</i> « empereur »	77
4	R	Vibrations vocaliques après l'explosion du -b dans <i>dîmb</i> « colline »	78
5	R	Vibrations vocaliques après l'explosion du -d dans <i>cînd</i> « quand »	78
6	N	Vibrations vocaliques après l'explosion du -t dans <i>venit</i> « venu »	79
7	R	Voyelles roumaines (palatogrammes).	106
8	N	Occlusive sourde + y dans <i>piatră</i> « pierre » . . .	113
9	N	Occlusive mouillée dans <i>șatră</i> « pierre »	113
10	N	Palatogrammes (occlusives, occlusives mouil- lées, fricatives et spirantes)	115
11	R	La diphtongue <i>yɤ</i> dans <i>iapă</i> « jument »	139
12	R	La diphtongue <i>wɤ</i> dans <i>oameni</i> (pl.) « hommes »	139
12 bis	N	Les voyelles <i>o</i> et <i>a</i> (en haut de la figure); la diphtongue <i>wɤ</i> dans <i>oameni</i> (en bas).	140
13	N	<i>atins</i> « atteint »	148
14	N	<i>ating</i> « j'atteins »	149
15	N	<i>atinși</i> (pl.) « atteints »	149
16	N	<i>dinadînsu</i> « exprès »	150
17	N	<i>dînsu</i> « lui »	150
18	N	<i>dînșii</i> (pl.) « eux »	151
19	N	<i>gînsaci</i> (pl.) « jars (mâle de l'oie) »	151
20	N	<i>stîns</i> « éteint »	152
21	N	<i>cînd</i> « quand »	152

1. Tous les tracés sont reproduits en grandeur nature, sauf ceux reproduits dans la fig. 1
is qui ont été agrandis 1 fois 1/2.

22	N	<i>dinte</i> « dent ».....	153
23	N	<i>ghindă</i> « gland (fruit du chêne) ».....	153
24	N	<i>cîmpu</i> « le champ ».....	154
25	N	<i>umbră</i> « ombre » : disparition de l' <i>m</i> dans la voyelle accentuée et allongement compen- satoire.....	154
26	N	<i>brîncă</i> « érésipèle ».....	155
27	N	<i>luncă</i> « prairie ».....	155
28	N	<i>luncă</i> : suppression de l'occlusion de l' <i>n</i>	155
29	N	<i>lung</i> « long » : suppression de l'occlusion de l' <i>n</i>	156
30	N	<i>unchi</i> « oncle ».....	156
31	N	<i>un împărat</i> « un empereur ».....	157
32	N	<i>gînsacu a înghițit</i> « le jars a avalé ».....	157

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
AVANT-PROPOS	VII
ABRÉVIATIONS	XI

NOTICE PRÉLIMINAIRE

SYSTÈME GRAPHIQUE. — I. Transcription phonétique.....	1
II. Transcription de l'alphabet cyrillique.....	2
III. Notation des noms de lieux.....	2
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE. — I. Daco-roumain ancien.....	2
1. Études sur le daco-roumain ancien.....	2
2. Histoire externe des textes. La Réforme de Luther dans le Sud et dans le Nord de la Transylvanie et de la Hongrie.....	3
3. Histoire interne des textes.....	7
a. Textes religieux : 8 ; b. Textes apocryphes : 13 ; c. Pièces d'archives : 13.	
4. Les éditions.....	13
a. Textes religieux : 13 ; b. Textes apocryphes : 16 ; c. Pièces d'archives : 16.	
II. Parlers du Sud du Danube.....	17
PHONÉTIQUE EXPÉRIMENTALE.....	18
CARTES PHONÉTIQUES.....	26

INTRODUCTION

CHAPITRE I

DE L'ADOPTION DE L'ÉCRITURE CYRILLIQUE.

I. Les plus anciens monuments de la langue roumaine.....	29
II. L'écriture cyrillique.....	29
III. Phonèmes communs au slave et au roumain.....	30
IV. Innovation.....	30
V. Polyphones.....	31
VI. Orthographe slave.....	31

CHAPITRE II

LES TEXTES DU XVI^e SIÈCLE.

I. Groupement des textes par régions.....	32
II. Localisation des traductions rhotacisantes.....	32
III. Dates des traductions rhotacisantes.....	33
IV. Conclusions.....	40

CHAPITRE III

DE L'ÉCRITURE CYRILLIQUE AU XVI^e SIÈCLE.

I. Des polyphones par tradition.....	42
II. Des innovations.....	43
III. Valeur des témoignages.....	43
IV. Critique des témoignages.....	44

PREMIÈRE PARTIE

DE L'ÉTAT PHONÉTIQUE DU ROUMAIN AU XVI^e SIÈCLE

Remarque préliminaire sur la méthode d'exposition.....	47
--	----

CHAPITRE IV

FAITS GÉNÉRAUX.

Avertissement.....	49
I. Voyelles.....	49
[ɛ] : 49 ; [u] : 53 ; [o] : 54.	
II. Notation de la nasalité.....	55
[ĩ] : 55 ; [ũ] : 57 ; notation zéro : 57.	
III. Voyelles nasalisées.....	59
[ɛ̃] : 59 ; [ĩ] : 65.	
IV. Diphtongues.....	66
[ea] : 66 ; [ye] : 68 ; [wa] : 69.	
V. *U en fin de mot.....	72

CHAPITRE V

FAITS DIALECTAUX.

I. Voyelles.....	81
[ɔ] : 81 ; [ã] : 82.	
II. Diphtongues.....	84
[ɪy] : 84 ; [ay], [uy] : 85 ; [aw], [ew], [ãw], [iɥ] : 85.	
III. Voyelles en hiatus.....	86
IV. Consonnes.....	87
Palatalisation des labiales : 87 ; [dʒ] et [ʒ] : 91 ; [dʃ] et [j] : 92 ; [v] : 93 ; Dentales	
[ʃ̣] : 94 ; Rhotacisme : 97.	
V. Groupes de consonnes : [nt].....	98
VI. Fin de mot : -[ea] :.....	100

CHAPITRE VI

CONCLUSIONS	102
-------------------	-----

DEUXIÈME PARTIE

DE L'ÉTAT ANCIEN A L'ÉTAT ACTUEL

Remarque sur les voyelles roumaines.....	105
--	-----

CHAPITRE VII

DE LA PALATALISATION DES LABIALES.

I. La diphtongaison spontanée et ses suites.....	107
II. La palatalisation des labiales. Considérations générales.....	111
Remarque sur les transcriptions : 111 ; Les filières : 112.	
III. De l'état actuel en daco-roumain.....	116
IV. La palatalisation des labiales au Sud du Danube. Considérations générales.....	121
V. Istro-roumain.....	124
VI. Megléno-roumain.....	129
VII. Chronologie et conclusion générale.....	133

CHAPITRE VIII

DE L'INFLEXION ET DES PHÉNOMÈNES CONNEXES.

I. La diphtongaison sous condition en roumain commun.....	135
De l'inflexion en roumain et en scandinave : 135 ; Théories de MM. Gamillscheg et Jordan : 136 ; rapports de l'intensité et de la durée des voyelles accentuées, des diphtongues et des voyelles finales : 141 ; remarque sur la hauteur musicale : 142.	
II. Autres diphtongues.....	142
III. De la monophthongaison de l' <i>ea</i>	144
IV. Action de l'occlusive nasale sur l' <i>ɛ</i>	147
V. Nasalité.....	148
1. Voyelle + <i>n</i> + <i>s</i> (<i>ɛ</i>) : 149 ; 2. voyelle + <i>n</i> + occlusive dentale : 152 ; 3. voyelle + <i>m</i> + occlusive labiale : 152 ; 4. voyelle + <i>n</i> + occlusive vélaire : 153 ; 5. <i>im-părat</i> et <i>inghiți</i> (vb). : 156.	
VI. Disparition de l'- <i>n</i> - :.....	158
1. <i>brîw</i> , <i>frîw</i> et <i>grîw</i> : 158 ; 2. <i>unul</i> : <i>una</i> et <i>un</i> : <i>o</i> : 159.	
TABLE DES FIGURES.....	161
TABLE DES MATIÈRES.....	163

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS
